



DIVINITÉ

DU

CATHOLICISME

Paris. — Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins,
près le Pont-Neuf.



Master Roberts del. Audot édit. Aubert sc.

Vallée de Josaphat

DIVINITÉ
DU
CATHOLICISME
DÉMONTRÉE A UN DOCTEUR D'OXFORD

D'APRÈS

LA BIBLE ET LES PÈRES DES PREMIERS SIÈCLES;

PAR

M. L'ABBÉ ROBERT,

CHANOINE HONORAIRE DE TOURS.

« Christianus mihi nomen, catholicus cognomen...
« Non sunt hæretici vero nomine christiani.

« Mon nom est chrétien, et mon surnom est
« catholique... Quant aux hérétiques, c'est à tort
« qu'on les appelle même chrétiens. »

(SAINT PACIEN, évêque de Barcelonne,
au quatrième siècle.)



PARIS

L. F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 55.

1842

. . . .

« Il y a, dit l'auteur du *Génie du christianisme*, une force d'erreur qui contraint au silence, comme la force de la vérité ; l'une et l'autre, poussées au dernier degré, emportent conviction, la première négativement, la seconde affirmativement. »

Il me semble que cette réflexion tire sa force de l'expérience elle-même. En effet, plus j'étudie la religion catholique, plus je la trouve sainte et divine : et aussi ma conviction devient de plus en plus forte, positive, *affirmative*.

Pendant mon séjour à Oxford, en 1840, j'ai éprouvé l'autre conviction, dont parle l'illustre écrivain, la conviction *négative*. J'en fais juge quiconque me lira. Pouvais-je autrement répondre que *par le silence* à plusieurs paroles, alléguées par cer-

tains fellows et docteurs d'Oxford? L'un me disait : « Comment serions-nous catholiques, lorsqu'il est clair comme le jour que vous êtes tombés, depuis le commencement du quatrième ou du cinquième siècle au plus tard, dans les erreurs et les superstitions du paganisme? Un autre : Comment serions-nous membres de l'Église romaine, lorsque nous savons, à l'aide de l'Apocalypse, qu'elle est la prostituée qui est désignée sous le nom de Babylone, et que son chef, le pape, est l'antechrist, dont la chute aura lieu sous peu de temps? Un troisième : Comment pourrions-nous admettre la tradition qui ne rappelle que les inventions des hommes, tandis que la pure parole de Dieu ne se trouve que dans la Bible? Un quatrième enfin : Je n'ai pas besoin de changer ma croyance; je suis catholique et apostolique; je crois à la présence réelle, à l'autorité du pape, à l'existence du purgatoire, à la nécessité des cérémonies religieuses. Seulement, me disait-il encore, comprenez bien ma pensée. Je crois que l'on reçoit véritablement Jésus-Christ dans la Cène par la *seule puissance* de la foi; que le pape ne possède dans l'Église qu'une *juridiction d'honneur;* que les âmes qui sont dans le purgatoire sont celles des élus, attendant, *sans éprouver aucune souffrance,* le jour du jugement, afin d'entrer alors au séjour de la gloire; j'admets aussi les cérémonies religieuses, celles que vous

voyez en usage dans notre Église, mais je rejette les vôtres qui sont pleines de superstition [1]. »

A ces *puissantes* raisons, à ces *lumineuses* explications, et à plusieurs autres de même nature que je tais en ce moment, je répondais par un silence profond et absolu; j'étais dans la conviction *négative*.

Malgré mon silence, et peut-être à cause de mon silence, je m'apercevais de jour en jour que les docteurs me voyaient avec plaisir, aimaient à me questionner sur nos principes religieux, cherchaient même à me rendre agréable mon séjour au milieu d'eux, en me prodiguant ces mille attentions que les Anglais savent si bien avoir pour les étrangers, à qui ils portent intérêt et qu'ils comptent au nombre de leurs amis.

Je leur disais pourtant de temps à autre : Si les préjugés n'étaient point vos cruels tyrans, si vous examiniez avec soin la monstrueuse origine du protestantisme, qui domine votre église, vous au-

[1] Je prie le lecteur de bien saisir la pensée intime des quelques docteurs qui semblent se rapprocher de nous, touchant plusieurs points de doctrine; et il sera aisé de comprendre que leur langage, orthodoxe en apparence, n'est qu'un *voile trompeur* dont ils prétendent dérober à nos regards le hideux protestantisme, puisque, en réalité, ils n'en continuent pas moins à défendre les doctrines de l'église anglicane qui est, tout le monde le sait, l'œuvre inique du schismatique Henri VIII et de l'hérésiarque Thomas Cranmer.

riez bientôt rejeté l'œuvre impure de Henri et de Cranmer, pour embrasser la foi catholique, que vous a donnée saint Augustin, et qui a fait pendant plusieurs siècles la gloire et la force de vos pieux ancêtres... Je passe sous silence mes réponses à ceux d'entre les jeunes docteurs qui veulent donner à leur église anglicane les titres de catholique et d'apostolique, bien qu'ils s'élèvent contre la sainte autorité du souverain pontife, et contre un grand nombre de vérités chrétiennes, enseignées par les apôtres. Ceux qui désirent savoir combien il implique dans les termes d'appeler catholique et apostolique une église schismatique et hérétique, peuvent consulter mes *Souvenirs d'Angleterre*, etc. Là, cette question se trouve traitée avec une certaine étendue.

Je dirai la cause occasionnelle de l'écrit que je livre en ce moment au public. A Oxford, je sympathisais spécialement avec un jeune docteur, en qui j'avais remarqué d'heureuses dispositions pour la vertu, un grand recueillement dans le temple pendant les offices, un grand désir de connaître à fond nos doctrines catholiques. J'avais aussi remarqué, ce qui me paraissait significatif, dans sa bibliothèque plusieurs ouvrages écrits par des Français en faveur du catholicisme, et dans sa chambre à coucher un superbe christ en bronze sur une belle croix en ébène... Un jour je lui dis : « Jamais

vous ne saurez d'une manière certaine ce qu'il faut croire sur le dogme et la morale, tant que vous repousserez la sainte autorité de l'Église catholique. — Prouvez-moi, me dit-il sans hésitation, prouvez-moi la vérité de vos doctrines, à l'aide de la Bible et des pères des quatre premiers siècles, et de suite je renonce à mon église anglicane. — Ce travail serait trop long pour moi qui dois quitter dans quelques jours votre pays ; mais attendez que je sois de retour en France, et je vous promets de vous satisfaire. — Vous ne tiendrez point votre promesse ; il vous est même absolument impossible de la tenir. — Je puis la tenir sans peine, et très-certainement je la tiendrai. »

Etrange proposition avancée par un anglo-protestant, et admise par un certain nombre de ses jeunes collègues ! La Bible, qui suffisait autrefois, puisque les articles de l'église anglicane soutiennent qu'elle renferme *toute* la parole de Dieu, la Bible ne suffit plus aujourd'hui ! il faut y ajouter l'autorité des quatre premiers siècles !... Pourquoi donc s'arrêter au cinquième siècle ? Oh ! disent les docteurs, dont je parle, c'est qu'à partir de cette époque, *il est évident* que tous les écrivains ecclésiastiques *ont changé* la vraie foi, de concert avec l'Église romaine, pour retomber dans les *erreurs* et les *superstitions* du paganisme..... L'on verra plus tard comme un tel langage fait gémir la saine raison

éclairée par la foi : en ce moment, je veux dire dans cet écrit, je prends acte de l'aveu des docteurs ; et puisqu'ils me dispensent d'invoquer en faveur de notre doctrine catholique les pères qui ont écrit depuis le commencement du cinquième siècle jusqu'à nos jours, parce que ceux-ci, avouent-ils, sont tous *papistes*, je m'attache donc, après avoir invoqué la sainte Écriture, à citer les saints docteurs qui ont brillé dans les quatre premiers siècles, afin de montrer à ceux qui ne veulent pas s'aveugler eux-mêmes, que l'Église romaine d'aujourd'hui et l'Église primitive ne sont qu'une seule et même Église, fondée par le Christ et établie par les apôtres dans tout l'univers, avec le privilége de conserver le précieux dépôt de la foi, et de recueillir dans son sein, pour les conduire au bonheur parfait, tous ceux qui ont faim et soif de la vérité et de la vertu.

Cet écrit, destiné spécialement pour aider un docteur d'Oxford à ouvrir les yeux à la lumière céleste, ne pourra-t-il pas servir aussi à plusieurs membres de notre sainte Église romaine ? Dans plusieurs villes de France, habitent depuis longtemps un grand nombre d'Anglais protestants qui ont l'habitude d'attaquer le catholicisme, persuadés qu'ils sont que c'est le moyen de se justifier dans leur coupable adhésion à la prétendue réforme. Or, les catholiques, pour repousser les attaques de leurs frères égarés, n'auront qu'à citer les textes

de la sainte Écriture à ceux des protestants purs, qui n'admettent que l'autorité de la Bible, ou citer de plus les témoignages des premiers pères à ceux qui, outre la Bible, admettent je ne sais quelle étrange tradition qui s'est brisée, osent-ils avancer, à la fin du quatrième siècle.

Cet écrit ne sera-t-il pas encore bien utile à quelques membres de notre communion, qui répètent par le monde, je l'ai entendu moi-même, qu'il y a une *si légère* différence entre le catholicisme et le protestantisme, qu'il s'emble superflu de la faire remarquer? Après m'avoir lu avec quelque attention, je suis persuadé qu'on changera de langage : l'on verra sans doute qu'il y a autant d'opposition entre notre foi et le protestantisme, qu'il s'en trouve entre la lumière et les ténèbres, entre le ciel et l'enfer, entre la vie et la mort.

Je ne puis terminer cette préface, déjà trop longue peut-être, sans remplir un devoir bien doux pour mon cœur.

Je soumets mon ouvrage au jugement infaillible de l'Église catholique qui a pour organe Grégoire XVI, immortel pontife, aujourd'hui assis à Rome sur le siége apostolique du prince des apôtres.

A qui veux-je le dédier? à qui?... A tous les membres, soit de l'église anglicane, soit de toute autre secte protestante, qui sont dans la bonne foi, et

qui, méprisant toute prévention, tout préjugé, cherchent à connaître la vérité dans la droiture de leur esprit et dans la simplicité de leur cœur.

L'auteur de la *Divinité du catholicisme*, etc

Abbeville, juillet 1841.

DIVINITÉ
DU CATHOLICISME
DÉMONTRÉE
A UN DOCTEUR D'OXFORD.

LETTRE I.

Abbeville, 1er mars 1841.

Mon cher docteur,

Pendant mon séjour à Oxford, l'an dernier, en 1840, nous nous sommes souvent entretenus de questions religieuses, sans avoir pu nous entendre parfaitement sur divers points de doctrine, que votre église anglicane n'admet plus depuis sa séparation du centre de l'unité catholique. S'il vous en souvient, mon grand argument, auquel je revenais sans cesse, pourrait se résumer dans ces quelques paroles : Il faut, avant d'entrer dans la discussion de chaque point contesté, bien nous

assurer de la nécessité où nous sommes de nous soumettre à une autorité divine, absolue, *infaillible;* car établir en principe, comme le proclament les protestants, que chaque individu a le droit de se faire, comme bon lui semble, sa foi, sa morale, son culte, n'est-ce pas évidemment éterniser les discussions, ouvrir la porte à toutes les sectes, enfin légitimer toutes les erreurs de l'esprit et tous les vices du cœur?

Vous le savez, les écoles païennes de la Grèce *déliraient* [1] sur les grandes questions qui fatiguent l'esprit humain, depuis près de six mille ans, sur l'essence de la divinité, sur la nature, le principe et la fin de l'homme, sur les œuvres diverses de la création : or, où se trouvait la source empoisonnée de tant de systèmes philosophiques, plus absurdes les uns que les autres, sinon dans la faible et débile raison, dont le protestantisme exalte depuis plus de trois siècles la souveraine indépendance, alors même qu'il s'agit de croire les dogmes chrétiens, si incompréhensibles à cause de leur élévation et de leur profondeur, si inaccessibles à l'esprit

[1] Il est généralement admis aujourd'hui que tout ce que l'on trouve de bon, de sensé, de raisonnable dans la doctrine des Socrate, des Platon, des Pythagore, etc., n'est point le produit des inventions humaines, mais bien un écoulement du grand fleuve des traditions divines, que conservait le peuple juif et que renfermaient les saintes Écritures, plus ou moins explicitement.

de l'homme qui est dominé par un orgueil indomptable, et tyrannisé par tant de passions plus indomptables encore?

Qu'a fait le Christ pour imposer silence à la voix égarée de l'homme et pour anéantir l'incertitude et le doute? Il a, selon la pensée de S. Augustin, apporté sur la terre le grand remède de la foi. La lumière céleste est venue se réfléchir sur l'horizon du monde moral; et l'homme, soustrait à la puissance des ténèbres, a pu plonger son regard dans l'océan des perfections divines, et apercevoir la fin pour laquelle un si grand nombre de créatures a reçu l'existence. Avec la vérité, la vie aussi a reparu dans le séjour de la mort, et une vie si abondante que les plus beaux génies ont déserté les écoles des hommes, pour venir bégayer dans l'école des apôtres la sublime philosophie d'un Dieu.

Nous disons que la foi, dont le Christ a enrichi le monde, a été placée comme un précieux dépôt dans les mains de l'Église catholique qui en distribue les inépuisables richesses à tous les enfants de la terre. Nous croyons donc que l'Église catholique a seule le droit de nous conduire dans la voie de la vérité et de la justice; que seule elle représente, dans ses chefs, la personne même du Sauveur, qui leur a communiqué et sa souveraine puissance, et son infaillibilité même. Aussi que l'Église vienne à condamner les opinions erronées d'hom-

mes téméraires qui osent s'élever contre son enseignement divin! Nous répétons les anathèmes qu'a lancés l'Église : nous disons avec elle : Anathème à tous les schismes! anathème à toutes les hérésies!

Sortez de là, refusez d'admettre l'autorité infaillible de l'Église catholique, et je ne vois point à quoi vous pourrez vous fixer, soit pour le dogme, soit pour la morale. Quand vous aurez méconnu la voix de l'Église, quel sera l'organe fidèle qui vous répétera les purs accents de la vérité? Quand vous serez abandonné à votre raison débile, sur quelle base solide élèverez-vous l'édifice de vos connaissances, en matière religieuse surtout? Quand vos regards viendront à errer sur les mille sectes qu'a produites le protestantisme [1], où trouverez-vous la pierre de touche qui vous fasse discerner l'or pur de la vérité de tout alliage d'opinions humaines, souvent si absurdes et toujours si incertaines, si douteuses?

Je ne sais, mais il me semble que l'*énoncé seul* des principes catholiques, en opposition aux prin-

[1] « Le protestantisme posant comme principe fondamental la souveraineté de la raison, l'affranchissement complet de toute autorité hiérarchiquement et divinement établie, pour interpréter le livre divin des croyances et des devoirs, mène droit à *l'anéantissement* de toute morale comme de toute croyance. » (*Connaissance de J.-C.*, par M. Combalot.)

cipes protestants, a de quoi fixer l'attention et mériter l'assentiment de tout homme, exempt de préjugés, qui attache quelque prix à la vérité et à la vertu. Dans d'autres lettres, je vous montrerai comme il nous importe de nous soumettre, par rapport à la religion, à l'autorité sainte et souveraine de l'Église catholique; dans celle-ci, je vous prie seulement de lire attentivement quelques-uns des fruits salutaires que produit le catholicisme, en proclamant le grand principe d'autorité, qui ordonne à tout individu, sous peine de mort spirituelle, de demander à la sainte épouse du Sauveur des principes de foi et des règles de conduite.

Voyez l'Église catholique, avec sa voix puissante qui retentissait déjà, du temps de saint Paul, jusqu'aux extrémités du monde, a-t-elle cessé un seul instant de se faire entendre de toute langue et de toute tribu? Son triomphe le plus complet n'est-il pas surtout d'avoir réuni dans la même manière de voir et de sentir les hommes d'un génie supérieur; pour les temps anciens, les Chrysostôme, les Cyprien, les Augustin, les Thomas d'Aquin, etc., et depuis la prétendue réforme, les Bellarmin, les Pétau, les Fénélon, les Bossuet, etc., etc... Comptez les siècles écoulés depuis la fondation de l'Église, et vous les verrez tous inondés des flots de la lumière céleste, sans que l'astre de la foi ait

éprouvé un seul instant la plus légère altération ou l'ombre même d'une éclipse. Voilà deux mille ans tout à l'heure que l'Église catholique est en marche à travers les âges pour faire la conquête de l'éternité ; et quelle est son occupation continue, sinon de fortifier et consoler ceux de ses enfants, que la fureur des tyrans charge de pesantes chaînes ou massacre sur les échafauds ; de dissiper les fausses lumières, dont l'esprit de mensonge cherche à environner l'intelligence des hommes ; de refouler au fond du cœur, en les paralysant, mille passions diverses qui s'efforcent de précipiter dans la boue de l'infamie des âmes créées à l'image de Dieu, et rachetées du sang de l'agneau ; de renverser les idoles et les autels du démon, qui sont encore debout dans quelques contrées de la terre ; de tenir enfin toujours préparé un banquet céleste, où elle convie, pour leur distribuer la nourriture abondante de l'esprit et du cœur, tous les hommes, quels qu'ils soient, les pauvres et les riches, les faibles et les puissants, les peuples civilisés et les hordes les plus sauvages !

Dites si le fleuve du catholicisme, dont la source est sur les hauteurs du Golgotha, n'a point fait irruption dans le monde tout entier ! Comme un torrent puissant, il a renversé toutes les digues qui voulaient s'opposer à son passage : et là où l'orgueil et la corruption lui ont opposé des digues

insurmontables, il a su porter ailleurs ses eaux bienfaisantes, dont la vertu est de procurer constamment la fertilité et l'abondance. C'est bien là le beau fleuve de paix dont parle Isaïe, qui doit inonder toutes les nations de la terre. Le catholicisme, selon l'énergie de ce mot, embrasse l'univers, parce que le Christ, qui est mort pour sauver le monde, veut que son Évangile soit annoncé aux quatre vents, et devienne la loi universelle qui établisse dans le cœur des hommes le règne de toutes les vertus. Le catholicisme a la puissance de donner le même cœur et la même âme à ceux qui sont le plus opposés entre eux par leurs mœurs, leur législation, leur forme de gouvernement temporel, parce que, revêtu de la puissance même de son fondateur qui est Dieu, il défend à l'orgueil de sonder les vérités qu'il propose à croire, ou à la corruption de sanctionner sa sublime morale; disant à tous : Croyez, et vous aurez la vérité, et vous posséderez le repos de l'esprit : pratiquez ce que je vous dis de faire, et vous deviendrez vertueux, et vous goûterez le calme de la conscience et la paix du cœur.

Plus haut, je vous disais, cher docteur, que je ne voulais point m'occuper en ce moment de vous montrer la divinité du catholicisme, parce que je me réserve de traiter ailleurs cette importante question : cependant, si le catholicisme n'était qu'une

œuvre de la puissance et de la sagesse des hommes, aurait-il pu produire des effets aussi merveilleux que ceux qu'il produit constamment dans tout l'univers devenu chrétien? Aurait-il pu surtout lutter avec succès contre le torrent du temps, qui entraîne tout, même les plus redoutables empires, sans qu'il y ait jamais à redouter pour lui, pour le catholicisme, ni affaiblissement, ni diminution, ni caducité, ni mort. Le catholicisme! il est l'hercule divin qui a étouffé tous les monstres que l'enfer avait vomis de ses abîmes pour s'opposer, s'il avait été possible, à sa marche triomphale dans ce monde: le Samson moderne qui a ébranlé et renversé de fond en comble le panthéon païen, où Satan recevait les adorations d'hommes aveugles et séduits: un fier géant qui a commencé sa course dès l'origine du monde, et qui se hâte, à grands pas, de traverser les siècles, jusqu'à ce qu'enfin arrive pour lui l'instant suprême où il fera son entrée triomphante dans le ciel. Le catholicisme! Il montre les vêtements de ses martyrs, tout empourprés qu'ils sont d'un sang pur et vermeil, comme les trophées des mille victoires qu'il a remportées sur des ennemis puissants et nombreux. Il tient toujours enchaînés à son char de triomphe les plus beaux génies, les plus célèbres philosophes, qui, au lieu de verser des larmes de honte ou de désespoir, comme le faisaient autrefois ceux que les vainqueurs entraî-

naient à leur suite en montant au Capitole, baisent leurs chaînes avec joie et délices, se trouvant heureux d'aller puiser à la croix, source de la vraie lumière, leurs conceptions les plus hautes et les plus profondes, et disant au divin crucifié : Éternellement tu seras notre maître et notre roi ; et nous, nous serons tes serviteurs et tes sujets ; car te servir, c'est régner.

Maintenant, oseriez-vous bien placer à côté du catholicisme ce je ne sais quoi, qui renferme un si étrange mélange des doctrines de Luther et de Calvin, disons plus simplement ce que vous appelez votre *église anglicane*. L'église anglicane, quoi ! elle oserait se mesurer avec le catholicisme, ce superbe fils de l'éternité, à forces atlantiques et à dimensions colossales, dont la tête pénètre jusque dans les cieux, dont les pieds embrassent l'univers d'un pôle à l'autre, et dont le cœur bat dans la ville éternelle, à Rome, pour de là vivifier tous les membres dont se compose la grande, l'universelle famille des enfants de Dieu. L'église anglicane à côté du catholicisme ! autant vaudrait-il placer un *nabot* à côté d'un géant ; un squelette à côté d'un corps plein de vigueur et de force ; une ombre à côté du soleil ; la mort à côté de la vie !

Dites-moi, je vous prie, votre église anglicane peut-elle réclamer pour elle l'antiquité des temps ? Mais, l'histoire à la main, je vous dis qu'elle a

pris naissance dans les cœurs voluptueux d'un Henri VIII et d'un Thomas Cranmer[1]. A-t-elle pour elle l'étendue des lieux? mais, les yeux bien ouverts, je trouve qu'elle n'existe et ne peut exister que dans ce que vous appelez les trois royaumes unis : hors de là, elle n'est rien, ou elle prend le nom d'une des mille sectes qui pullulent sans cesse au sein du protestantisme. Quand votre église ne ferait que proclamer le dogme si étrange de la suprématie de vos rois et reines pour le *spirituel* comme pour le temporel, ce dogme seul ne l'empêcherait-il pas de s'établir dans toute autre contrée, soustraite à l'empire britannique? D'ailleurs, où est le principe de vie, de dilatation et d'union surtout, parmi les membres divers qui la composent! Comment voulez-vous que votre église puisse parer les coups de tous ceux qui savent manier l'arme de la logique? Que dit l'église anglicane? que la vérité se trouve tout entière dans la Bible; que les symboles, les conciles, les SS. pères même des premiers siècles n'ont point d'autorité propre, s'ils ne sont conformes à la Bible elle-même; et puis, comme elle renonce au don de l'infaillibilité, qu'elle ne reconnaît dans aucune autre église, elle livre la Bible à *chaque individu*, en lui disant d'y cher-

[1] Voyez dans mes *Souvenirs d'Angleterre*, etc., ce que je dis sur ces deux chefs de la réforme dans ce royaume.

cher, d'après ses *propres lumières*, et les principes de sa foi et les règles de sa conduite.

Souvent je vous ai entendu gémir à la vue des sectes si multipliées qui inondent votre belle contrée ; mais, de bonne foi, n'est-ce pas vous plaindre de l'intelligence et du *bon sens* du peuple anglais ? Quoi! vous voulez retenir sous votre domination spirituelle des hommes à qui vous dites de toutes les manières possibles : « Ne vous soumettez à l'enseignement d'aucune église, parce que toutes elles sont sujettes à l'erreur ; prenez la Bible, lisez-la, si vous savez lire, interprétez-la comme bon vous semble : la Bible seule *vous dira* ce que vous devez croire et pratiquer...»

Pour moi, je conclus qu'*il n'y a plus de force morale* dans une église qui proclame le principe des protestants, touchant la souveraine autorité de la raison individuelle; je conclus encore qu'un poison mortel est caché dans le sein de l'église anglicane pour la miner de jour en jour, jusqu'à ce qu'elle disparaisse entièrement de la surface de la terre. Vous dirai-je ici ma pensée ? La seule force, que j'aperçois dans votre église, n'est plus qu'une force *toute matérielle* et dépendante de quelques circonstances bien accidentelles, qui peuvent changer au premier instant. Par exemple, que votre gouvernement vienne à établir une liberté de conscience *absolue et réelle*, de manière que l'église

anglicane ne soit pas plus protégée que les autres sectes sorties de son sein : surtout qu'elle soit privée, pour une cause quelconque, des énormes richesses que lui a léguées Henri VIII, après les avoir enlevées aux couvents et au clergé catholique, dès lors c'en sera fait de cette église rebelle : vous la verrez bientôt chanceler comme un homme ivre, tomber évanouie, mourir enfin, sans que personne ait pu entendre le râle de son agonie, ni recueillir son dernier soupir... Un peintre pourrait cependant immortaliser d'une certaine manière l'église anglicane; il n'aurait qu'à la représenter produite par le souffle impur d'un tyran couronné et d'un pontife sacrilége; toute couverte d'un sang innocent qu'elle arrachait par torrent des veines de tous les catholiques restés fidèles à leur Dieu; pressant dans ses deux mains une large bourse remplie de pièces d'or; dans sa jeunesse comme dans sa caducité, n'ayant pas assez de voix pour proclamer un seul principe de foi ou recommander la pratique d'une seule vertu chrétienne; enfin dans l'impuissance de croître et de s'étendre de jour en jour, plutôt dépérissant à vue d'œil, décroissant toujours, décroissant encore, semblable au débile vieillard, qui sent la vie lui échapper et son énergie diminuer insensiblement, à mesure qu'il s'approche plus près de la tombe...

Quant au catholicisme, plus vous l'examinerez

avec soin, plus vous trouverez qu'il doit être immortel. Faut-il que les enfants de l'Église meurent pour lui rendre témoignage, ils présentent leur poitrine aux bourreaux, en leur disant avec calme, et sans faste pourtant : Frappez, notre vie n'est pas à nous ; elle est à Dieu et à la vérité ? Faut-il que ses ministres renoncent aux douceurs que l'on trouve au sein de la famille et de la patrie, pour aller planter la croix à l'extrémité du monde, dans les lieux divers où Satan compte encore des adorateurs, ils font le sacrifice de tout ce qui flatte le plus la nature, et poussés par l'esprit qui animait les premiers apôtres, ils se transportent au milieu des idolâtres avec une sainte allégresse et avec tant de rapidité qu'on pourrait les prendre pour des nuages légers, poussés par un vent violent en un jour de tempête ? Faut-il même qu'ils mêlent leur sang au sang de l'adorable victime qu'ils immolent sur l'autel, ils se laissent massacrer sans proférer une seule plainte, sans pousser un seul soupir ; seulement ils disent comme l'agneau de Dieu : Père saint, pardonnez à nos bourreaux, ils ne savent point ce qu'ils font.

Comprenez-vous que le catholicisme doive être indestructible, puisqu'il trouve la vie dans la mort, la gloire dans l'humiliation, le triomphe dans la défaite ! Dire donc que le catholicisme ou a péri ou doit périr un jour, c'est plus que proférer un blas-

phème, c'est encore mentir à sa conscience, et s'aveugler volontairement pour ne point se rendre à la force entraînante de la vérité. Oser dire, avec l'église anglicane, que le catholicisme a été corrompu dans sa doctrine, dès la fin du quatrième siècle, c'est plus que taxer de mensonge le divin Maître qui a laissé à son Église des promesses d'immortalité, c'est encore insulter au sens commun, en supposant que l'Église, sous *l'influence* du génie du mal, ait pu réussir à détruire les superstitions païennes, briser pour la multitude les liens de l'esclavage, et même procurer le bien-être, la félicité et la civilisation du monde : publier enfin, comme je l'ai entendu dans vos temples, que l'Église catholique est retombée dans les superstitions et les erreurs du paganisme, c'est plus que dénaturer nos propres doctrines, c'est encore supposer que le Christ se soit mis peu en peine de conserver son empire dans tout l'univers, parce qu'il réservait pour la nation anglaise *surtout*, et encore à dater du seizième siècle, les mérites de sa sainte vie et de sa mort douloureuse...

Je m'arrête dans la crainte que de nouvelles réflexions ne servent qu'à jeter le ridicule sur l'église anglicane, en faisant sortir de plus en plus l'absurdité des principes protestants qu'elle proclame. Or vous savez qu'il n'est jamais entré dans ma pensée d'insulter à votre malheureuse église. Non ;

je désire plutôt vous enlever, s'il se peut, vos préjugés de naissance et d'éducation, en vous montrant la divinité du catholicisme, hors duquel il n'y a ni lumière, ni vérité, ni vie, ni salut, ni paix, ni union parmi les hommes. Mon plan ne sera pas difficile à saisir. Vous me disiez souvent à Oxford : « Prouvez-moi la vérité de vos doctrines par la Bible et par les pères des quatre premiers siècles, et de suite je dis anathème à l'église anglicane, et me déclare enfant soumis de l'Église catholique. » C'est à quoi je veux répondre dans les lettres que je me propose de vous adresser dans mes instants de loisir, bien persuadé que vous me parliez alors de bonne foi et dans le désir sincère de suivre la vérité, si elle vient jamais à briller à vos regards. Quant à la mauvaise foi, à la passion, à l'esprit de chicane, ils verraient des miracles, qu'ils ne voudraient jamais s'avouer vaincus, encore moins se soumettre, Les Juifs, si passionnés et si aveugles, n'ont-ils pas résolu de commettre leur déicide, précisément parce que le Sauveur, après avoir guéri tant de malades, commençait encore à ressusciter des morts, qui étaient gisants dans la tombe depuis quatre jours.

Adieu, cher docteur, croyez à l'expression de mon profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc...

LETTRE II.

4 mars 1841.

Mon cher docteur,

Dans la lettre que je vous ai adressée il y a quelques jours seulement, je vous ai surtout parlé de la force prodigieuse du catholicisme. Aurez-vous pu examiner ses proportions colossales et son existence non interrompue à travers l'étendue des siècles, sans apercevoir, comme par *intuition*, à la première vue, que l'homme est dans l'impuissance absolue de créer jamais une œuvre aussi mystérieuse, aussi gigantesque, aussi durable. Depuis, quelques fragments, extraits de la revue d'Édimbourg, sur le catholicisme et la papauté, étant tombés, par hasard sous ma main, j'ai cru devoir vous les envoyer, bien persuadé qu'ils doivent faire sur vous une salutaire impression[1].

« Il n'existe point, dit l'auteur anglais et protestant, il n'a jamais existé sur la terre une œuvre de

[1] N'ayant pu me procurer le texte anglais, j'ai suivi la traduction qu'en a donnée la *Gazette de France*, 10 février 1841.

la politique humaine, aussi digne d'examen et d'étude que l'Église catholique romaine. L'histoire de cette Église lie ensemble les deux grandes époques de la civilisation. Aucune autre institution encore debout ne reporte la pensée à ces temps où la fumée des sacrifices s'échappait du Panthéon pendant que les léopards et les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre Flavien. Les plus fières maisons royales ne datent que d'hier, comparées à cette succession des souverains pontifes, qui par une série non interrompue remonte du pape qui a sacré Napoléon dans le dix-neuvième siècle au pape qui sacra Pépin dans le huitième. Mais bien au delà de Pépin, l'auguste dynastie apostolique va se perdre dans la nuit des ères fabuleuses [1].

« La république de Venise, qui venait après la papauté, en fait d'origine antique, n'est plus, et la papauté subsiste. La papauté subsiste, non en état de décadence, non comme une ruine, mais *pleine de vie* et d'une jeunesse vigoureuse. L'Église catholique envoie encore jusqu'aux extrémités du monde des missionnaires aussi zélés que ceux qui débarquèrent dans le comté de Kent avec Augustin, des missionnaires osant encore parler aux rois enne-

[1] Les protestants ont peur de la papauté ; ils voudraient lui donner une origine obscure et fabuleuse : ailleurs, je montrerai que le berceau de la papauté est tout éclairé du soleil même de la vérité.

mis avec la même assurance qui inspira le pape Léon, en présence d'Attila. Le nombre de ses enfants est plus considérable que dans aucun des siècles antérieurs. Ses acquisitions dans le nouveau monde ont plus que compensé ce qu'elle a perdu dans l'ancien. Sa suprématie *spirituelle* s'étend sur les vastes contrées situées entre les plaines du Missouri et le cap Horn, contrées qui avant un siècle contiendront probablement une population égale à celle de l'Europe. Les membres de sa communion peuvent *certainement* s'évaluer à 150 millions[1], et il est facile de montrer que toutes les sectes réunies *ne s'élèvent pas* à 120 millions. Au-

[1] Comme les missionnaires de la vraie Église font de jour en jour de nouvelles conquêtes parmi les infidèles, je suis porté à croire que M. Combalot, dans son ouvrage déjà cité, a raison de porter le nombre des catholiques à 200 millions. Quant aux *sectes réunies*, voici de quelle manière un auteur que j'ai vu les divise : il fait deux grandes branches principales : 42 millions pour *tous les protestants*, les anglicans, les quakers, les méthodistes, les anabatistes, les luthériens, les calvinistes, etc., etc. : 70 millions pour les *sectes photiennes*, ou soi-disant église grecque, y compris pourtant encore les eutychiens, les nestoriens, etc. Il est bien important de remarquer que les catholiques, au nombre peut-être de 200 millions, obéissent à un même chef, et n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme ; tandis que deux sectaires, quels qu'ils soient, ne peuvent jamais s'entendre parfaitement sur *un seul point* de doctrine... Cette simple observation, bien méditée, bien comprise, doit conduire au catholicisme tout esprit droit, qui sait estimer la valeur d'un principe par les conséquences qui en découlent.

cun signe n'indique que le terme de cette longue souveraineté soit proche. Elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent aujourd'hui, et nous n'oserions pas dire qu'elle n'est pas destinée à en voir la fin. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne ; avant que les Francs eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque était florissante encore à Antioche, quand les idoles étaient adorées encore dans le temple de la Mecque. Elle peut donc être grande et respectée encore, alors que quelque voyageur de la nouvelle Zélande s'arrêtera au milieu d'une vaste solitude, contre une arche brisée du pont de Londres pour dessiner les ruines de Saint-Paul.

« Nous entendons souvent répéter que le monde va s'éclairant sans cesse, et que le progrès des lumières doit être favorable au protestantisme, défavorable au catholicisme. Nous voudrions pouvoir le croire ; mais *nous doutons* beaucoup au contraire que ce soit là une attente bien fondée. Nous voyons que depuis 250 ans l'esprit humain a été d'une activité extrême, qu'il a fait faire de grands pas à toutes les sciences naturelles, qu'il a produit d'innombrables inventions, tendant à améliorer le bien-être de la vie ; que la médecine, la chirurgie, la chimie, la mécanique, ont considérablement gagné ;

que l'art du gouvernement, la politique et la législation se sont perfectionnés, quoiqu'à un moindre degré. Cependant nous voyons aussi que pendant ces 250 ans le protestantisme n'a fait aucune conquête qui *vaille la peine* qu'on en parle. Bien plus, nous pensons que s'il y a eu quelque changement, ce changement a été en faveur de l'Église de Rome. Comment pourrions-nous donc espérer que l'extension des connaissances humaines sera nécessairement fatale à un système qui, pour ne rien dire de trop, a maintenu son terrain en dépit des immenses progrès que les sciences ont faits depuis le règne d'Élisabeth?

« L'histoire ecclésiastique des sept derniers siècles est l'histoire d'un mouvement de va-et-vient. Quatre fois, depuis que l'autorité de l'Église de Rome fut établie sur la chrétienté d'Occident, l'esprit humain s'est révolté contre son joug. Deux fois l'Église resta complétement victorieuse; deux fois elle sortit du combat avec les stigmates de cruelles blessures, mais conservant en elle le *principe de la vie* toujours dans sa vigueur. Quand nous réfléchissons aux terribles assauts auxquels elle a résisté, il nous est *difficile* de concevoir de quelle manière elle peut périr... »

Je vous avouerai, cher docteur, que ces fragments, extraits de la *Revue d'Edimbourg*, à part quelques expressions peu exactes, sont remplis

de considérations savantes, qui supposent que, si les protestants ne rentrent pas encore en foule dans le sein de l'unité, il y a au moins lieu d'espérer de voir tôt ou tard se lever sur votre contrée le beau, le radieux soleil de la vérité catholique. Comme la distance est énorme entre les paroles que je viens de citer et celles que j'ai lues dans certains ouvrages anglais, écrits il y a environ un demi-siècle, et dans lesquels Rome chrétienne était, comme du temps de Luther, représentée comme une Babylone nouvelle, et son pontife suprême travesti en Antechrist, en fils aîné de Satan! Puisque les préjugés que vous nourrissiez contre nous s'affaiblissent de jour en jour, pourquoi ne dirais-je pas que l'Angleterre est en marche vers le catholicisme, et que peut-être il n'est pas très-éloigné ce beau jour, où vous irez demander au pape pardon du crime que vos ancêtres ont commis, en se laissant entraîner dans le schisme et dans l'hérésie; où vous n'aurez point assez de larmes pour déplorer les souffrances qu'a ressenties le corps social pour avoir repoussé le don de la foi; où surtout vous n'aurez point assez d'anathèmes à lancer contre les deux grands coupables, Henri VIII et Thomas Cranmer, qui vous ont précipités dans l'abîme de tous les maux imaginables.

Je dis que les préjugés contre nous s'affaiblissent en Angleterre; cela est vrai, et les extraits ci-

dessus le prouvent évidemment : cependant, il en existe encore un certain nombre, qui aveuglent les plus clairvoyants, et qui soulèvent constamment contre la vérité le nuage des plus déplorables erreurs. En lisant l'article de la *Revue d'Edimbourg* sur l'Église romaine, sur son autorité reconnue et respectée de toute la terre depuis bientôt dix-neuf siècles, et envahissant toujours davantage les contrées les plus éloignées et les hordes les plus sauvages, j'attendais une conclusion analogue à de si belles prémisses; je m'imaginais que l'auteur de l'article allait dire que le doigt de Dieu était là, dans l'établissement et dans la conservation du trône pontifical; qu'une église qui usait même le temps sans éprouver la moindre altération; qui avait assisté à la naissance et aux funérailles de mille sectes, engendrées par l'orgueil et la corruption; qui avait levé sa tête pleine de majesté au-dessus de tous les torrents dévastateurs que le Nord, à la voix de Dieu, avait vomis de son sein pour aller détruire la puissance colossale de l'empire romain; qu'une Église si forte, si grande, si indestructible, était l'œuvre de la sagesse et de la puissance du Très-Haut. Cette conclusion me paraissait si simple, si naturelle, si légitime, que mon étonnement a été au delà de toute expression, plus qu'au comble, lorsque, continuant à lire l'article de la *Revue*, j'ai trouvé ces paroles dont je ne cite que le sens :

« que la puissance de l'Église romaine, si prodigieuse, si étendue, est d'autant plus incroyable qu'elle est *opposée* à la raison et aux Écritures... » La plume me tombe de la main... je me dis : Qu'est-ce donc que la force des préjugés ? Évidemment ils aveuglent les plus clairvoyants ; ils conduisent dans l'abîme ceux qui semblaient marcher dans la voie droite : ils font taire la raison, tout en exaltant sa souveraine indépendance. L'autorité si miraculeuse de l'Église romaine est opposée, dit l'écrivain anglais, à la raison et à la sainte Écriture ! En vérité, j'étais bien loin de m'attendre à une conclusion aussi étrange. Ainsi, 200 millions d'hommes, enfants de l'Église catholique, sont soumis à la foi, parce qu'ils foulent aux pieds leur propre raison... Ils foulent aux pieds leur raison ! Oui et non : entendons-nous ici, et ne nous laissons pas étourdir par un sophisme ! Oui, nous faisons taire notre raison, lorsqu'il s'agit de croire les mystères chrétiens, qui ne sont point contre la raison, mais *au-dessus* de la raison, et placés *bien au delà* de la sphère de l'intelligence humaine : non, mille fois non, nous n'imposons pas silence à la raison lorsqu'il s'agit de chercher les motifs qui nous portent à croire. Que nous faut-il pour rendre notre soumission à l'Église, raisonnable et même nécessaire ? une seule parole de Jésus-Christ, dont la divinité est incontestable :

or, nous en avons cent qui proclament cette divine, cette infaillible autorité de l'Église catholique ; je les citerai dans une *autre* lettre. Donc, c'est justice de soumettre la raison à l'autorité de l'Église, puisque c'est évidemment la soumettre à celle de Dieu même : donc encore soumettre sa raison à la parole divine, ce n'est pas la détruire ; loin de là, c'est la former, c'est la régler, c'est la conduire dans la bonne voie, et surtout l'empêcher qu'elle ne se précipite jamais dans les mille écueils qu'engendrent un orgueil démesuré et des passions insatiables. Le protestantisme seul détruit la raison, parce qu'en posant en principe la souveraineté de la raison individuelle dans les matières religieuses, il permet à l'homme d'admettre les opinions les plus extravagantes, et semble le livrer sans défense aux bras de la folie.

Avancer encore, comme l'auteur anglais, que l'autorité de l'Église est combattue par la Bible, c'est mettre les deux mains sur ses yeux pour ne point lire les innombrables textes qui donnent aux apôtres et à leurs successeurs la mission d'évangéliser tous les peuples, de parler aux hommes avec une autorité *absolue et infaillible,* certains qu'ils sont que le Sauveur, selon sa promesse, les assistera et sera avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des âges. Je le répète, je reviendrai une autre fois sur les preuves que fournit la

Bible, en faveur de la souveraine autorité de l'Église romaine.

Ainsi donc je suis convaincu que rien n'est plus raisonnable, ni plus conforme aux saintes Écritures que de se soumettre à l'autorité divine de l'Église catholique, apostolique-romaine. L'auteur que j'ai cité dit que notre Église n'a pour elle ni la raison ni la Bible; je soupçonne qu'il voulait parler plutôt de son église anglicane. La Bible a-t-elle un seul texte qui puisse s'appliquer à l'anglicanisme, même indirectement et par voie de conclusion? où est le protestant qui pourrait jamais me montrer, la Bible à la main, que l'Église devait être réformée, au seizième siècle, par des hommes pleins de passions, de la trempe d'un Luther, d'un Calvin, d'un Cranmer, d'un Henri VIII; surtout que ce dernier, nouveau Néron, serait établi par le Christ, le chef suprême de l'église anglicane au *spirituel* comme au temporel!... Si un protestant me montrait ces étranges propositions dans la Bible, je vous avoue que je ne condamnerais plus votre église comme une œuvre satanique; je la trouverais, au contraire, bonne et excellente, appuyée serait-elle sur l'autorité même de la pure parole de Dieu; mais j'ai beau lire le Nouveau Testament mot à mot, depuis le commencement jusqu'à la fin, je n'y puis trouver un seul *iota* en faveur de la prétendue réforme, encore moins en faveur du droit

sacrilége que Henri VIII s'est approprié de tout bouleverser dans l'Église d'Angleterre, telle que l'avait fondée le saint moine Augustin.

Non seulement je trouve que l'église anglicane, aujourd'hui schismatique et hérétique, est condamnée par les Écritures, mais de plus, qu'elle est impuissante à retenir dans son sein tout protestant qui *raisonne* d'après les principes de sa religion. En ce moment, comme je veux mettre cette proposition dans tout son jour, laissez-moi, cher docteur, vous soumettre une supposition qui s'offre à ma pensée, et que j'ai bien le droit de faire, sans aucun doute. Vous gémissez, et je gémis sincèrement avec vous, des affreux, des terribles ravages que fait dans vos contrées, la secte des Owénites; nous sommes donc d'accord sur l'aversion qu'inspire cette nouvelle secte à toute âme honnête qui attache du prix à la vérité et à la vertu [1].

Je suppose donc que M. Owen, tourmenté du désir d'établir une secte à l'exemple de tant d'autres; mais craignant d'agir avec inconsidération ou imprudence, a résolu d'aller consulter sur le parti qu'il devait prendre, l'archevêque de Cantorbéry,

[1] M. Owen, son fondateur, détruit la foi, le culte, la propriété, le mariage, etc.; j'ai déjà parlé de ce *fameux protestant* dans mes *Souvenirs d'Angleterre*, etc. Je renvoie les lecteurs à ce dernier ouvrage, pour n'être pas obligé de me citer moi-même.

qui est regardé, toutefois sous la dépendance du roi ou de la reine, comme le chef de tout l'épiscopat anglican... Voilà Owen arrivé dans le palais de l'archevêque ; celui-ci laisse pour quelques instants sa femme et ses enfants, et va recevoir le nouveau venu, membre de son église, en communion avec lui, à qui il demande de suite quel est l'objet de sa visite.

Owen. Je viens vous faire connaître la résolution que j'ai prise d'enrichir d'une nouvelle secte notre pays, terre classique, comme l'on sait, de la liberté civile, politique et religieuse.

L'archevêque. Mais votre projet ne saurait être mis à exécution ; il est opposé aux habitudes religieuses que vous avez dû contracter par rapport à la soumission qu'il faut avoir pour le pasteur de la paroisse. Pourriez-vous abandonner la communion de notre église anglicane, sans rejeter la hiérarchie ecclésiastique que nous a conservée l'immortel Henri VIII ! Oubliez-vous donc que les évêques, sous la dépendance du souverain, sont les chefs de l'Église ? Après eux viennent les ministres, puis les diacres. Se soustraire à l'autorité du clergé anglican, ce serait donc faire un schisme, et s'exposer à tomber bientôt dans l'hérésie elle-même.

Owen. L'autorité des pasteurs dont vous parlez, peut-elle détruire le grand principe de liberté religieuse, que j'ai vu dans tous nos livres, que mes

parents et instituteurs m'ont inculqué dès ma plus tendre enfance, que nos ministres ne cessent de rappeler du haut de leur tribune, dans l'enceinte des temples? Au lieu de me faire une loi de me soumettre à nos pasteurs, ayez plutôt la bonté de me montrer quels sont les principes de foi et de mœurs, auxquels je doive soumettre la secte que je veux fonder, sous peine, en les transgressant, d'encourir la damnation éternelle.

L'archevêque. Je viens de vous dire que votre dessein de créer une nouvelle secte, me contrarie souverainement; vous feriez par là, je vous le répète, un acte de rébellion contre vos pasteurs légitimes. Et puis, où trouveriez-vous la vérité en dehors de l'église anglicane!... Vous voulez savoir où se trouve la foi et la morale, eh bien! croyez et pratiquez ce que vous enseignera la Bible; et si la Bible ne suffit pas, nous vous permettons de lire le symbole des apôtres, celui de saint Athanase, celui de Nicée, les premiers conciles généraux, les pères des quatre premiers siècles; pourvu, remarquez bien ceci, pourvu que vous rejetiez dans les symboles, les conciles et les pères tout ce qui vous paraîtra opposé aux divers textes de la sainte Écriture.

Owen. Vous me dites là de faire un grand travail; quand donc aurai-je le temps de lire les symboles, les conciles et surtout les pères, dont les ou-

vrages sont si volumineux ! J'avoue pourtant que vous avez abrégé la besogne, en disant que tous les écrivains, quels qu'ils soient, doivent avoir une doctrine conforme à celle de la Bible; sans quoi, ils ne sont pas dignes de créance. A mon avis, vous revenez à notre grand, à notre précieux principe ; que la Bible seule doit être lue avec soin, parce que seule elle contient sûrement la pure parole de Dieu tout entière. Je connaissais déjà ce principe protestant touchant l'excellence de la Bible ; mais puisque vous paraissez inquiet et tourmenté de me voir résolu à fonder une nouvelle secte, est-ce donc que les ministres de l'église anglicane doivent me donner le sens des divers textes de la Bible, ou ai-je le droit de l'interpréter d'après les lumières de ma raison individuelle et la capacité de ma propre intelligence ?

L'archevêque. Votre question ne renferme aucune difficulté réelle ; écoutez ma réponse : Quand je vous dis que vous devez rester en communion avec le pasteur de votre paroisse, Dieu me garde de saper dans sa base l'édifice de notre religion chrétienne, réformée par Henri VIII et par Cranmer, mon très-digne prédécesseur. Vous savez bien que, depuis le temps où nous avons secoué le joug de Rome, c'est un principe admis par notre église, et sans cesse promulgué par le clergé anglican que nous ne reconnaissons à aucune église, pas même

à la nôtre, le droit d'imposer aucune doctrine, et cela est la suite de ce qui s'est passé dans l'Église de Dieu. Vous êtes trop instruit, je m'imagine, pour ignorer que l'Église de Jérusalem a erré, que celles d'Antioche et de *Rome* ont erré, que toutes ont erré, que la nôtre peut errer, etc. Donc vous *restez entièrement libre* de faire vos principes de foi et de morale à l'aide de la Bible, qui seule ne peut pas errer.

Owen. Quoi! mon ministre n'a point d'autorité sur moi, lorsqu'il s'agit d'interpréter les Écritures; je puis donc penser autrement que lui, donner aux textes de la Bible un autre sens que celui qu'il admet, alors qu'il pense annoncer la pure parole de Dieu.

L'archevêque. Sans aucun doute. Je vais plus loin; vous-même, quand vous croyez avoir trouvé le vrai sens des Écritures, vous devez l'admettre, non pas d'une manière absolue, mais seulement provisoire; car, si demain vous reconnaissez que vous vous soyez trompé dans l'interprétation de la Bible, vous devez repousser le premier sens, pour vous attacher au second que vous croyez préférable à l'autre; celui-ci même, vous le rejetterez à son tour, dès que vous aurez pu trouver un troisième sens qui soit meilleur encore; et toujours vous conserverez jusqu'à la mort le droit de vous défier de vous-même, de ne point croire par conséquent

à l'infaillibilité de vos décisions, tant que vous n'aurez point la certitude absolue d'avoir saisi le vrai sens des textes bibliques.

Owen. Ainsi donc je suis infaillible en droit; et cependant par le fait je puis me tromper: mais ne nous arrêtons pas à cette *petite* difficulté. Votre réponse, que je viens d'entendre, me plaît souverainement. C'est précisement en vertu de notre doctrine protestante que je veux fonder une nouvelle secte. Je vous le dirai sans détour et aussi sans vanité de ma part. Je pense avoir fait la découverte d'une secte qui sera plus parfaite que toutes celles qui inondent pour l'instant notre belle patrie; vous voyez donc que je resterai fidèle aux principes protestants admis par l'église anglicane, puisqu'en suivant l'impulsion que le ciel m'inspire, je n'ai qu'un désir, celui de perfectionner la religion du Christ, bien entendu à l'aide des Écritures elles-mêmes.

L'archevêque. Vous êtes libre sans doute d'interpréter la Bible, comme il vous paraît bon; mais de grâce, laissez là votre projet de devenir chef d'une nouvelle secte. Discutez sur tout, excepté sur l'autorité de notre église: comment voulez-vous toucher à l'œuvre de Henri VIII et de Cranmer, que le gouvernement surtout conserve comme la prunelle de ses yeux? Quand on vous permet d'interpréter la Bible selon votre propre capacité, il va sans dire que vous devez respecter l'église angli-

cane, et ne rien faire qui puisse compromettre son existence, encore moins le bien-être de ses ministres.

Owen. J'avoue que je ne vois point les rapports qui existent entre l'établissement nécessaire de l'église anglicane et mon droit inaliénable, dites-vous, de donner aux textes de la Bible le sens que je trouve le plus convenable. Que les catholiques restent soumis à leur Église, ils y sont obligés en vertu du don d'infaillibilité qu'ils lui accordent; mais un protestant qui ne reconnaît à aucune église le privilége d'être infaillible, que doit-il faire avant tout! Lire la Bible, l'interpréter selon sa propre capacité, et admettre ce qui lui paraîtra juste et raisonnable. Si donc il ne trouve point dans la Bible l'autorité de l'église anglicane, qui pourra l'empêcher de mettre de côté cette église? S'il trouve même que tous ceux qui ont jusqu'à présent lu la Bible, l'ont mal interprétée, qui l'empêche de fonder une nouvelle secte, à qui il fasse part de ses découvertes en fait de doctrine et de morale?

L'archevêque. Prenez garde de vous laisser aveugler par l'amour-propre. Vous avez nommé les catholiques : je vous dis que Henri et Cranmer ont fait une chose excellente, en se séparant de l'Église romaine, parce que cette Église était tombée dans la superstition et le paganisme. Comme protestant, attaquez donc les catholiques, appelez-les

papistes, superstitieux, idolâtres, même païens, vous en avez le droit; jamais l'église anglicane ne vous censurera pour de tels propos : puis, pensez sur le Christ, sur la grâce, la prédestination, etc.,ce que bon vous semble; pourvu que vous disiez que vos opinions sont dans la Bible, à vous pleine liberté de le faire. Mais de grâce, renoncez au projet que vous avez de rompre la communion avec le ministre de votre paroisse.

Owen. Si j'écoute ma conscience, je crois qu'il convient au contraire que je ne fréquente plus les assemblées de ma paroisse; car déjà, depuis longtemps, je m'aperçois que notre ministre interprète mal la Bible; aussi, suis-je bien résolu à rompre avec lui, dans la crainte que ne pouvant admettre ses propres interprétations, je ne vienne à perdre toujours d'avantage l'estime que mon cœur doit avoir pour sa personne.

L'archevêque. Vous avez là un singulier scrupule. Laissez votre ministre interpréter la Bible, comme il le juge à propos. Vous, son auditeur, pensez intérieurement que le sens qu'il donne est mauvais, parce que vous croyez en avoir trouvé un meilleur ; vous êtes libre sur ce point; mais souvenez-vous que vous ne pouvez rompre avec l'église anglicane, sans perdre mon estime, et faut-il vous le dire, sans vous exposer à encourir de ma part l'excommunication.

Owen. Adieu, je vous présente mes civilités, et vous prie de recevoir l'expression de ma gratitude. Je vais suivre désormais le grand principe du protestantisme, admis par l'église anglicane, touchant mon droit d'interpréter de mon mieux les Écritures. Je me propose donc de fonder une nouvelle secte, avide que je suis, la Bible à la main, d'éclairer et de rendre à la liberté mes compatriotes, que je regarde encore comme enveloppés des ténèbres de l'erreur et enlacés dans les chaînes de l'esclavage. Quant à l'excommunication dont vous me menacez, puis-je de bonne foi m'en soucier, tant que je ne la trouverai point dans la Bible ; et d'ailleurs, il y a de la gloire à suivre la voie que vous parcourez vous-même : l'Église romaine ne vous a-t-elle pas excommunié autrefois dans la personne des premiers réformateurs? et pourtant vous marchez la tête haute, sans craindre les foudres du Vatican. Vos leçons et vos exemples m'autorisent donc à suivre mes idées et à mettre mon plan à exécution. »

Je pense bien, cher docteur, que ce dialogue ne doit pas être de votre goût. Si je l'ai composé, ce n'a été que pour répondre à l'article de la *Revue d'Edimbourg*. L'auteur nous accuse d'agir sans raison, lorsque nous nous soumettons, bien entendu sur la parole du Christ, à la sainte autorité de l'Église catholique. Au contraire, mon dialogue

vous montre que l'église anglicane *se suicide* de ses propres mains, en promulguant les principes de libre examen et d'interprétation individuelle. Comment voulez-vous qu'un homme qui raisonne, qui manie l'arme de la logique, qui sait en un mot tirer les conséquences d'un principe, puisse obéir à des ministres qui vous disent en toute simplicité de cœur : Ne nous croyez pas sur parole, car nous sommes sujets à l'erreur ; pour savoir ce que vous devez croire et pratiquer, lisez la Bible, toujours la Bible, elle seule contient la pure parole de Dieu !...

Sans doute j'ai dû repousser l'assertion mensongère de l'auteur anglais, qui nous accuse d'agir contre la raison, parce que nous restons soumis à la voix de l'Église, qui encore ne veut pas reconnaître la sainteté de l'Église romaine, bien qu'il admire sa puissance colossale et son existence miraculeuse à travers les siècles. Cependant son article, à part quelques paroles équivoques ou fausses, est digne d'être médité sérieusement, et peut servir, à sa manière, la cause de la vérité catholique... Advienne le temps où la vraie science aura dissipé tous les préjugés divers qui conservent toujours dans les cœurs plus ou moins d'empire ; et les sectes protestantes viendront demander en suppliant, à l'Église romaine, le pain de la parole divine, heureuses qu'elles seront de pouvoir rentrer dans le sein

du bercail sacré, et de se soumettre à la voix de son auguste pasteur.

Comme moi-même je me trouverais heureux, cher docteur, si je pouvais contribuer, pour ma part, à vous ouvrir les yeux au céleste, au radieux flambeau des vérités catholiques!.. Adieu, croyez toujours aux sentiments de mon estime et de mon affection, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE III.

8 mars 1841.

Mon cher docteur,

Je reviens aux paroles que j'ai citées dans ma première lettre: Prouvez-moi, me disiez-vous à Oxford, la vérité de votre croyance par la Bible et par les pères des quatre premiers siècles, et de suite je me déclare membre de l'Église catholique. Sur quoi je vais faire quelques réflexions. *Prouvez-moi*... Ce langage ne me paraît pas conforme à notre manière de voir, puisque nous ne prouvons rien d'après notre raison individuelle. Est-il même possible d'espérer la lumière de la vérité lorsqu'on la demande à son semblable, qui, lui à son tour, est obligé de la chercher en dehors de sa propre intelligence? Nous discuterions ensemble un siècle tout entier, que nous ne pourrions jamais être d'accord sur aucune vérité, faute d'avoir admis des principes communs qui servent de prémisses à nos conclusions, et rencontré un juge supérieur qui prononce avec autorité de quel côté se trouve la

victoire. Les philosophes païens de la Grèce ne voulaient-ils pas prouver la vérité de leur doctrine? et ils tombèrent dans l'abîme des plus déplorables erreurs. Depuis Jésus-Christ, toutes les sectes ne veulent-elles pas prouver la légitimité de leur indépendance? Et elles n'ont plus que quelques lambeaux informes de la foi et de la morale chrétienne.

Au lieu donc de dire : Prouvez moi, il faut simplifier la question, et dire : *Montrez-moi vos doctrines catholiques* dans la Bible et dans les premiers pères; *instruisez-moi* sur ce qu'il est nécessaire à tout chrétien de croire et de pratiquer. A cela je réponds : Lisez pour connaître notre croyance, le petit livre de Bossuet, intitulé : *Exposition de la Doctrine de l'Église catholique;* quand vous l'aurez examiné avec soin, vous saurez ce que nous admettons, ce que croit l'Église romaine; et aussi je suis assuré que bien des préjugés contre nous s'effaceront de votre esprit, lorsque vous verrez par vous-même de quelle indigne manière les protestants *dénaturent* nos doctrines pour s'arroger le droit facile de les combattre comme fausses ou absurdes. Ainsi, par exemple, pour le dire ici en passant, vous verrez que *nous n'adorons* ni la sainte Vierge, ni les saints, encore moins leurs reliques; que nous n'admettons point plusieurs médiateurs auprès de Dieu, mais *un seul*

qui est notre Seigneur Jésus-Christ; que nous ne croyons pas que l'esprit des saints habite dans les statues ou images, comme se l'imaginaient les idolâtres, etc. Le livre de Bossuet, dont je vous parle, est d'autant plus précieux qu'il contient la foi chrétienne de l'aveu même de l'Église, et que déjà il a dissipé et détruit un grand nombre de préjugés haineux dans l'esprit, non seulement d'hommes obscurs et sans nom, mais surtout encore d'hommes recommandables par leur savoir et leur haute position sociale.

Je vous dirai encore que je suis bien surpris de vous voir invoquer l'autorité des pères des quatre premiers siècles. Vous admettez l'autorité des premiers pères! Mais Cranmer dont vous suivez les leçons disait que la Bible seule renfermait la vérité, et il le disait en Angleterre, comme son maître Luther le disait en Allemagne; mais j'ai entendu plusieurs fellows et docteurs de votre université m'avouer franchement qu'ils étaient de purs protestants, c'est-à-dire, qu'ils n'admettaient que l'autorité de la Bible, appuyés sur quelques-uns des trente-neuf articles de votre église, qui non-seulement reconnaissent que la Bible renferme la parole de Dieu tout entière, mais déclarent encore formellement qu'il faut rejeter comme faux tout ce qui ne serait pas conforme à la Bible, soit dans le symbole, soit dans les conciles, soit dans les SS. pères;

ce qui ne donne réellement à tous ceux-ci qu'une autorité vaine et illusoire.

Vous admettez l'autorité des premiers pères ! Mais, tout en vous rapprochant[1] *selon les apparences*, de notre manière catholique d'envisager les choses, ne rendez-vous pas de plus en plus difficile la recherche de la vérité ? n'imposez-vous pas une tâche impossible à remplir, même pour les hommes les plus laborieux et les plus savants ? D'un côté, vous dites à chaque individu : A toi, le droit de te faire ta croyance selon ta capacité et la force de ta raison ; de l'autre, vous lui dites : Si tu veux trouver la pure parole de Dieu, lis la Bible et les pères des quatre premiers siècles. De bonne foi, n'est-ce pas là créer un dédale d'inextricables difficultés, sans qu'il se trouve quelque

[1] Ce qui a porté les écrivains anglicans à reconnaître l'autorité des pères des premiers siècles seulement, a été leur double embarras de repousser et les attaques des catholiques et celles de toutes les sectes sorties du sein de leur église rebelle. Contre les catholiques, ils n'admettent que les pères des quatre premiers siècles, parce qu'ils prétendent que les pères, à dater du cinquième siècle, ont corrompu la doctrine de l'Église : cette assertion mensongère sera réfutée dans les lettres suivantes. Contre les sectes qui inondent l'Angleterre, ils supposent je ne sais quelle tradition dont le fil se brise à la fin du quatrième siècle : supposition anti-protestante, qui après tout ne saurait élucider aucune question controversée, puisque chacun, disent-ils, conserve *son droit inaliénable* d'interpréter, selon sa raison individuelle, et la *Bible* et les *pères eux-mêmes*.

issue par où l'on puisse en sortir jamais ? En vérité, j'aimerais autant vous entendre dire à l'un de vos compatriotes qui ne sait pas nager : « Va te jeter à Londres dans la Tamise du haut du pont de Westminster, et il pourra se faire que le fleuve, en ondulant, te porte sur le rivage, plein de santé et de vie. »

Pour nous, sans doute, nous invoquons en faveur de nos doctrines et la Bible et les pères de tous les âges ; mais, *auparavant,* nous admettons l'autorité infaillible de l'Église catholique, dont le chef suprême est le souverain pontife, successeur de Pierre, prince des apôtres. Nous commençons donc par recueillir la vérité de la bouche sacrée des pasteurs légitimes, qui, à leur tour, l'ont reçue les uns des autres, d'âge en âge, en remontant jusqu'aux apôtres envoyés par le Christ à la conversion du monde : et puis, quand l'Église nous a fait part du dépôt de la foi, qu'elle doit transmettre aux générations futures, avec défense pour tous de rien penser, dire ou faire contre son divin enseignement, elle nous dit encore : Si vous voulez faire des progrès dans la science de la religion, mieux vous pénétrer des vérités que je vous enseigne, lisez les saintes Écritures et les SS. pères ; là, vous trouverez le développement de la doctrine que je vous annonce de vive voix, de la part du Sauveur lui-même.

Trouvez bon, cher docteur, que je vous fasse

ressortir l'énorme différence qui existe entre nos principes et les vôtres. L'Église catholique parle avec une autorité absolue, divine, infaillible ; et sa parole est reçue avec respect de tous ses enfants soumis ; et sa parole est pour nous un soleil radieux qui dissipe dans le monde moral la nuit de l'erreur, de l'incertitude, du doute ; un soleil vivifiant qui échauffe les cœurs les plus froids pour y développer le germe des plus sublimes vertus. Si vous invoquez ici votre bonne foi, pourrez-vous ne pas reconnaître que le Christ ne pouvait fournir un moyen plus simple, pour transmettre aux générations futures les vérités de l'Évangile, que celui que nous trouvons usité dans l'Église catholique : ce moyen, c'est la nécessité où nous sommes de renoncer à nos propres lumières pour demander à celle qui représente le Christ sur la terre, et ce que nous devons croire et ce que nous devons pratiquer. Aussi, quand l'Église a parlé avec la puissance et l'autorité d'un Dieu, tous, savants et ignorants, civilisés et barbares, tous sont obligés de respecter ses oracles et de soumettre leur esprit et leur cœur à son divin enseignement. Avec ce principe d'obéissance que nous trouvons dans la Bible, il faut bien que l'Église parvienne tôt ou tard à soumettre à sa puissance spirituelle l'univers tout entier, pour l'abattre au pied de la croix.

Au contraire, le système de l'église anglicane, qui renferme au fond le pur protestantisme, ne rend-il pas impossible une croyance fixe et certaine? Si je prête l'oreille à la voix de votre église, que puis-je entendre que ces étranges paroles : Ne croyez pas à l'autorité d'aucune église, parce que toutes elles ont enseigné l'erreur ; ne croyez pas à ma propre autorité, parce que je ne suis pas plus infaillible que les autres. Et puis, que dit-elle encore? Croyez à votre raison, et, d'après vos propres lumières, faites-vous, comme vous pourrez, vos principes de foi et de morale, bien entendu toujours à l'aide de la Bible et des pères des premiers siècles. A moins que je ne sache plus tirer d'un principe la conséquence la plus simple et la plus naturelle, dites, cher docteur, si vos principes protestants ne conduisent point les individus qui raisonnent à se regarder comme autant de divinités, puisqu'ils ont, selon vous, le droit de puiser dans leur raison et dans leur cœur tout ce qu'ils doivent croire et pratiquer.

Je sais pourtant que vous ne faites point un dieu de l'homme, à qui vous refusez, comme aux églises particulières, le don de l'infaillibilité. Qu'est-ce donc alors qu'un protestant, qu'un membre de l'église anglicane, sinon un infortuné qui d'un côté se nourrit d'orgueil, puisqu'il se reconnaît le droit de se faire, comme il l'entend, sa propre

croyance ; et, d'un autre côté, vit dans le doute et l'incertitude, puisqu'il n'est jamais certain d'avoir saisi le vrai sens des divers textes qui se trouvent dans la Bible et dans les pères. Au moment de rendre le dernier soupir, l'anglican doit donc se dire à lui-même : « Je meurs, sans avoir jamais su parfaitement de quelle manière je devais adorer la divinité, ni quelles vertus j'étais obligé de pratiquer dans la société de mes semblables, ayant toujours craint d'avoir mal interprété la Bible, soit pour le dogme, soit pour la morale. »

Que conclure des réflexions que je fais en ce moment, sinon qu'il faut *avant tout* discuter la question touchant l'infaillibilité de l'Église catholique ; car si jamais cette question se trouve clairement résolue en faveur de l'Église, dès lors il sera nécessaire de la regarder comme l'organe même du Christ ; et l'anathème, un anathème éternel retomberait sur la tête de quiconque oserait accuser l'Église d'avoir jamais proféré le mensonge. Si, au contraire, l'Église catholique est faillible, c'est-à-dire sujette à l'erreur, il est dès lors inutile que je vous parle sur les matières religieuses. La Bible, comme vous le proclamez sans cesse, restera dans nos mains, bien muette et bien silencieuse ; et chacun de nous l'emportera avec soi au delà de la tombe, jusqu'au tribunal du souverain juge, sans avoir pu décider d'une *manière*

absolue un seul point de doctrine; en d'autres termes, la Bible à la main, nous pourrons vivre et mourir sans Dieu, sans religion, sans vertus, sans conscience, ainsi qu'il arrive dans votre pays principalement, où les sectes, tout en proclamant l'excellence de la Bible, soutiennent à la face du soleil les principes les plus révoltants, de jour en jour plus subversifs de toute morale et de toute foi chrétienne.

Je ne veux donc point vous parler ni de la Bible ni des SS. pères, avant d'avoir traité la grande, l'importante question de la souveraine autorité de l'Église catholique. Si cette réflexion vous étonne, jetez les yeux sur les heureux résultats de notre soumission à la voix de l'Église : n'est-ce pas, parce que nous croyons à son infaillibilité, que, depuis dix-neuf siècles, l'univers reconnaît un seul Dieu, un seul baptême, *une seule foi*, selon le langage de saint Paul; que tous les membres de cette grande, de cette universelle famille s'entendent d'un pôle à l'autre, et font monter jusqu'au trône de l'Éternel les mêmes élans de leur amour et de leur espérance? Pour vous, n'êtes-vous pas obligé, sous la conduite de l'église anglicane, d'effacer de votre bannière ces paroles que je viens de citer : un Dieu, un seul baptême, une seule foi? Où est donc l'unité surtout dans la croyance, lorsqu'un père de famille peut être membre d'une secte, sa femme d'une au-

tre, ses enfants d'une troisième, sans forfaiture et sans cesser d'être un bon, un excellent protestant? Je n'ai trouvé qu'une unité possible entre tous les protestants, quels qu'ils soient, c'est celle des injures que j'ai entendu vomir contre notre sainte Église catholique. Oui, il y a union, union parfaite, sur tous les points des trois royaumes unis pour crier *au papisme*, à la *superstition* et à l'*ignorance des papistes*, que l'on appelle encore *schismatiques, hérétiques, païens et idolâtres*. En vérité, je commence à croire que le protestant peut sans peine bien interpréter les saintes Écritures; en quoi pourrait-il être répréhensible, aux yeux de ses coreligionnaires, lorsque, la Bible à la main, il a tout admis, excepté l'autorité de l'Église romaine; il a tout cru, excepté les vérités de la foi; il a tout pratiqué, excepté la morale de l'Évangile?...

Je vais donc vous montrer combien il importe que tous se soumettent à l'autorité sainte et divine de l'Église du Christ; et puis, je vous dirai d'où provient l'autorité qu'il faut accorder à la Bible et aux SS. pères. Comme la question fondamentale de l'autorité de l'Église exige de longs développements, je me réserve de vous les donner dans ma prochaine lettre.

J'ai l'honneur d'être, cher docteur, avec un profond respect, etc...

Post-scriptum. — Je ne puis clore cette lettre

sans vous dire un mot sur le venin que je trouve renfermé dans les paroles que vous m'adressiez à Oxford, et que j'ai citées plus haut. Pourquoi admettre seulement l'autorité des premiers pères, et ensuite rejeter celle des pères qui ont écrit depuis le cinquième siècle? Pouvez-vous faire une telle distinction, sans supposer :

1° Que l'Église, établie par le Sauveur lui-même, n'a conservé la foi que durant l'espace de quatre siècles ; après quoi, elle est retombée dans toute sorte d'erreurs, telles qu'on les trouve chez les païens et les idolâtres. L'Église catholique, dites vous, à partir du cinquième siècle, est devenue païenne et idolâtre! de bonne foi, j'aimerais mieux que vous dissiez tout simplement et sans détour que le Christ n'a point eu la puissance de conserver son œuvre, qu'il a été vaincu par le génie du mal ; que vous dissiez encore que l'enfer, par l'entremise du saint moine Augustin qui devait être aussi idolâtre et superstitieux, a renversé dans votre patrie les autels du démon et retiré vos ancêtres de leur état de barbarie et d'ignorance ; que vous dissiez enfin que toute l'Europe a été civilisée, et que les barbares du nord sont devenus chrétiens, à l'aide de la corruption, de l'idolâtrie et du paganisme, enseignés par l'Église elle-même;

2° Que les pères étaient obligés de parler de toutes les matières religieuses dont on s'est occupé

dans les siècles derniers. Mais d'abord vous devez savoir, en votre qualité de docteur d'Oxford, que les pères parlaient avec une grande réserve de nos mystères dans leurs écrits publics, dans la crainte que les païens ne vinssent à mépriser la religion, faute d'en connaître la source divine ; ainsi ils se taisaient sur bien des points de doctrine, que l'on expliquait de vive voix aux catéchumènes, aux néophytes, aux fidèles eux-mêmes. — En second lieu, peut-on supposer que les pères aient dû écrire en faveur des vérités qui étaient crues avec une foi vive, et admises généralement sans aucune contestation ? Non : l'Église n'écrit par ses docteurs, ou ne prononce ses décisions dogmatiques par l'organe des papes ou des conciles, que dans le cas seul de la nécessité. Il est donc facile de comprendre le silence des premiers pères, dans la supposition où ils n'auraient point parlé d'une manière expresse de plusieurs points de doctrine. Quoi ! pouvaient-ils faire de longs traités sur l'autorité du pape, sur les indulgences, le purgatoire, la présence réelle dans l'eucharistie, etc., alors que ces points de doctrine n'étaient point contestés par aucun hérétique. En vérité, vouloir que les premiers pères aient dû, par avance, réfuter Luther et Calvin, Cranmer et Henri VIII, etc., c'est comme si l'on soutenait qu'il faille explorer le néant, guérir un mal qui n'existe pas, ou réfuter aujourd'hui des erreurs qui

pourront avoir cours, je le suppose, dans trois ou quatre siècles peut-être ;

3° Que la chaîne de la tradition s'est rompue à la fin du quatrième siècle. Mais de bonne foi, est-il possible de croire un fait aussi étrange? Quand je lis l'histoire, je trouve dans ses colonnes les soupirs, les gestes, les paroles de chaque hérétique, quelque obscur, quelque ignorant qu'il soit : que l'on cite donc au moins un seul, un ancien écrivain qui parle de l'événement le plus extraordinaire que l'on puisse jamais supposer, je veux dire, de la chute du monde chrétien dans l'abîme de l'idolâtrie et du paganisme, au commencement du cinquième siècle. Mais non; cet historien est encore à trouver; d'où il faut conclure que c'est avancer bien gratuitement et sans aucune preuve, que le monde chrétien a marché pendant plus de mille ans, un bandeau sur les yeux, sans connaître quelle route était la sienne : hypothèse si inouïe, si incroyable, disons le mot propre, *si absurde* que mon esprit se refuse à la discuter sérieusement.

Cependant, cher docteur, puisque vous ne voulez admettre que les premiers pères, je vous promets de ne vous citer que leurs écrits, après vous avoir exposé les textes de la Bible, qui sont en faveur de nos doctrines catholiques. J'espère que vous ne pourrez lire les lettres que je veux vous adresser, sans reconnaître enfin que l'Église ro-

maine n'a point varié un seul jour dans sa croyance, puisque vous trouverez nos dogmes chrétiens, non seulement dans les pères postérieurs au quatrième siècle, *ce que vous admettez vous-même*[1]; mais aussi dans les premiers pères, qui ont vécu jusqu'au quatrième siècle, et dans les saintes Écritures elles-mêmes.

[1] Il faut remarquer que les docteurs, à qui je m'adresse dans cet écrit, reconnaissent l'autorité de saint Augustin, de saint Chrysostôme, de saint Ambroise, de saint Basile, etc., qui ont commencé à écrire à la fin du quatrième siècle. Quant aux autres pères qui n'ont écrit que depuis le cinquième siècle, les docteurs me *dispensent de les citer*, parce qu'ils les trouvent, en font-ils l'aveu, *entièrement favorables* à nos doctrines catholiques.

LETTRE IV.

12 mars 1841.

Mon cher docteur,

Mon intention est de vous dire quelles sont nos doctrines catholiques; mais, avant de les établir sur des textes de la Bible et des pères, je vous ferai observer que, quand nous parlons de la triple autorité de l'Église, des Écritures et des pères, nous donnons à celle-là la priorité sur les deux autres, c'est-à-dire, que nous croyons que l'Église a reçu immédiatement du Christ le droit de parler aux hommes avec une puissance absolue, tandis que l'autorité de la Bible[1] et celle des pères n'ont d'au-

[1] Sans doute, la *Bible* est l'ouvrage de l'Esprit saint : mais je dis que c'est à l'Église de distinguer les livres véritablement inspirés de tous les autres qui ne sont que le fruit des inventions humaines. De là il s'ensuit que l'Église peut nous offrir comme divin un livre qui aurait été rangé parmi les apocryphes; car, outre les bonnes raisons qui lui font porter un tel jugement, il faut toujours reconnaître en elle l'assistance même de Dieu, sous la conduite duquel elle s'achemine, à travers les fatigues de son pèlerinage, au séjour de l'éternel repos.

tre valeur que celle que leur donne l'autorité de l'Église elle-même.

D'après ce que je vous ai déjà écrit précédemment, il vous est aisé de comprendre que je ne puis chercher l'Église *avec ma raison individuelle* ni dans la Bible, ni dans les SS. pères, parce que vous pourriez, vous de votre côté, avec votre raison individuelle, me dire que vous y trouvez le contraire de ce que je crois y trouver moi-même; ainsi retomberions-nous dans le système du protestantisme, qui rend *impossible* la découverte de la vérité, précisément parce qu'il rejette l'autorité d'un juge supérieur et infaillible qui prononce quel est le vrai sens, qu'il faut donner aux divers textes soit des Écritures, soit des pères... Existe-t-il une autorité sainte et divine, qui soit l'expression fidèle de l'autorité même de Dieu? Oui, répondent les catholiques, non, prétendent les anglicans. Pour résoudre la difficulté, je vais d'abord vous citer un texte de saint Augustin, dont vous admettez le témoignage : Je ne croirais pas à l'Évangile, dit-il, si je n'y étais porté par l'autorité de l'Église catholique. — *Non crederem Evangelio nisi me Ecclesiæ catholicæ commoveret auctoritas;* — d'où il suit évidemment que l'autorité de l'Église est *antérieure* à l'autorité des saintes Écritures; il suit encore que celles-ci, toutes divines qu'elles sont, ne peuvent établir un seul point de doctrine *indé-*

pendamment de l'infaillible autorité de l'Église; enfin il suit qu'à l'Église seule appartient le droit d'insérer dans le canon des livres saints, les livres qu'elle regarde comme l'œuvre de l'inspiration divine et comme exprimant des vérités, toutes conformes à celles qui font partie du précieux dépôt de la foi; et cela, elle peut le faire dans un temps ou dans un autre, selon qu'elle le juge à propos.

Pour mieux vous faire comprendre la pensée de l'évêque d'Hippone, je vais faire quelques simples observations qu'un docteur saisira sans peine, puisque nous sommes compris, lorsque nous les offrons à la raison bien faible des petits enfants eux-mêmes.

D'après vos préjugés de naissance et d'éducation, l'Église ne saurait avoir d'autre autorité que celle que la Bible même veut bien lui accorder. Répondez donc, s'il vous plaît, cher docteur, à ma question! Qui a donné naissance à l'Église? Qui nous assure que les apôtres, en la fondant, faisaient une œuvre divine? Est-ce l'Écriture sainte, à laquelle vous recourez *uniquement*, qui a pu persuader aux hommes que les apôtres étaient les envoyés du vrai Dieu? Mais, l'histoire à la main, je vous dis que l'Eglise existait, que ses chefs parlaient avec une grande puissance, et conduisaient les fidèles dans la voie du salut, *avant même* l'existence du Nouveau-Testament. Dans votre système, l'Eglise aurait donc pour base

le vide ou le néant, puisque d'après vous, elle tire son autorité d'écrits qui n'existaient pas encore. Dans le nôtre, au contraire, la vérité se montre dans un jour tout naturel et bien conforme au plan suivi par le Christ dans la promulgation de l'Évangile. Que disait le Sauveur pour attirer tout à lui? Écrivait-il sa doctrine? avait il recours à de longs, à de subtils arguments? non, mais il parlait, il agissait en Dieu. Il faisait les plus étonnants miracles en présence de la multitude, guérissant les malades les plus désespérés, multipliant dans un désert, quelques pains, pour en nourrir des milliers de personnes, ressuscitant même les morts, et puis, quand il avait déployé une vertu surhumaine, il disait aux Juifs, jaloux de sa gloire et ennemis de son austère morale: Si vous ne croyez pas à mon témoignage, croyez à mes œuvres; elles prouvent évidemment que je suis l'envoyé et le fils même de l'Éternel. Et tous ceux que la passion, l'intérêt, ou la mauvaise foi ne retenaient pas dans l'endurcissement du cœur, ouvraient les yeux à la vérité, et prosternés aux pieds du Sauveur, ils lui disaient, à l'exemple de Pierre: « Nous croyons que vous êtes le Christ et le fils de Dieu, car vous seul avez les paroles de la vie éternelle. »

L'Église, après les jours de la Pentecôte, commence à s'établir dans la ville de Jérusalem. Les apôtres, saint Pierre à leur tête, annoncent dans le

portique du temple, sur les places publiques, dans les synagogues et en présence des magistrats, devant qui on les conduit, ils annoncent, veux-je dire, qu'ils sont chargés d'annoncer les vérités chrétiennes; qu'un Dieu leur en a fait une indispensable obligation, et que tous les hommes doivent se soumettre à leur enseignement divin, sous peine, s'ils sont incrédules à leurs paroles, d'être un jour condamnés à l'éternelle réprobation. Or, quelle raison puissante pouvaient alléguer les apôtres pour imposer aux hommes le joug de la foi, eux, pauvres, ignorants, obscurs par leur naissance, qui, bien loin d'offrir une philosophie attrayante, ou d'employer le prestige de l'éloquence, rebutaient plutôt par la grossièreté et la simplicité de leur langage, par la promulgation d'une austère morale qui devait révolter la faiblesse de la nature humaine, par l'exposé surtout d'incompréhensibles mystères, tels que ceux de l'incarnation et de la rédemption par la croix, mystères qui mettaient aux abois la raison des plus habiles philosophes de la Grèce et de Rome?

Pour rendre plausibles les mystères qu'ils annonçaient, et l'incarnation du Verbe, et sa mort ignominieuse, et sa résurrection, et son entrée triomphante dans le ciel, aurait-il suffi que les apôtres eussent dit aux hommes : « Croyez, parce que nous vous disons de croire; croyez, parce que vous trou-

verez notre doctrine écrite dans un livre que nous vous présentons. »

Vous voyez bien que leurs paroles, soit verbales, soit écrites, ne pouvaient suffire *par elles-mêmes* à la conversion des Juifs et des gentils. Peu importe, pour l'instant dont je parle, que les apôtres aient ou n'aient pas écrit leur doctrine, leur autorité restait la même, elle ne pouvait changer de nature ; ou elle était divine, sainte, infaillible, ou elle ne l'était pas. Maintenant, qui nous dira que les apôtres étaient, non point des imposteurs, mais bien de véritables envoyés du Très-Haut ? Comment persuaderont-ils aux hommes qu'ils sont les représentants mêmes du Christ pour coopérer au salut du monde ? Ici, quand l'histoire ne parlerait pas des miracles opérés par les apôtres, force majeure est de supposer qu'ils appuyaient leur mission sur des œuvres surnaturelles ; de sorte qu'ils pouvaient dire aux personnes incrédules : « Si vous ne croyez pas à nos paroles, croyez au moins à nos œuvres, elles rendent témoignage, et un témoignage irréfragable, que nous agissons au nom et par la vertu même du Dieu qui nous envoie. »

Aussi saint Augustin n'indique pas d'autre base à la divine autorité des apôtres, chefs de l'Église, que les miracles nombreux, publics, éclatants, qu'ils opéraient dans tous les lieux de leur passage. Voici comment il parlait aux incrédules de son

siècle : « Vous ne voulez point reconnaître dans les envoyés du Christ la puissance de faire des miracles ; eh bien ! dites-moi comment sans miracles ils ont pu porter l'univers à se prosterner au pied de la croix pour y adorer leur Dieu expirant dans les plus grandes, dans les plus humiliantes douleurs ? Pour moi, continuait-il toujours, je trouve qu'il serait bien plus prodigieux encore de penser que de simples villageois, grossiers et ignorants, aient pu imposer silence à la sagesse et à la puissance humaine, pour faire adorer un Dieu crucifié sans avoir auparavant prouvé par des miracles leur divine mission.

J'insiste, avec l'évêque d'Hippone, sur la preuve des miracles, comme étant la plus simple, la plus forte, la plus entraînante, bien qu'il soit hors de doute que les apôtres, à raison de leur propre conviction, de la présence de l'Esprit saint qui habitait en eux, et de leur disposition à tout souffrir pour leur foi, n'aient été revêtus d'une vertu toute spéciale pour persuader et convaincre de la vérité de leur doctrine tous ceux de leurs auditeurs, qui n'étaient point tyrannisés par la mauvaise foi ou par une passion quelconque, qui toujours est de mauvaise foi elle-même.

Vous voyez, cher docteur, que je vous expose tout simplement comment les choses se sont passées dans la fondation de l'Église. Jésus-Christ, fils

de Dieu, et fils de l'homme, comme il s'appelait, n'a point écrit sa doctrine, mais il l'annonçait et l'expliquait de vive voix à ses disciples et à ses apôtres. Quoi donc a pu convaincre les peuples de la Judée qu'il était véritablement le Messie promis à leurs pères? Ce sont spécialement ses miracles, comme nous avons déjà vu; miracles qu'il opérait en grand nombre, avec éclat, à la face du soleil, en présence de la multitude. Les apôtres à leur tour ont-ils écrit leurs doctrines, au commencement de leur prédication? Non, très-certainement, mais ils l'expliquaient, ils l'annonçaient de vive voix à tous ceux qui venaient les entendre. Quoi donc a pu convaincre la terre qu'ils étaient les véritables envoyés du Christ? Ce sont les miracles qu'ils ont opérés en grand nombre et à la face du soleil dans tous les lieux de leur passage, comme l'histoire nous l'apprend, et comme le supposent encore les prodigieux succès, qui ont couronné leur prédication évangélique.

Si vous ouvrez les yeux au soleil de la vérité, qui brille en ce moment à vos regards, pourrez-vous ne pas avouer que l'Église a été fondée, non point avec le secours et par l'autorité du nouveau Testament, mais plutôt, sans aucun doute, par la volonté toute-puissante de Dieu et par l'assistance surnaturelle de l'Esprit saint... Non-seulement l'Église est indépendante des saintes Écritures, à

ne la considérer que dans la source de sa puissance; de plus, c'est l'Église elle-même, vous le verrez plus tard, qui a donné aux premiers disciples les écrits du nouveau Testament pour mieux graver les principes de la foi et de la morale dans l'esprit et le cœur de tous; ce qui vous fait comprendre pourquoi saint Augustin a prononcé les paroles citées plus haut : « Je ne croirais pas à l'Évangile, si je n'y étais porté par l'autorité même de l'Église catholique. »

Je ne puis terminer cette lettre sans vous soumettre deux courtes observations. Je dis donc premièrement que les apôtres n'ont point écrit toute leur doctrine, et que même il était comme impossible qu'ils le fissent. Il est d'abord hors de doute qu'ils n'ont point tout écrit, puisque saint Jean termine son Évangile de cette manière : « Il y a beaucoup d'*autres actions*[1] que Jésus a faites; s'il fallait les écrire les unes après les autres, je ne pense pas que le monde pût contenir les livres qui seraient faits pour les exprimer; » et que saint Paul a dit aussi dans sa première épître aux

[1] Saint Jean, comme l'on sait, n'a donné son Évangile que pour réfuter Cérinthe et Ébion qui osaient soutenir que le Christ n'était qu'un homme ; et pourtant il tait plusieurs miracles que Jésus avait opérés en preuve de sa divinité. Donc, il *n'eut jamais la pensée* d'écrire toutes les paroles ou toute la doctrine de son Dieu. Je livre cette conséquence à l'attention du lecteur.

Corinthiens : « Au reste, lorsque je serai au milieu de vous, je réglerai *les autres affaires.* » Dire surtout que les apôtres devaient tout écrire, cela n'est point soutenable. Où trouverez-vous que Jésus ait dit aux apôtres : « Allez, écrivez les vérités de la foi, et présentez vos écrits aux enfants des hommes ! » Au contraire, il leur a dit : « Allez, *enseignez* les nations, baptisez-les au nom des trois personnes divines; celui qui croira, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné. » Savez-vous pourquoi les apôtres ont écrit quelques points de doctrine? Ç'a été pour prémunir les premiers fidèles contre le poison des hérésies qui avaient cours de leur temps, et contre les scandales du monde sans cesse renaissants. Du reste, ils se gardaient bien de vouloir guérir des maux qui n'existaient point encore, bien qu'ils pussent exister dans un avenir plus ou moins éloigné : surtout ils se gardaient bien d'agir contre le commandement de leur divin maître, qui leur avait défendu de s'occuper des affaires du lendemain, parce qu'à chaque jour suffit son mal... Vous voyez en quoi consiste la mission des apôtres. Ils doivent conserver le dépôt de la foi, pour le transmettre intact à leurs successeurs dans l'apostolat : ceux-ci également le transmettront, les uns après les autres, aux générations futures, de la main à la main, d'âge en âge sans interruption aucune, jusqu'à la consommation des siècles.

Maintenant qu'une légion d'hérétiques se présente pour séduire les fidèles, faut-il redouter qu'ils réussissent jamais dans leur coupable entreprise? Nullement, parce que l'Église est toujours là, vigilante sentinelle qui garde nuit et jour le sacré dépôt. L'Église, par l'organe de son chef, auquel demeurent soumis les évêques fidèles, anathématise les erreurs, quelles qu'elles soient, et formule sa croyance en style clair et précis, accessible à toutes les intelligences. Quand l'Église donne une décision nouvelle, n'allez pas vous imaginer qu'elle crée un dogme nouveau : non; mais elle ne fait qu'exposer d'une manière plus formelle les vérités qu'elle a crues en tout temps, depuis l'instant même de son existence [1].

L'autre observation que j'ai à vous faire, mérite une attention toute spéciale. D'après ce que j'ai dit

[1] L'on voit que je place la source des écrits sacrés et des décisions dogmatiques dans la *nécessité* où se trouve l'Église de repousser les attaques de ses ennemis... M. de Maistre a dit dans son *Essai sur le principe générateur*, etc.: « Les véritables auteurs du concile de Trente furent les deux grands novateurs du seizième siècle... On peut faire la même observation en remontant jusqu'à Arius : jamais l'Église n'a cherché à écrire ses dogmes, toujours on l'y a forcée... La foi, si la sophistique opposition ne l'avait jamais forcée d'écrire, serait mille fois plus angélique : elle pleure sur ces décisions que la révolte lui *arracha* et qui furent toujours des malheurs, puisqu'elles supposent toutes le doute ou l'attaque, et qu'elles ne purent naître qu'au milieu des commotions les plus dangereuses... »

de la fondation de l'Église, il suit évidemment que les apôtres ont reçu leur mission de la bouche sacrée duChrist, en sorte que toutes les paroles qu'ils adressaient à la terre sont indestructibles et éternelles, puisqu'elles ne sont que les paroles mêmes d'un Dieu. Que disaient les apôtres de *vive voix*, avant de l'avoir consigné dans leurs écrits? Nous sommes, disaient-ils, les ambassadeurs de Dieu auprès des peuples pour leur procurer le salut; celui qui nous a envoyés annoncer sa doctrine, veut que tous l'embrassent sincèrement, sous peine, pour les incrédules, de tomber dans l'abîme des plus cruels tourments; nous vous parlons avec autorité, parce que nous parlons au nom même de l'Éternel, et comme étant revêtus de sa puissance; nous ne craignons point de tomber jamais dans l'illusion et le mensonge, lorsque nous annonçons sa parole sainte, parce que notre Dieu nous a assurés qu'il serait avec nous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Il est vrai, les apôtres et les évangélistes nous ont laissé quelques écrits, appelés le nouveau Testament. Mais qu'est-ce que cela peut faire contre leur autorité sainte et infaillible? Vantez-moi donc, tant qu'il vous plaira, l'excellence des saintes Écritures, je souscris aux éloges que vous leur donnerez; mais gardez-vous bien de vouloir détruire, à l'aide des Écritures, l'autorité et la puissance des apôtres,

car, je vous le dis sans détour, une telle prétention ne serait ni théologique ni philosophique. Elle ne serait point théologique, puisque la religion chrétienne, disaient les apôtres, doit embrasser tous les temps et tous les lieux; point philosophique, puisque la raison seule nous fait comprendre que Dieu aurait été un insensé (pardon du blasphème!) d'avoir élevé sur le sable mouvant l'édifice de sa religion : ce qu'il aurait fait nécessairement, si l'on admet comme vrai le système des protestants, qui, après avoir anéanti l'autorité des apôtres dans la personne de leurs successeurs, offrent la Bible comme la pâture des mille sectes qui inondent le monde, quelque opposées qu'elles soient les unes aux autres dans les points les plus essentiels; quelque absurdes, quelque corrompues qu'elles soient encore dans leurs principes de croyance et de mœurs.

Attendez-vous, cher docteur, à ce que je vous parle de l'autorité qu'il faut accorder aux saintes Écritures et aux ouvrages des pères? je pense traiter cette question dans ma prochaine lettre... Adieu, croyez toujours à l'expression de ma franche amitié, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc...

LETTRE V.

18 mars 1841.

Mon cher docteur,

Je vous ai parlé dernièrement de la sainte autorité des apôtres. En fixant vos regards sur la fondation même de l'Église, dont ils sont les chefs, qu'avez-vous aperçu, sinon une œuvre surhumaine et incompréhensible pour la sagesse des plus sages de la terre? Et, afin que le monde renonce à la sotte prétention d'avoir aidé à la construction de l'édifice de la religion, le Sauveur va prendre ses apôtres parmi les simples, les ignorants, les pauvres.

Saint Jean, dans son Apocalypse, se complaît à nous montrer cette merveilleuse origine de l'Église, que ne soutient ni la sagesse ni la puissance des hommes. Après avoir parlé, dans son style figuré, de la cité de Dieu, qui est l'Église, et nous avoir montré ses dimensions diverses, il dit que les murs de cette cité ont douze fondements, et que sur ces douze fondements sont écrits les noms

des douze apôtres : en style plus simple, il veut dire que l'Église aura éternellement la doctrine que les apôtres ont anoncée à la terre, toujours d'après ce que le Sauveur avait dit à ses envoyés : « Allez, instruisez les nations ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps. L'autorité des apôtres est l'autorité même de Dieu, disons-nous ; donc elle est immortelle, indestructible, impérissable ; et le ciel et la terre passeront avant que cette autorité ait cessé d'être toujours vivante, toujours sainte, toujours puissante, dans la personne de leurs légitimes successeurs... Croyez ces vérités ou rejetez-les ; à vous, sur ce point, liberté pleine, entière, absolue. Seulement voyez si l'homme peut s'arroger le droit de détruire ou de dénaturer l'œuvre d'un Dieu ! Et, si une épouvantable sentence n'attend pas tous ceux qui auront dit au divin Sauveur : « Votre parole nous contrarie, votre système religieux ne cadre point avec notre manière de voir ; laissez-nous donc croire et pratiquer ce que nous croyons raisonnable et utile, d'après les lumières de notre raison individuelle, et les inspirations de notre propre cœur. »

Dans ce moment, je désire vous parler des saintes Écritures, et vous dire quelle est la raison de leur existence, quelle est leur autorité. Puisque j'ai l'honneur de m'adresser à un docteur, je ne

ferai point de longues phrases pour vous faire connaître quelle a été l'origine du Nouveau Testament. Vous savez que c'est un besoin du cœur humain de communiquer à un plus grand nombre d'hommes possibles ce qu'il ressent, ce qu'il éprouve lui-même; comme aussi l'on se sent porté à prémunir contre le poison de l'erreur tous ceux que l'on a éclairés du radieux flambeau des vérités saintes et divines. Aussi, voyons-nous que saint Mathieu, avant d'aller annoncer la foi dans la Perse ou chez les Parthes, selon le sentiment commun, a voulu laisser par écrit un recueil des principales actions du Sauveur, et cela pour l'édification des Juifs qui avaient embrassé le christianisme. Saint Marc et saint Luc, l'un disciple de saint Pierre, l'autre disciple du grand Paul, ont aussi écrit leur Évangile, afin de livrer à la pieuse méditation des premiers chrétiens quelques traits de la belle vie du Sauveur et quelques maximes de sa céleste doctrine. Le but de saint Jean, en composant son Evangile a été surtout de rappeler les plus grands, les plus éclatants miracles du Sauveur, pour les opposer comme une digue puissante au torrent d'erreurs qui voulait renverser le christianisme à sa naissance, c'est-à-dire pour réfuter les assertions sataniques des Cérinthe et des Ébion, précurseurs sacriléges de l'infâme Arius. Dans les Actes des apôtres, ouvrage écrit

par saint Luc, vous trouverez l'origine de l'Église, les mœurs si pures des premiers fidèles, plusieurs miracles opérés par les apôtres, et surtout la prédication et les succès de l'immortel saint Paul, dont la conversion est si miraculeuse, et l'apostolat plus miraculeux encore; dont la vie sainte et édifiante, dont la mort, soufferte avec joie pour la cause de la vérité, ont contribué, chacune à sa manière, aux progrès de l'Évangile. C'est en lisant le livre des Actes des apôtres et les écrits du grand apôtre, que saint Chrysostôme fait le plus bel éloge que l'on puisse jamais faire d'un simple mortel, lorsqu'il dit que le cœur de Paul était le cœur même du Christ. — *Cor Pauli erat cor Christi.* — Et pourquoi le grand apôtre, à son tour, nous a-t-il laissé des Épîtres aussi sublimes, aussi célestes? sinon pour mieux graver quelques-unes de ses prédications dans l'esprit et le cœur d'un plus grand nombre de fidèles; pour s'opposer aux maux qu'engendrent les scandales, les schismes, les hérésies, qui, de son temps, commençaient déjà à désoler le champ du père de famille. Quant aux autres apôtres, qui ont adressé aux fidèles quelques épîtres, ils ne l'ont fait également que pour nourrir dans les cœurs les sentiments d'une piété sincère et généreuse envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pour mettre leurs disciples à l'abri de toutes les séductions d'un monde profane, plus

dangereuses pour le salut les unes que les autres. Enfin saint Jean a écrit son Apocalypse sous la dictée et l'inspiration de l'Esprit saint, qui lui révélait, sous diverses figures, les magnifiques destinées de l'Église elle-même, soit pour ce monde, soit pour le siècle à venir.

Ces quelques observations, que je vous fais ici sur l'origine du Nouveau-Testament, vous conduiront, si vous y faites attention, à ces deux conclusions principales : la première, c'est que les apôtres n'avaient point reçu la mission de mettre par écrit leur doctrine, mais bien plutôt de l'annoncer aux peuples de vive voix et avec une autorité souveraine, absolue, infaillible, puisqu'ils parlaient au nom et de la part même de leur Dieu. Que les apôtres n'aient point reçu la mission d'écrire leur doctrine, outre que vous n'oseriez point dire le contraire, je trouve que cette proposition se prouve par le fait. Voyez, nous avons douze apôtres, et pourtant deux seulement ont écrit l'Évangile, ce sont saint Mathieu et saint Jean; oui, deux seulement, puisque saint Marc et saint Luc, bien qu'ils soient évangélistes, ne sont point des apôtres choisis par le Christ, mais les disciples des apôtres eux-mêmes.

La seconde conclusion, c'est que les évangélistes ne disent nulle part qu'ils ont été chargés d'écrire la doctrine du Sauveur; tout au contraire,

l'on voit, en les lisant avec soin, que bien souvent ils passent des choses qui donneraient plus de clarté à leurs discours, peu soucieux sans doute qu'ils étaient de chercher à expliquer les endroits obscurs et difficiles à comprendre, parce qu'ils savaient que les apôtres ou leurs successeurs étaient là, toujours subsistants, pour expliquer de vive voix la doctrine chrétienne[1], et pour confondre tous les novateurs qui, abusant du texte des écrits sacrés, voudraient corrompre la foi et les mœurs, ou même anéantir la sainte autorité de l'Église.

Avant de vous dire quelle est la sainte autorité des Ecritures, vous saurez que je n'admets avec saint Augustin comme authentiques et divins que les écrits reconnus comme tels par l'Église catholique elle-même. Cette proposition n'a besoin que

[1] Voici deux textes bien remarquables, qui montrent aux plus aveugles que les apôtres ne parlaient pas toujours avec toute la clarté possible, ni ne prétendaient écrire toute leur doctrine. Saint Pierre dit dans sa seconde épître aux fidèles : « C'est ainsi que Paul fait en toutes ses lettres, où il parle de ces mêmes choses, dans lesquelles il y a quelques endroits *difficiles à entendre*, que des hommes ignorants et légers détournent en de mauvais sens, aussi bien que les autres écritures — dont ils abusent — pour leur propre ruine. » Et saint Paul dit dans sa seconde épître aux Thessaloniciens : « C'est pourquoi, mes frères, demeurez fermes — dans la foi que vous avez reçue, — et conservez les *traditions* que vous avez apprises, soit par *nos paroles*, soit par notre lettre. »

d'être exposée pour mériter, je pense, l'assentiment et les suffrages de tous. D'abord, puisqu'il est incontestable que les apôtres ont reçu du Sauveur le dépôt de la foi, ne faut-il pas qu'eux seuls prononcent quels sont les livres qui sont dictés par l'Esprit saint, et entièrement conformes à leur propre enseignement ? Il y a eu des novateurs qui ont composé des ouvrages en faveur de leurs erreurs. Répondez, qui des novateurs ou des apôtres devaient faire respecter leurs écrits de l'assemblée des fidèles ? Évidemment, l'anathème devait être lancé contre l'hérétique et ses productions sataniques ; tandis que les apôtres devaient être écoutés et lus avec les transports de la foi, puisqu'ils ne pouvaient dire de vive voix ou laisser par écrit que la parole même de leur Dieu. De plus, les apôtres, non-seulement devaient imprimer le sceau de l'erreur sur les écrits des novateurs, mais encore, et c'est ce qu'ils faisaient réellement, prendre un soin particulier de leurs propres ouvrages, les répandre le plus qu'il était possible[1], veiller surtout à ce que les textes ne fussent point altérés, que le sens ne fût point corrompu par de mauvaises interprétations, en un

[1] Saint Paul dit aux Colossiens : « Lorsque vous aurez la lettre que je vous envoie, faites en sorte de la *communiquer* à ceux de Laodicée ; et qu'en retour vous lisiez celle des Laodicéens. »

mot, que leurs écrits fussent toujours en harmonie avec les paroles verbales qu'ils adressaient aux divers peuples de la terre. D'où il s'ensuit évidemment que les écrits des évangélistes et des apôtres, une fois distingués de tous les écrits mensongers des hérétiques, et reçus avec un profond respect par les fidèles, comme contenant la parole de Dieu, il devenait impossible, même humainement parlant, qu'on *les confondît jamais* par la suite des âges avec les productions d'aucun novateur. Permettez-moi de corroborer cette conclusion des paroles de saint Augustin. Il dit dans son livre des Mœurs de l'Eglise catholique :

« Venez donc, Manichéens..., venez en esprit et sans opiniâtreté, sans désir de contredire ; autrement il vous serait très-dangereux de juger. Certes, il n'y a personne qui doute, et vous n'êtes pas si éloignés de la vérité que vous n'en demeuriez d'accord, que s'il est bon d'aimer Dieu et le prochain, ce que nul ne peut nier, tout ce qui est renfermé dans ces deux préceptes, ne saurait être blâmé raisonnablement... Écoutez Jésus-Christ, écoutez la sagesse de Dieu : *en ces deux préceptes consistent toute la loi et tous les prophètes*.

« Que peut dire ici l'opiniâtreté la plus impudente, que Jésus-Christ n'a pas dit cela ? Ces paroles sont écrites dans l'Évangile. Que ce qui y est écrit a été *falsifié ?* Qu'y a-t-il de plus impie que

ce sacrilége, de plus impudent que *ce mensonge*, de plus criminel que cette hardiesse?

« Ceux qui adorent des idoles, et qui haïssent jusqu'au nom même de Jésus-Christ, n'ont jamais osé dire *rien de semblable* contre ces mêmes Ecritures; parce que *ce serait ruiner* tous les ouvrages des lettres et des sciences, et *abolir tous les livres* qui ont eu cours dans le monde, et qui se sont conservés d'âge en âge, que de vouloir encore douter de ce qui est établi par une révérence si religieuse des peuples, de ce qui est confirmé par un consentement si universel des hommes, et par une si longue suite de siècles, et de le révoquer en doute jusqu'à ce point, que de ne vouloir pas, qu'il ait seulement la créance et l'autorité des *histoires ordinaires*. Que si cette extravagance avait lieu, quel texte pourriez-vous alléguer de quelque livre que ce soit, que je ne pusse réfuter de cette sorte, si vous vous en serviez contre moi?

« Mais est-il supportable, qu'ils nous défendent de croire à des livres *connus de toute la terre*, et qui sont entre les mains de toutes les nations, et qu'ils nous obligent en même temps de croire à ceux qu'ils produisent?... »

Je vous laisse à conclure, cher docteur, des paroles de saint Augustin, ce qu'il faut croire par rapport à l'authenticité, à la véracité, et par conséquent à la divinité des saintes Ecritures. Je vais

terminer cette lettre par quelques mots sur l'autorité même qu'il faut accorder aux écrits inspirés de Dieu.

Retenez bien ces axiomes : Les apôtres ont reçu leur mission et leur autorité du fils même de l'Eternel. Le nouveau Testament a été donné aux églises par le soin des apôtres et des évangélistes, d'où il suit :

Premièrement, que l'autorité des apôtres ou de leurs successeurs est antérieure à la parole *écrite*, par conséquent absolument indépendante, dans sa source, de l'existence même des saintes Ecritures.

Secondement, que les Ecritures, c'est toujours la pensée de saint Augustin, n'auraient aucune force pour nous persuader une vérité quelconque, si auparavant nous n'étions assurés par le témoignage de l'Eglise catholique, qu'elles sont véritablement l'œuvre de l'Esprit-Saint, et que la doctrine qu'elles contiennent est absolument la même que celle enseignée par le Sauveur des hommes. Ces deux conséquences sont incontestables, d'après les réflexions que j'ai déjà faites.

Peut-être vous me direz : Si les apôtres donnent créance aux saintes Ecritures, pouvez-vous établir l'autorité des apôtres sur le témoignage même des Ecritures ? N'est-ce pas là faire ce que l'on appelle en philosophie un *cercle vicieux ?* Non ; il n'y a point de cercle vicieux. Lisez les axiomes que

je viens de vous mettre sous les yeux, et vous verrez que je ne prouve point *à priori* par les Ecritures l'autorité des apôtres ou de leurs successeurs : puisque je vous ai dit plusieurs fois que leur autorité vient directement du Sauveur lui-même. Voici en quoi consiste l'excellence et l'utilité des livres du nouveau Testament. Ils servent uniquement comme autant de *témoins fidèles*, qui nous disent de *quelle manière* l'Église a été fondée par les apôtres.

Je vous demande à mon tour : A quoi sert un livre en général? Par exemple, à quoi servent les écrits que nous possédons d'Homère et de Virgile, de Démosthène et de Cicéron? Est-ce que, par hasard, ces écrits *donnent* du génie à leurs auteurs; de manière que si ces écrits n'avaient jamais existé, il faudrait conclure qu'Homère et Virgile, que Démosthène et Cicéron n'étaient que des ignorants? Pour moi je dis qu'il suffisait à ces incomparables auteurs d'ouvrir la bouche et d'exprimer de *vive voix* leurs sublimes inspirations, pour qu'aussitôt les auditeurs, dans l'ivresse de l'admiration, couvrissent leurs discours de mille tonnerres d'applaudissements, plus bruyants les uns que les autres. Sans doute, nous sommes heureux de posséder leurs écrits pour les lire et les étudier à loisir; mais en les lisant, n'admirons-nous pas le génie qui a été la source de si étonnantes productions? En les

lisant, ne croyons-nous pas même voir les auteurs répandre autour de nous des flots de céleste harmonie, ou les entendre frapper nos oreilles par la foudre de leur entraînante éloquence? Donc ces livres *ne créent point* le génie; seulement ils servent à l'immortaliser sur la terre et à le *montrer* aux générations futures, alors que les auteurs ne peuvent plus articuler l'idiome de l'exil, entrés qu'ils sont dans les profondeurs de l'éternité.

Je vous prie, cher docteur, d'appliquer ces principes de bon sens à nos saintes Écritures. Vous le savez, les apôtres ont prêché la doctrine chrétienne avec la puissance même d'un Dieu; aussi, parce qu'ils parlaient avec une autorité divine, absolue, infaillible, a t-il fallu qu'ils fissent de grands, de nombreux miracles, sur lesquels ils *appuyaient* la vérité de leur céleste mission. Puis, l'autorité des apôtres, leur doctrine, leurs miracles, leurs travaux continus, leur dessein d'envahir le monde pour le soumettre à la croix du Sauveur; tout cela, ou une grande partie de ces merveilles a été écrit dans les livres divers du nouveau Testament; qu'est-il arrivé alors? Le voici: l'histoire sainte a eu le même résultat que les écrits des auteurs profanes: elle a transmis au monde, pour les générations à naître, les grandes choses qu'avaient entreprises et exécutées les apôtres. Par le moyen des saintes Écritures, nous savons de quelle manière

le Christ a conversé avec les hommes, quelle a été sa mort cruelle et ignominieuse, avec quelle force il a détruit l'empire de la mort, en sortant lui-même plein de vie du sein de la tombe, quelle a été sa gloire, alors qu'en présence de ses apôtres et d'un grand nombre de ses disciples, il est monté au ciel pour y prendre possession de son éternel royaume. Par elles, par les Écritures, nous savons comment les envoyés du Christ s'y sont pris pour convertir les Juifs et les gentils ; quels avis salutaires ils donnaient à leurs disciples pour la conservation de la foi et des mœurs ; surtout combien était grande leur autorité, puisqu'ils s'étaient présentés à la terre avec la puissance même d'un Dieu, allant répéter partout, de vive voix, bien avant de le dire par écrit, qu'ils étaient les ambassadeurs mêmes du divin Sauveur, que leur doctrine et la sienne étaient identiques, que l'Église qu'ils allaient fonder ne devait jamais périr, qu'elle était le fondement et la colonne de la vérité, qu'elle ne pouvait par conséquent ni perdre le dépôt de la foi, ni enseigner l'erreur, ses chefs ayant reçu la promesse du Dieu qui les avait envoyés annoncer la bonne nouvelle, qu'il serait lui-même avec eux constamment, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.

Donc, mon cher docteur, c'est le comble du délire d'employer l'autorité des Ecritures pour anéan-

tir celle des apôtres et de leurs successeurs *légitimes*. Pour que les protestants puissent s'autoriser à rejeter l'autorité de l'Eglise, il faut auparavant qu'ils me montrent *écrites en toutes lettres* ces étranges, ces impossibles propositions : que les apôtres, dans leurs prédications, annonçaient qu'ils n'avaient point d'autorité infaillible ; ou que leur autorité, quelle que fût sa nature, devait s'éteindre en eux au moment de leur mort ; qu'ils n'imposaient à personne le joug de la foi et de la morale chrétienne, mais que chacun, après les avoir entendus, restait libre de se faire sa croyance comme bon lui semblait, et même d'agir selon les inspirations de son propre cœur, etc. ; en d'autres termes, il faut que les protestants anéantissent les saintes Ecritures, telles que les conservent d'âge en âge, toutes les églises chrétiennes depuis dix-neuf siècles, et puis, qu'ils nous offrent un *nouvel Evangile*, dans lequel se trouvent et la condamnation formelle de nos doctrines catholiques, et l'énoncé précis des propositions sur lesquelles les Luther, les Calvin, les Henri VIII, et les Cranmer, etc., étayent leur système religieux. Car il ne suffit pas qu'un protestant ou un anglican vienne me dire qu'il n'aperçoit point dans la Bible nos doctrines catholiques ; *il faut encore* qu'il me montre dans quel endroit de la Bible je pourrai lire et la *nécessité d'une réforme* au seizième siècle, dans le sens voulu par Luther

et la mission divine de ce même Luther, de Calvin, de Henri et de Cranmer, et la *négation expresse* des dogmes du purgatoire et de la présence réelle, de la confession auriculaire, de l'invocation des saints, des jeûnes et des abstinences, de l'autorité *surtout* des successeurs légitimes des apôtres, etc. En un mot, il faut que je lise dans la Bible d'un côté l'absurdité du catholicisme, et de l'autre, la nécessité et l'excellence du protestantisme.

Vous voyez bien que ce travail est absolument impossible, à moins, je le répète, qu'on ne détruise nos saintes Écritures, telles que les conservent d'âge en âge, depuis dix-neuf siècles, toutes les Églises chrétiennes, et qu'on ne compose à leur place un nouvel Évangile, dans lequel *l'on écrira*, soit les confessions d'Augsbourg et de Genève, soit les trente-neuf articles de l'église anglicane.

Voici maintenant les conclusions qu'admettront sans peine tous les esprits droits, qui ne se laissent point conduire par les préjugés, mais bien plutôt par la bonne foi.

Puisque les livres du nouveau Testament *ne sont essentiellement que les témoins fidèles* des choses merveilleuses qui ont eu lieu dans la fondation de l'Église, il suit d'abord, que par eux, par ces livres, nous pouvons savoir quelle est la source de la mission des apôtres, quelle est l'autorité avec laquelle ils parlaient à la terre, quels sont les dog-

mes qu'ils annonçaient de la part du Christ, quelles sont les destinées de l'Église dans ce lieu d'exil, jusqu'au moment de son entrée dans la céleste patrie, quel est surtout le moyen toujours facile à employer pour repousser soit l'audace des hérétiques, soit la licence des hommes corrompus, etc. Il suit encore que les Écritures, en leur simple qualité de témoins fidèles, ne peuvent point *inventer* les événements, mais simplement *rapporter* ces événements, tels qu'ils se sont passés à la face du soleil, en présence de la multitude; qu'elles ne peuvent créer ni l'autorité ni la doctrine des apôtres, mais simplement dire de quelle manière ils parlaient à la terre, et quel était l'objet de leur enseignement divin, etc. Vous comprenez donc en quoi consiste l'autorité des saintes Écritures; elles nous *mettent devant les yeux* l'étonnant spectacle de douze ignorants, allant à la conquête du monde, sans autre soutien que la croix, et réussissant dans leur entreprise au delà de toute expression. Comme ces Ecritures sont encore excellentes et utiles! Que sont les productions des hommes en présence des livres du nouveau Testament, qui, sous la dictée même de l'Esprit saint, nous représentent une doctrine toute céleste, et nous parlent d'événements prodigieux, tels qu'on n'en puisse jamais concevoir d'aussi éclatants en ce monde. Qu'un novateur ose désormais se présenter, et at-

taque tel ou tel principe de morale, tel ou tel dogme chrétien, parce qu'il trouve que tout cela répugne à son esprit et à son cœur, avec le secours des saintes Ecritures, le dernier des enfants de l'Église, pourvu qu'il ait son bon sens, pourra dire à cet homme: « Vous êtes un insensé de rompre avec l'Église, parce que votre cœur et votre esprit se soulèvent contre son divin enseignement; ouvrez l'Évangile, vous y trouverez l'assurance que l'Église est la colonne et le fondement de la vérité; que Jésus-Christ a promis d'être toujours avec les successeurs des apôtres. Quant aux mystères que vous ne comprenez point, est-il étonnant que votre esprit ne puisse pas atteindre ce qui est *placé au-dessus* de sa propre capacité? Quant à la morale chrétienne que vous trouvez difficile à pratiquer, est-il étonnant que cela soit ainsi, depuis que le péché originel a collé notre cœur à toutes les choses périssables et sensibles? Vous n'écouterez donc ni les difficultés de votre esprit, ni les inspirations de votre cœur; mais vous vous soumettrez au joug de la foi et de la morale chrétienne, par ce que les saintes Écritures nous rapportent — *elles n'inventent point*, remarquez bien. — nous rapportent et nous attestent que le Christ et ses apôtres ont commencé par opérer de nombreux miracles, à la face du soleil, afin de pouvoir entreprendre la conversion du monde, et jeter dans les

cœurs l'espoir du salut par la vertu du sang et au nom du divin Jésus. »

Je suis assuré, cher docteur, que vous n'opposerez plus, d'après le système de Cranmer, l'autorité de la Bible à l'infaillible autorité de l'Eglise. Vous verrez aussi que les catholiques, qui se soumettent à l'autorité des apôtres dans la personne de leurs successeurs, ne sont ni si esclaves, ni si superstitieux, ni si ignorants que le pense ordinairement votre Université d'Oxford... J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, etc.

LETTRE VI.

22 mars 1841

Mon cher docteur,

Il y a quelques jours, je vous ai parlé de nos saintes Écritures ; je vous ai dit la raison de leur existence, les preuves de leur authenticité et de leur sainteté, leur autorité encore pour faire croire les divers événements dont elles attestent la miraculeuse existence. Cependant, je vous le répète, toute discussion sur des matières religieuses deviendrait à jamais impossible entre vous et moi, si, mettant de côté l'autorité infaillible de l'Eglise, la méprisant même comme font les protestants, nous disions en principe que les Ecritures suffisent pour le salut [1] ; que les Ecritures, toutes muettes et silencieuses qu'elles sont de leur nature, doivent

[1] Je livre à la réflexion des lecteurs le fait suivant, qui se trouve dans un auteur anglais : « Depuis longtemps il existe en Silésie une secte protestante, la secte des Swenkfeldiens, laquelle prétend prouver *par la sainte Écriture* que la *Bible* elle-même *n'est point nécessaire* au salut. » Ross's view of religions. Sect. 8, quest. 12.

être livrées à l'interprétation de toutes les sectes, je ne dis pas assez, à l'interprétation de chaque raison individuelle : ce principe protestant, qui anéantit toute foi et toute morale, est pourtant renfermé dans les trente-neuf articles de votre Eglise anglicane.

Pour nous, nous disons : L'Eglise a reconnu[1] que quelques évangélistes et quelques apôtres avaient donné aux fidèles un abrégé de la vie et de la doctrine du Sauveur, avec des avis salutaires pour les prémunir, et contre le venin de l'erreur, et contre les inspirations d'un cœur corrompu, et contre les scandales d'un monde mauvais... Parce que l'Eglise nous a laissé des livres saints et vénérables, qui font partie de l'objet de son enseignement, allons-nous, à l'exemple des sectes protestantes, des anglicans, des owenites, des quakers, etc., nous servir des livres du nouveau Testament comme d'une arme meurtrière pour percer le cœur maternel de l'Eglise catholique ? Non, bien loin de là ; mais nous lisons ces livres sacrés dans les vifs sentiments de notre reconnaissance et de notre amour ; et nous y puisons les motifs de l'obéissance et de la soumission que mérite la sainte autorité de l'Eglise, qui est gravée en plusieurs

[1] N'oubliez jamais ces paroles de saint Augustin : « Je ne croirais pas aux saintes Écritures, si je n'y étais porté *par l'autorité* de l'Église catholique. »

endroits de ces livres en caractères ineffaçables. Ainsi, plus l'Église s'est empressée de nous accorder de nouvelles faveurs, plus elle s'est rendue digne des sentiments de notre éternelle gratitude; plus elle s'est occupée du salut de ses enfants, plus elle a eu droit aux beaux titres qu'elle porte, d'épouse et de représentante du Christ sur la terre...

Maintenant, je me propose de vous parler de l'autorité que nous devons accorder aux écrits des saints docteurs. Nous avons vu que les saintes Écritures méritent notre respect le plus profond, parce qu'elles sont l'œuvre même de l'Esprit saint, et qu'elles ne contiennent que la doctrine même du Sauveur, telle que l'enseigne à la terre l'Église catholique; de même les saints docteurs, que l'on appelle encore les SS. pères, sans doute parce qu'ils conduisent les fidèles, leurs enfants dans la foi, dans le droit sentier de la vérité et de la vertu, les saints docteurs, veux-je dire, à l'exemple des écrivains inspirés, n'ont écrit leurs pages si éloquentes que pour terrasser les diverses hérésies qui de temps à autre attaquent les vérités chrétiennes, pour déraciner de jour en jour les principes de désordre qui se trouvent cachés dans le cœur de tous les enfants d'Adam, pour porter enfin les âmes généreuses à la pratique des plus sublimes vertus, par la magnificence des gloires indicibles

qui attendent les vainqueurs dans la céleste patrie.

Puisque, d'après l'Évangile et les épîtres du grand apôtre, il faut qu'il y ait en ce monde des scandales et de la paille mêlée avec le bon grain, des schismes et des divisions, des hérésies et des erreurs, ne faut-il pas aussi que le Christ, qui veut sauver les hommes *de bonne volonté*, ôte les obstacles qui s'opposent au triomphe de la vérité et de la vertu? par conséquent qu'il suscite au sein de son Église, des intelligences supérieures qui, par de savants écrits, productions de leur foi, soutiennent dans la voie du bien les timides et les faibles, et enlèvent la pierre d'achoppement, placée sur leur passage par la main de tous les novateurs qui veulent corrompre, soit la foi, soit la morale chrétienne? Jésus-Christ permettra donc que l'enfer attaque son Église en mille manières diverses, parce que les épreuves servent à consolider et la foi et la vertu des pieux fidèles; mais jamais il ne permettra que l'enfer prévaille contre l'Église, parce que sa volonté bien connue est de former, par la vertu de son sang adorable, des élus de toute nation et de toute époque, destinés à partager sa puissance et sa gloire dans le séjour de l'éternel bonheur. Les obstacles au salut sont-ils insurmontables? Non, sans aucun doute; et précisément et surtout, parce qu'il y aura toujours sur la terre des docteurs qui brilleront au firmament de l'Église

catholique, afin de répandre des torrents de célestes lumières, et de dissiper par conséquent tous les nuages d'erreur, amoncelés par l'esprit d'innovation et de révolte.

Si vous me demandez de quelle nature est l'autorité des SS. pères; ont-ils une autorité absolue, indépendante, infaillible? Ma réponse sera facile à trouver. Non, ils n'ont point par eux-mêmes une semblable autorité. Et pourquoi? c'est que l'Église seule possède, dans la personne de ses chefs, une autorité infaillible et absolue. Pourquoi encore? c'est que les docteurs, quelle que soit leur vaste érudition, pris isolément, ne sont que des hommes, tous sujets à l'erreur. Leur force ne leur viendra donc que de la force même de l'Église catholique. Je vais vous expliquer ma proposition pour vous la faire mieux comprendre.

Voici sur l'autorité des SS. pères un axiome, conforme à celui de saint Augustin touchant l'autorité de l'Évangile : « Je ne croirais pas à l'autorité des SS. pères, si je n'y étais porté par l'autorité de l'Église catholique. »

Je vous dis donc que tout ce qui a été dit plus haut sur l'authenticité, la véracité et l'autorité des Écritures, peut s'appliquer également aux écrits des saints docteurs; c'est-à-dire que ces écrits sont authentiques, puisqu'ils sont reconnus comme tels par toutes les églises chrétiennes disséminées dans

le monde ; qu'ils sont divins, puisque l'Église les a regardés comme l'arsenal où elle-même semblait avoir déposé son armure céleste pour combattre, dans les circonstances voulues, tous les ennemis de la vérité et de la vertu. Remarquez surtout que l'Église seule a pu nous dire quels étaient les livres qui étaient inspirés par l'Esprit saint, et ceux qui étaient les productions impures de l'esprit de révolte et de mensonge, comme nous savons déjà. Ainsi, l'Eglise seule peut-elle nous dire quels sont les livres des docteurs qui contiennent la saine doctrine, et quels sont ceux qui ne méritent aucune créance. Bien plus, il peut arriver qu'un docteur qui a défendu les bons principes, entraîné par l'amour-propre, ou même ébloui par sa propre gloire, vienne à son tour à tomber dans l'erreur, et travaille à vouloir accréditer les inventions de son propre esprit; qui pourra distinguer alors, dans les écrits composés par le même docteur, le vrai du faux et le bon du mauvais? Qui? toujours l'Eglise catholique; et ici, sa tâche n'est pas difficile à remplir. Elle considère le dépôt de la foi, que lui a confié le Christ, et elle admet comme bon tout ce que ce docteur a pu écrire de conforme à la saine doctrine; et elle réprouve comme pernicieux tout ce qui lui est opposé. Rappelez-vous en ce moment les Tertullien, les Origène, les Abeilard, — je ne cite point les modernes que

tout le monde connaît, — et vous verrez que l'histoire confirme ce que je viens d'avancer. Oui, à l'Eglise seule il appartient d'apposer le sceau de la vérité ou celui de l'erreur sur tels ou tels ouvrages, composés même par les plus grands docteurs ; à elle seule il appartient d'élever cette voix puissante qui brise les cèdres du Liban, je veux dire, qui terrasse et réduit au silence les hommes les plus savants et les plus éloquents, lorsque ceux-ci osent jamais prononcer un seul accent, qui ne soit point entièrement conforme aux accents divins de l'Eglise elle-même...

De cette sorte, il est prouvé que Jésus-Christ, par son Église, continue à parler avec une souveraine autorité, à tous les âges, à toute langue, à toute tribu ; et à moins d'avancer que le Christ n'a pu réussir dans son entreprise, celle de sauver le monde par la vérité et la vertu, il faut bien avouer que sa doctrine, fille du ciel, ne devait pas être abandonnée à elle-même, comme une pauvre orpheline, qui est sans père et sans mère, pour devenir le jouet de l'orgueil ou la proie des passions mauvaises. Non : cette divine parole, la parole du Sauveur, déposée dans le cœur des apôtres, consignée en partie dans les écrits des saints docteurs, ou dans les ouvrages des écrivains inspirés, qui forment le premier anneau de la chaîne de la tradition, transmise tout entière de la main à la main, comme

un dépôt sacré, par les successeurs légitimes des apôtres, la parole divine, veux-je dire, traversera les siècles jusqu'au dernier sans qu'il soit donné à l'homme d'en soustraire un seul point, un seul iota ; et pourquoi un tel prodige ? Précisément parce que l'Eglise, étant immortelle d'après la volonté de son fondateur, sera toujours là, vivante et parlante, afin d'inonder le monde des flots de ses inépuisables richesses, ou de frapper de la foudre de ses anathèmes tout esprit altier ou tout cœur corrompu, qui voudrait s'arroger le droit sacrilége de substituer à la vérité les délires de son esprit égaré, et à la vertu les exhalaisons fétides de sa propre dépravation.

Que ce système religieux, si catholique, si beau, si naturel, si simple, ne soit plus le vôtre ; il le faut bien, puisque vous avez arboré la bannière du protestantisme. Au moins, devez-vous avouer qu'il est digne d'un Dieu, et que seul il peut mettre un terme à toutes divisions et hérésies qui en ce monde désolent si malheureusement le champ du père de famille, et qui, dans l'autre, précipitent dans l'abîme d'un affreux désespoir tant de créatures raisonnables que Dieu avait créées à son image, et que le Sauveur avait rachetées par son sang, qui est d'un prix infini.

Comme je vous ai déjà dit, qu'*il n'y a point de cercle vicieux,* alors que l'Eglise invoque en sa faveur

les saintes Écritures, je vous dirai également que les saints pères, bien qu'ils n'aient d'autorité que par l'Église, servent, à leur tour, à la cause même de la vérité. Cette proposition est pour vous incontestable, puisque vous savez, je l'ai établi ailleurs, que les écrits, quels qu'ils soient, ne créent ni la doctrine, ni l'autorité qui la proclame, mais *ne font qu'attester* avec quelle puissance l'Église parle, et quelle doctrine elle révèle à la terre dans la longue étendue des âges. Ainsi par exemple, nous voulons savoir comment l'Église a parlé aux Juifs d'abord et ensuite aux gentils. Les écrits du nouveau Testament, qu'elle a admis comme divins, sont là, qui nous racontent les succès des apôtres, leurs courses non interrompues dans toutes les contrées de l'univers, et les merveilleux progrès de la foi chrétienne; nous voulons encore savoir comment elle a combattu les tyrans qui ont suscité tant d'affreuses persécutions contre les fidèles; comment elle a repoussé les attaques perfides de ses propres enfants, qui disséminaient dans son sein le poison de l'erreur. Les écrits des saints pères, qu'elle a admis comme orthodoxes, sont là, qui nous racontent ce qu'elle disait aux martyrs pour les rendre intrépides au milieu des plus cruels supplices; ce qu'elle disait à tous pour les empêcher de tomber dans les piéges placés, sous les pas de ses enfants, par la perfidie des schismatiques ou des hérétiques.

Comprenez donc notre doctrine catholique. *Nous n'admettons*, dans l'enseignement de l'Église, *que la pure parole de Dieu* ; et soit que l'Église nous montre sa doctrine absolument conforme à la sainte Écriture et aux écrits des saints pères, soit qu'elle décide de nouveaux points de doctrine contre les novateurs qui ne cessent d'apparaître, tantôt avec une bannière, tantôt avec une autre, nous reconnaissons que sa parole est toujours la parole infaillible du Christ, transmise de siècle en siècle, jour par jour sans aucune interruption, comme un précieux dépôt qu'elle doit conserver pour le salut du monde entier, jusqu'au moment où entrée dans le séjour éternel, elle remettra ce dépôt, tel qu'elle l'avait reçu sur la terre, dans les mains de son céleste époux. Vous vouliez savoir à quoi pouvait servir la *tradition*, avec le dogme que nous admettons de l'infaillible, de l'absolue autorité de l'Église catholique. Elle sert beaucoup à la conservation de la vérité, puisque, la tradition n'étant que la *mémoire fidèle* de l'Église, celle-ci n'a qu'à *se recueillir en elle-même* pour s'assurer que son enseignement actuel est entièrement conforme à celui qu'elle a constamment propagé dans tous les temps et dans tous les lieux.

Est-elle belle la doctrine catholique qui nous représente l'Église du Christ, immortelle et impérissable, embrassant dans son amour maternel

toutes les générations de la terre, pour qui elle a toujours ouvert le trésor de ses inépuisables richesses?

Est-elle salutaire pour la foi et la morale, la doctrine catholique qui nous dit que l'Église donne aujourd'hui des décisions toutes conformes à celles qu'elle a données la veille? Jamais elle n'est inquiète de ce qui doit arriver le lendemain, parce qu'à chaque jour suffit son mal, et aussi, parce que le Sauveur lui a donné la promesse qu'elle étoufferait les uns après les autres tous les monstres d'erreur, que l'enfer placerait jamais sur son passage. L'Église, que peut-elle jamais craindre pour son existence future? Elle porte sur sa tête, dirai-je avec saint Paul, le casque du salut, qui est l'espérance; elle est armée du glaive de la parole divine, et revêtue du bouclier de la foi; elle a aux pieds une chaussure divine, qui l'empêche de trébucher jamais dans la voie de la vérité et de la vertu.

Est-elle enfin tranquillisante pour l'esprit et le cœur des pieux fidèles la doctrine catholique, qui, dans les successeurs des apôtres, immortalise la souveraine et l'infaillible autorité de notre Dieu? Remontez à l'établissement du catholicisme, et vous trouverez l'Église, qui est sainte dans son origine, s'établir miraculeusement au milieu d'un monde livré à toutes les ténèbres de l'erreur, et comme étouffé par la main du crime. De là, de ce point

culminant, redescendez jusqu'à l'époque actuelle, à travers l'étendue des âges, et vous ne pourrez vous défendre d'éprouver de vifs sentiments d'admiration, de reconnaissance, d'amour, à la vue des traces profondes de célestes lumières, que l'Église a laissées sur la route du passé, et des immenses bienfaits qu'elle a procurés à tout peuple qui a respecté ses divins enseignements... Pour moi, lorsque je jette sur l'Eglise, toujours ancienne et toujours nouvelle, cet immense coup d'œil, il me semble voir un beau fleuve qui se grossit incessamment des eaux qu'épanche sa source intarissable; voir encore la fertilité et l'abondance que le fleuve déverse en passant sur les campagnes, qui avoisinent son lit large et profond.

Je n'ose pas en ce moment vous dire combien est stérile, pernicieux, le système protestant adopté par votre église anglicane. Le protestantisme exalte jusqu'aux nues l'autorité de la Bible, parce que l'Eglise catholique lui est à charge; et, comme il proclame la souveraineté de la raison individuelle, il faut qu'il tolère toutes les sectes, quelle que soit l'absurdité de leur croyance, même celle qui, en Silésie, soutient, *la Bible à la main*, que la Bible elle-même n'est point nécessaire au salut. Le protestantisme, par l'organe de plusieurs docteurs de votre université[1], recommande la lecture des

[1] L'on s'imagine peut-être que certains docteurs d'Oxford se

premiers pères de l'Eglise; mais, puisqu'il autorise chaque individu à interpréter et la Bible et les pères, comme il le jugera convenable, ne suit-il pas évidemment, comme je l'ai déjà observé plusieurs fois, que c'est embrouiller la question toujours davantage, et la rendre de jour en jour plus insoluble? Je vous le demande, où est l'espoir qu'un individu, abandonné à lui-même, trouve une issue favorable, lorsque vous le jetez dans le labyrinthe d'opinions si diverses qui circulent dans le monde protestant? Vous lui présentez la Bible; mais la Bible n'a-t-elle pas déjà produit à Londres soixante sectes bien comptées, qui s'anathématisent mutuellement les unes les autres? Vous lui parlez d'ouvrir les pères des quatre premiers siècles; mais aura-t-il même le temps de les lire tous avec soin pendant son existence? Pourra-t-il

rapprochent de nos doctrines catholiques, parce qu'ils parlent de l'autorité des premiers pères, et que même ils reconnaissent dans leurs écrits que le pape doit avoir dans l'église d'Occident je ne sais quelle prééminence... d'honneur. Ne vous laissez point tromper par de vaines apparences. Je vous le dis avec certitude : les membres *intéressés* de l'église anglicane sont aujourd'hui comme autrefois les *ennemis nés* du catholicisme; et toujours, quel que soit leur langage, ils n'ont tous qu'une même pensée, qui les domine, celle d'éterniser dans leurs contrées, s'ils le peuvent jamais, l'œuvre odieuse d'un Henri VIII et d'un Thomas Cranmer... Si l'on veut voir mieux développée cette dernière réflexion, l'on peut consulter mes *Souvenirs d'Angleterre*, etc., dont j'ai déjà parlé plus haut.

surtout s'assurer que ces pères sont vraiment en harmonie avec les divers textes dont se compose la Bible? Et puis, à quoi bon cette lecture si laborieuse, puisque vous ne cessez de dire que la Bible contient toutes les choses nécessaires au salut, qu'elle seule même renferme *toute* la parole de Dieu? — Pardonnez à ma plume qui m'arrache mes pensées. — Difficultés incessantes, palpables contradictions, absurdité, encore absurdité, toujours absurdité! Voilà ce que *je trouve de plus clair* dans les principes protestants, tels que les proclame votre église anglicane.

Sans doute que vous pouvez maintenant comprendre la justesse de mes paroles, alors que je vous disais et répétais souvent à Oxford que si jamais notre beau système catholique venait, ce qu'à Dieu ne plaise, à être repoussé de mon cœur, il me serait impossible de me prononcer en faveur de l'église anglicane. Quoi! votre église pourrait avoir des enfants soumis et fidèles. Mais, puisqu'elle proclame, je l'ai entendu dans vos temples, je l'ai lu dans vos livres anglais, puisqu'elle proclame qu'il *n'y a point d'autorité infaillible* en ce monde, ne renonce-t-elle pas à la possibilité d'établir un seul point de doctrine immuable? Ne renonce-t-elle pas encore à la pensée d'avoir une religion commune pour tous? à moins que vous ne donniez le nom de religion à cet amas incohé-

rent de pensées extravagantes et d'affections déréglées, qui, tour à tour, s'emparent de l'esprit et du cœur de l'homme!

S'il n'était point temps de mettre un terme à cette lettre, je pourrais pousser très-loin mes conclusions, et vous montrer même qu'en vertu de l'indépendance individuelle que le protestantisme accorde à chacun, les esprits conséquents et habiles à manier l'arme de la dialectique, peuvent, s'ils le trouvent bon, se soustraire à la double autorité des écrits des évangélistes et des pères. Je pense que cette assertion vous étonne beaucoup. Eh bien! moi, je suis bien plus étonné qu'un protestant puisse admettre quelque chose en religion d'une foi *divine et absolue:* sur quel fondement, je le demande, pourra-t-il appuyer sa croyance, après avoir refusé à l'Église le don de l'infaillibilité pour ne croire qu'à lui-même, qu'à ses lumières, qu'à sa propre raison? Quand j'entends dire à un protestant qu'il admet certaines vérités révélées, il me semble entendre un architecte proférer ces propositions bien étranges: J'ai trouvé le secret d'élever un édifice sur le sable mouvant; je ferai tenir debout et solidement un édifice, après lui avoir enlevé ses solides fondements... J'espère donc que vous me comprenez maintenant, lorsque j'avance avec saint Augustin qu'il est impossible de croire à l'autorité de la Bible et des saints pères, si l'on n'ad-

met *auparavant* l'infaillible autorité de l'Église catholique.

Adieu, cher docteur; recevez l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VII.

26 mars 1841.

Mon cher docteur,

Je puis maintenant, pour répondre à votre question, vous montrer que nos doctrines catholiques se trouvent exprimées non seulement dans les pères qui ont vécu depuis le cinquième siècle jusqu'à nos jours, ce que vous admettez vous-même[1]; mais encore dans les pères des quatre premiers siècles et dans les écrits du nouveau Testament. Cependant, avant de vous envoyer ce fruit de mon

[1] A entendre les docteurs anglicans, les pères des quatre premiers siècles et la *Bible* devraient être opposés à la foi catholique. Comme je ne puis dans cette note donner les raisons qui rendent absurde une semblable assertion, je me contenterai de faire ici une simple réflexion que je livre à l'attention des lecteurs.

« En 170, un roi des Bretons, tributaire des Romains, écrivit au pape Éleuthère pour faire connaître à son peuple la religion chrétienne : aussitôt des missionnaires sont envoyés, qui procurent la foi aux peuplades britanniques.

« En 596, le moine Augustin fut envoyé par le pape Grégoire

travail, oserai-je vous prier de jeter un coup d'œil en arrière sur les lettres que je vous ai adressées depuis quelque temps?

Dans la première, vous avez vu la gloire et la puissance du catholicisme. Est-elle couronnée

le Grand pour annoncer la foi aux Saxons, vainqueurs des Bretons, et réussit dans son entreprise. »

D'après l'assertion des anglicans, la foi du pape Éleuthère était bonne et orthodoxe, tandis que la doctrine du pape Grégoire était déjà mauvaise et corrompue.

Je leur demande : Si les Bretons et les Saxons n'ont point reçu la même religion, il a dû exister entre les uns et les autres une *différence essentielle* par rapport à la manière de croire et de pratiquer. Cependant quand les Bretons, qui s'étaient retirés dans le pays des Galles, furent unis aux Saxons, par la suite des temps, pour ne former qu'une seule et même nation, tous, les vainqueurs et les vaincus, étaient membres de l'Église catholique, qui reconnaît pour son chef le souverain pontife, comme successeur du prince des apôtres sur le siége de Rome. — Quoi! les Saxons et les Bretons avaient la même foi! — Oui, assurément, puisque *tous* les Anglais, jusqu'au temps de la prétendue réforme, étaient catholiques comme nous le sommes nous-mêmes. Vous voulez, docteurs anglicans, que les Bretons aient été *pervertis dans leur foi* par les Saxons; mais si ce fait existe, n'est-il pas assez grave, assez important pour qu'il se trouve dans les annales du monde ?... Tenez, je suis facile à contenter : citez-moi dans un seul historien, antérieur au seizième siècle, une *seule parole* qui prouve évidemment que les Bretons et les Saxons n'étaient point d'accord sur les principes religieux, à l'époque où ils s'unirent ensemble pour ne faire qu'un seul peuple... Puisque cet historien est *introuvable*, cessez donc de calomnier notre foi, pour autoriser votre église rebelle à persévérer dans son schisme et dans ses erreurs...

reine par l'Eternel, l'Eglise catholique qui n'a qu'à toucher du signe de la croix les nations, quelque abruties même qu'elles soient par la corruption et l'esclavage, pour les rendre aussitôt à la lumière, à la liberté, au bonheur? Est-elle la sainte épouse du Christ, l'Eglise catholique qui ne cesse d'engendrer de nombreux enfants dans les lieux où peuvent pénétrer ceux que le souverain pontife envoie par toute la terre pour former des adorateurs au divin crucifié?

J'ai placé votre église anglicane à côté du catholicisme, non point pour insulter à votre misère; mais plutôt pour vous montrer l'énorme différence qui existe entre votre église et la nôtre. Est-ce insulter l'amateur des arts que de placer devant ses regards un superbe tableau de Rubens à côté d'une informe production faite par un élève en peinture, qui essaie de copier les grands maîtres? Non sans doute; plutôt, le sentiment de l'admiration ne s'exalte-t-il pas à la vue des contrastes? Mais si une chose est rare, surtout si elle est unique dans son genre, qui pourra jamais, en la voyant, comprimer les élans et les émotions de son âme? Pourquoi, par exemple, Saint-Pierre de Rome est-il tant étudié, tant admiré par les artistes, sinon, parcequ'il ne redoute aucun concurrent, soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes? Croyez-vous que ce chef-d'œuvre de Michel-Ange produi-

rait la même surprise, le même enthousiasme dans ceux qui le contemplent, s'il se trouvait répété sur plusieurs points du globe ? Pourquoi encore le nom des conquérants soulève-t-il la poitrine des braves ? sinon, parce qu'ils apparaissent à grande distance les uns des autres dans la longue étendue des âges : Voilà six mille ans que le glaive meurtrier moissonne les mortels : or, pouvez-vous me citer plus de quatre grands capitaines, qui portent sur leur front ces quelques mots tracés par la main de la victoire : conquérants immortels, héros incomparables? Que l'univers donc se prosterne devant le catholicisme, et qu'il l'adore ! Le catholicisme, seul, il est le chef d'œuvre par excellence de la main divine ; le Panthéon sublime que l'Eternel, dans son jour d'infinie miséricorde, a élevé dans les airs pour être aperçu de toutes les nations; le conquérant, à jamais au-dessus des autres conquérants, qui continue à renverser tous les obstacles que l'enfer voudrait opposer à ses victoires, qui s'agrandit, qui s'étend toujours davantage, jusqu'à ce qu'enfin il ait soumis toutes les créatures libres aux lois éternelles des intelligences et de l'amour[1].

[1] Ceux qui voudront se faire une idée des innombrables conversions que nos missionnaires catholiques opèrent en ce moment sur les divers points du globe, peuvent lire les *Annales de la propagation* de la foi, juin 1840. Dans ce numéro, ils verront encore combien est insignifiant le nombre des prosélytes

J'espère bien que désormais vous plaindrez certains docteurs de votre université, qui cherchent à déverser sur le catholicisme le mépris et l'insulte ; que vous-même vous n'oserez plus comparer à notre catholicisme si puissant, si grandiose, votre anglicanisme si nul, si mesquin, si étroit. Quoi ! vous pourriez comparer l'un à l'autre, trouver quelque rapport de ressemblance entre l'Eglise du Christ et l'église établie par Henri VIII ! En vérité, permettez-moi, mon cher docteur, de vous dire franchement toute ma pensée ; je vous trouverais moins déraisonnable, si jamais il vous prenait fantaisie d'établir un point de comparaison entre la vie et la mort, la lumière et les ténèbres, l'existence et le néant...

Pour la seconde lettre, je ne vous l'ai adressée qu'après avoir lu un article de la *Revue d'Edimbourg*, qui m'est tombé sous la main par hasard. Cet article, dont je vous ai envoyé quelques extraits, m'a paru renfermer des observations savantes sur la marche et la puissance du catholicisme dans le monde à travers les siècles : j'applaudissais in-

que le protestantisme s'est attachés parmi les nations de l'Asie, bien que l'on y envoie à frais énormes de nombreux émissaires. Voici un fait bien significatif : Naguère un ministre anglican *avouait* que la mission de Macao avait en l'espace de vingt ans, et après une dépense d'environ 500,000 francs, converti jusqu'à *sept Chinois*, y compris les domestiques de la maison.

térieurement à la bonne foi de l'auteur, lorsque bientôt j'ai reconnu que les préjugés aveugles du protestantisme ôtaient le bon sens aux esprits les plus droits, et le bienfait de la vue aux plus clairvoyants. Le catholicisme, observe l'auteur anglais, est plein de vie et de force, il survit à toutes ses défaites, il grandit tous les jours, bien qu'il soit environné de nombreux ennemis qui l'attaquent de toutes parts. A chaque ligne que je lisais, j'attendais pour conclusion : donc le catholicisme est l'ouvrage même du Très-Haut. Il paraît que l'auteur a une autre manière de raisonner : le catholicisme est plus puissant que toutes les sectes qui sont sur la terre : donc le catholicisme, conclut-il, est... une *absurdité combattue par la Bible*.

Vous dirai-je une réflexion que je me suis faite à moi-même, en lisant une si étrange conclusion? J'ai pensé de suite au fils de Sophronisque. Le philosophe d'Athènes, qui fut condamné à boire la ciguë, pour avoir osé proclamer l'unité de Dieu au milieu d'un peuple idolâtre, a pourtant, sur le point de mourir, envoyé un de ses amis sacrifier un coq dans le temple d'Esculape, voulant sans doute, par cette action, se purger de l'accusation dont on l'avait chargé d'être un athée et un impie. Or, ne semble-t-il pas que l'auteur anglais, dont je viens de parler, ait voulu copier la conduite de Socrate? Après avoir, par de sages ré-

flexions, porté ses lecteurs à conclure pour la divinité même du catholicisme, vite il se hâte de dire au contraire que notre Eglise a une existence d'autant plus étonnante, qu'elle-même elle a contre elle et la raison et les saintes Ecritures. Je le vois bien ; dans la crainte qu'il n'ait été accusé par ses compatriotes d'être lui-même un *papiste :* ce qui serait la plus grande *injure* qu'on puisse faire à un protestant, il proclame, contre les réclamations de sa raison, et peut-être contre les remords de sa conscience, la légitime existence de l'église anglicane et de toutes les sectes qui sont sorties de son sein.

Il n'y avait point à délibérer pour moi : je devais nécessairement relever le défaut de logique ou de bonne foi qui m'avait frappé dans l'auteur anglais, en montrant que non-seulement le catholicisme avait pour lui et la raison et les saintes écritures ; mais de plus que l'anglicanisme ne pouvait se soutenir en présence de la Bible, ni repousser victorieusement les simples réflexions du sens commun. Mon dialogue entre M. Owen et l'archevêque de Cantorbéry n'a donc pour véritable auteur que l'auteur même dont je parle en ce moment, puisque je ne l'ai composé que pour répondre à l'incroyable conclusion que j'avais remarquée dans l'article de la *Revue d'Edimbourg*.

Dans mes autres lettres, je commence par éta-

blir l'état de la question, par vous dire sous quel point de vue je peux la traiter avec vous ; et puis, je vous parle de la triple autorité des apôtres, des saintes Ecritures et des saints docteurs ou pères de l'Eglise.

Je pose pour base de nos discussions l'infaillible autorité des apôtres ou de leurs successeurs, parce que, sans cette base solide et inébranlable, je ne comprends pas que nous puissions jamais élever l'édifice de nos connaissances en matière religieuse ; sous l'influence des principes protestants, où pourrions-nous être conduits, je vous le demande, sinon à éterniser la discussion, et à nous mettre dans l'impossibilité de nous entendre jamais sur un seul point de doctrine ? Vous devez vous rappeler comment les apôtres s'y sont pris pour annoncer la religion chrétienne. Ils ne disaient pas aux Juifs ou aux gentils : « Tenez, voici la Bible, voici l'ancien et le nouveau Testament, lisez ce livre de votre mieux, et avec son aide, faites-vous une croyance comme vous pourrez, et comme bon vous semblera. » Ils disaient, au contraire : « Croyez à notre parole, car nous sommes les envoyés d'un Dieu ; croyez, car celui qui nous envoie près de vous fait consister sa doctrine dans la foi ; lui-même ayant proféré ces paroles : Celui qui croira sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné. »

Puisque c'est votre habitude d'en appeler à la Bible, je vais vous citer un texte de saint Paul, qui vient directement à l'appui de notre système catholique. « Dieu, dit-il, dans son épître aux Ephésiens, Dieu a dnné des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs, afin que tous ils aient en vue dans les travaux de leur ministère la perfection des saints et l'édification du corps mystique du Christ [1]. » Suivez bien la pensée de saint Paul, et vous verrez que l'Eglise catholique s'est constamment soumise en tous points à sa céleste doctrine. Les apôtres sont nommés les premiers, et pourquoi? c'est que les apôtres sont, dit saint Jean, les fondements éternels et inébranlables de l'Eglise; c'est que les apôtres ont existé avant les prophètes de loi nouvelle, avant les évangélistes, avant les pasteurs et les docteurs; enfin c'est que les apôtres, c'est encore le langage de saint Paul, sont les ambassadeurs et les représentants du Christ pour ce qui concerne le salut des hommes.

Dieu a donc d'abord suscité des apôtres comme les fondements nécessaires qui doivent porter l'immortel édifice de la religion; puis, lorsque l'Eglise eut été établie, il a suscité encore et des prophètes

1 Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios verò evangelistas, alios verò pastores et doctores ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi.

et des évangélistes, et des pasteurs, et des docteurs ; des prophètes, qui donnaient l'intelligence des prophéties de l'ancien Testament, et qui prédisaient eux-mêmes l'avenir ; des évangélistes, qui ont écrit, sous l'inspiration divine, la vie du Sauveur, une partie de ses enseignements, les prédications et les succès des apôtres, etc. ; des pasteurs, soit évêques, soit simples prêtres, que les apôtres plaçaient en divers lieux pour annoncer la parole sainte, conférer les sacrements et nourrir la foi et la piété dans l'esprit et le cœur des fidèles ; des docteurs enfin, c'est-à-dire, des hommes habiles et savants, qui mettaient les enfants de l'Eglise en garde contre la doctrine menteuse des philosophes païens ou contre les inventions anti-chrétiennes des novateurs.

Voyez, en ce moment, où conduit la doctrine de saint Paul. D'après ses paroles, il faut que les fondements de l'Eglise soient inébranlables, puisqu'ils sont posés par la main toute-puissante d'un Dieu ; or, quelles que soient les constructions qu'il plaira au ciel d'élever jamais sur cette base, ne faut-il pas de toute nécessité que ces constructions s'ajustent exactement et s'harmonisent avec les fondements eux-mêmes ? Soutenir donc, d'après les maximes de l'Eglise anglo-protestante, que les apôtres, fondements de l'Eglise, ont perdu leur autorité dans la personne de leurs successeurs, tandis

que les évangélistes ont conservé une puissance absolue et indépendante, n'est-ce pas comme si l'on disait cette étrange proposition : Un édifice peut être élevé dans les airs, sans avoir de base qui lui serve d'appui. Donc, et cette conclusion me paraît raisonnable et conforme à la doctrine de saint Paul, donc si les apôtres ne vivent pas éternellement dans leurs successeurs, l'édifice des vérités révélées n'a pour appui qu'un sable mouvant, je veux dire, la faible capacité de chaque raison individuelle ; donc encore, les apôtres seuls, ou leurs successeurs légitimes, ont le droit de décider quels sont ceux qui peuvent porter dans l'Église les titres glorieux de prophètes, d'évangélistes, de pasteurs et de docteurs. Je ne m'arrête point à vous montrer la justesse de mes conclusions, parce que déjà je vous ai développé toutes ces propositions diverses dans mes précédentes lettres.

Plus haut, je vous disais que je trouve impossible, dans le système protestant, de faire jamais la découverte d'aucune vérité révélée d'une manière certaine et absolue. Au contraire, tous les membres de l'Église catholique romaine, qu'ils soient comptés ou parmi les hommes simples, ou parmi les génies supérieurs, peuvent aisément s'assurer et se rendre témoignage qu'ils marchent dans la voie du salut et de la vie. L'un et l'autre, je veux dire le savant et l'ignorant, qu'ont-ils à faire ?

Seulement ils doivent demander où sont les successeurs légitimes des apôtres que le Sauveur lui-même a envoyés pour annoncer aux hommes les vérités de la foi ? Or, la réponse à cette question ne se fait pas attendre longtemps. Le monde entier n'élève-t-il pas sa voix puissante pour nous dire que saint Pierre a définitivement établi à Rome son siége apostolique pour lui et pour ses successeurs ; pour nous dire encore que les pontifes qui succèdent aux autres apôtres, pour ce qui regarde la conduite des âmes, doivent être, comme les premiers apôtres, en communion avec Pierre, qui vivra éternellement dans la personne de ses successeurs? Donc, le fidèle qui voit que son pasteur est envoyé par un évêque, qui est à son tour envoyé par le chef de l'Eglise, est assuré d'avoir la vraie foi, puisque ceux-là seuls sont des pasteurs intrus et mercenaires, qui ont reçu leur mission d'hommes semblables à eux-mêmes, et qui se sont intronisés de leur propre mouvement, sans l'autorisation plus ou moins immédiate du souverain pontife.

Je pourrais, ce me semble, terminer ici toute ma correspondance sur la religion, et vous dire : Vous voulez, cher docteur, que je vous montre nos doctrines catholiques dans la Bible et dans les pères des premiers siècles ; or, je viens de vous faire comprendre qu'il y a une voie bien plus simple

pour vous, indiquée par le Christ lui-même, laquelle conduit à la certitude et à la plénitude de la foi. Interrogez donc l'Eglise, et elle vous dira tout ce qu'il faut croire et pratiquer pour parvenir à la vie éternelle ; et quand elle vous aura dit quelle est sa croyance, elle vous permettra, elle vous conseillera même de lire la Bible et les pères de tous les siècles, pour que vous puissiez mieux pénétrer votre esprit et votre cœur de la doctrine céleste. Comme je pense bien que vous ne vous attribuerez point le privilége d'être plus éclairé que les chefs mêmes de l'Eglise, s'il arrive que vous rencontriez, soit dans la Bible, soit dans les pères, des passages difficiles à expliquer, vous trouveriez-vous jamais déshonoré, tout docteur que vous êtes, pour vous adresser à l'Eglise, et lui demander quelle solution il faut donner aux difficultés qui se présentent ?.. Voilà donc ce qui fait la divinité du catholicisme. Il a la vertu de parler à tous avec une souveraine puissance, et d'inspirer le même respect et la même soumission pour toutes les vérités qu'il proclame; il évangélise surtout les petits et les pauvres: ce qui prouve, dans la pensée du Sauveur, que son origine est surnaturelle, *pauperes evangelizantur*.

Pourtant, puisque vous voulez que je vous cite moi-même les textes de la Bible et des premiers pères, qui militent en faveur du catholicisme, je vous promets de m'occuper de ce soin dans mes instants

de loisir, et de vous envoyer exactement le fruit de mon travail, à mesure que je pourrai le terminer... Encore quelques observations, et je clos cette lettre.

Je me propose de vous exposer les points les plus importants de la foi, ceux qui regardent surtout l'unité de l'Eglise et son infaillible autorité, la puissance du pape, en sa qualité de chef de toutes les églises particulières comme successeur de saint Pierre sur le siége de Rome, l'existence du purgatoire et des sept sacrements, l'efficacité de nos prières offertes à Dieu sous l'invocation des saints... Il est bien entendu que je ne réfuterai point ceux d'entre vos docteurs anglicans qui souvent, dans leurs écrits, lorsqu'ils parlent des catholiques, sans doute faute d'avoir de meilleures raisons à donner, se roulent dans le cercle perpétuel de ces basses et odieuses expressions de *papistes*, d'*ignorants*, de *superstitieux*, de *païens*, d'*idolâtres*, etc... Je vous le demande : réfute-t-on des misérables qui, par pur caprice, ne rougissent pas de jeter de la boue sans plus de façon à la figure des honnêtes gens qui passent?...

Remarquez surtout que je m'engage à vous traduire et expliquer tous les textes, que je puiserai dans la Bible et dans les SS. pères, dans leur sens le plus simple et le plus précis, le plus clair et le plus naturel.

Vous le savez, je vous l'ai dit plusieurs fois

dans la conversation : il m'est insupportable de voir les anglicans qui, lorsqu'ils interprètent la Bible, vont chercher des textes qui embrouillent la question; et qui obscurcissent les textes les plus clairs et les plus faciles à comprendre, voulant à toute force que les apôtres aient parlé *à la façon des protestants*, c'est-à-dire que dans leurs écrits ils aient dit constamment *ce qu'ils ne croyaient pas*, et jamais ce qu'ils croyaient véritablement... N'est-ce pas là en effet le langage qu'ont à la bouche tous les dissidents ? Demandez-leur quelle est leur croyance ; ils vous répondent aussitôt : *Nous ne sommes point* de telle ou telle secte, surtout *nous ne sommes point papistes ;* mais ils demeurent *muets*, ils ne peuvent parler avec assurance, lorsqu'on leur demande : Que croyez-vous donc ? quels sont vos principes de foi et les règles de votre morale? où est votre symbole en matière religieuse?...

Adieu, mon cher docteur, je suis toujours plein de zèle pour faire connaître la vérité. Priez Dieu de votre côté, afin que les yeux de votre intelligence s'ouvrent à la lumière divine. L'homme a beau faire, jamais il ne parviendra, *sans la grâce* du Sauveur, à rendre son semblable, ou à devenir lui-même un membre de l'Eglise catholique : —*sine me nihil potestis facere* —.

J'ai l'honneur d'être votre très-affectionné serviteur.

LETTRE VIII.

31 mars 1841.

Mon cher docteur,

Sur la question de l'Eglise, que je me propose de traiter aujourd'hui, je trouve que vous soutenez en Angleterre deux grandes erreurs, deux erreurs fondamentales : la première, c'est que l'Eglise est la réunion de toutes les églises, quelque opposées qu'elles soient entre elles dans leurs principes de foi et de morale; la seconde, c'est que toutes les églises ayant erré, aucune d'elles ne saurait se dire infaillible. » Avant de réfuter ces propositions erronées, avec le secours de la Bible et des premiers pères, permettez-moi de vous exposer certaine contradiction que j'ai aperçue entre le langage de vos docteurs et leur propre conduite. Vous voulez que chacun se fasse une religion à sa mode, et cependant vous anathématisez ceux qui méprisent l'autorité de votre épiscopat anglican. Quelle plus palpable contradiction peut-on jamais rencontrer sur la terre? Pourquoi donc ne

laissez-vous pas vos compatriotes tirer les conséquences qui sortent directement des principes que vous ne cessez de graver en mille manières dans leur esprit et dans leur cœur? Laissez, laissez vos Anglais repousser vos évêques, les regarder comme une superfluité dangereuse dans votre contrée, lorsqu'ils assurent qu'ils ont trouvé dans la Bible une secte plus parfaite que votre église anglicane fondée par un tyran[1]. Qu'avez-vous à répondre à cette observation? Quelle religion pouvez-vous recommander comme obligatoire à celui qui est obligé, d'après vos aveux, de se faire sa croyance comme il peut, selon la capacité de sa raison individuelle, et à l'aide de la sainte Ecriture?

Et puis, n'est-ce pas là une application rigoureuse de la loi du talion? Vous avez jeté dans le monde le principe protestant de l'interprétation individuelle, afin de nous contrarier, de nous détruire, s'il se pouvait; parce que vous savez que la puissance de l'Eglise catholique réside dans son indépendance et dans son autorité infaillible. Aveugles que vous êtes! Laissez-moi parler avec franchise. — Aveugles que vous êtes! pouvez-vous exiger la soumission de ceux que vous ne cessez de soulever contre nous? Le glaive de l'interpré-

[1] Je prie le lecteur de se rappeler le dialogue entre M. Owen et l'archevêque de Cantorbéry.

tation individuelle, après avoir détruit dans les cœurs le germe des vérités catholiques, à quoi peut-il servir, qu'à suicider l'intelligence elle-même, et placer tout homme qui raisonne dans l'impossibilité de savoir ce qu'il y a de certain et d'incontestable touchant la foi, la morale et le culte? Les innombrables sectes, qui pullulent en Angleterre, vous jettent au front une boue infecte; et vous criez à l'insolence, à l'irréligion, à la révolte! Dois-je vous plaindre en ce moment? Plutôt ne dois-je point vous reprocher vos inconséquences? Cette boue qui vous souille et qui fait votre honte, n'est-ce pas vous qui les premiers l'avez mise dans la main du peuple pour en couvrir l'Église catholique? Apparemment que vous eussiez désiré que *cette licence* ne durât que le temps justement requis pour *décatholiser* l'Angleterre; après quoi, le peuple *devenu protestant* aurait dû dire aux chefs de l'église anglicane : *Désormais* nous serons plus soumis et plus sages; nous admettrons bien que nous pouvons interpréter la Bible selon les lumières de notre esprit; mais, par égard pour vous, et surtout pour ne point troubler le bien-être que les richesses, enlevées aux catholiques, procurent à vous, à vos femmes et à vos enfants, nous vous déclarons que nous n'userons jamais de notre droit, quelque précieux, quelque inaliénable qu'il soit pourtant, d'après vos propres instruc-

tions. Chefs de l'église anglicane ! parlez ; dignes successeurs de Henri VIII et de Cranmer ! faites-nous connaître les ordres de votre souveraine autorité, vous trouverez en nous des fidèles bien soumis, et toujours nous reconnaîtrons que vous êtes les *représentants* des premiers apôtres ; nous nous soumettrons à vos volontés, bien que vous ne soyez point infaillibles, et que par conséquent vous puissiez *enseigner l'erreur* ; oui, parlez, et nous recevrons avec respect vos oracles, comme si réellement ils descendaient du ciel, parce qu'il nous suffit et qu'il est glorieux pour nous *d'avoir détruit* dans nos contrées le *catholicisme* de nos ancêtres, afin d'élever sur ses ruines l'édifice de notre église nationale ou anglicane, comme vous voudrez l'appeler. » Vous voyez bien qu'il est impossible que votre Eglise se fasse obéir même par ses propres enfants.

Je reviens maintenant à l'objet de cette lettre : voici deux propositions que j'oppose à vos erreurs, et que je veux établir sur des textes bien formels de la Bible et des premiers pères.

Première vérité : Il n'y a qu'une seule société de fidèles sous la conduite des successeurs légitimes des apôtres, et tous ceux qui refusent de faire partie de cette Eglise, lorsqu'*ils peuvent* la connaître, seront exclus du royaume céleste.

Seconde vérité : L'Eglise fondée par les apôtres

est infaillible dans ses décisions et dans son gouvernement spirituel, de sorte que c'est un blasphème de dire qu'elle ait jamais perdu la vérité ou enseigné le mensonge.

Vous osez dire de vive voix, imprimer dans vos écrits, répéter dans l'enceinte de vos temples que les papistes (les catholiques) ont peur d'ouvrir la sainte Ecriture ou les écrits des premiers pères, parce que leur doctrine est condamnée par leur mutuel témoignage. Nous avons peur, dites-vous, d'aborder les saintes Ecritures et les pères! Et moi, je vous dis que vous proférez une insigne calomnie contre nous. Savez-vous quelle est ma difficulté en ce moment? Je trouve une si grande multitude de textes dans la Bible et dans les pères en faveur des deux vérités que je viens d'énoncer, que je suis forcé, pour ne point rendre ma lettre fatigante par sa longueur, de n'en citer que quelques-uns bien propres, j'imagine, à faire sur vous une salutaire impression.

D'abord j'ai dit qu'il n'y a qu'une seule Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut.

Lisez, ce n'est pas assez dire, méditez avec soin ces belles paroles du Sauveur : «Je vous prie, mon père, pour que mes disciples soient unis sur la terre comme nous le sommes nous-mêmes dans le ciel. » Voilà une belle image de l'Eglise tracée dans l'évangéliste saint Jean. Il faut que l'union

règne dans tous les membres qui forment la société établie par le Christ : or, qui conservera cette précieuse union, sinon la croyance et la soumission aux mêmes principes de la foi et aux mêmes règles de conduite? Vous osez avancer que nous redoutons la présence des saintes Ecritures, et je vous montre que d'après la pure parole de Dieu, les catholiques sont obligés de proclamer avec saint Paul pour la véritable Eglise un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême ; et je vous laisse à conclure que c'est votre église anglicane qui foule aux pieds les saints Evangiles, puisqu'elle fait entrer dans l'Eglise un grand nombre d'églises particulières qui sont opposées dans leur croyance, et qui s'anathématisent mutuellement les unes les autres. Remarquez-vous surtout la comparaison dont se sert le Sauveur? Il veut sur la terre une union aussi parfaite que celle qui existe dans les personnes de la sainte Trinité, c'est-à-dire une union absolue et entière, une union constante et permanente ; je vois bien que cette union existe dans les membres de notre Eglise, qui est disséminée dans toutes les contrées de la terre, puisque tous, vous le savez, ils admettent la même foi pour les intelligences, les mêmes principes de morale pour les cœurs, et le même culte public pour offrir à la divinité de solennelles adorations ; puisque tous encore ils regardent comme des hommes

voués à l'anathème tous ceux qui se séparent de leur communion ou qui soutiennent un seul point de doctrine repoussé par l'Eglise catholique. Quel nom donc, cher docteur, voudriez-vous donner à un insensé qui avancerait que l'union existerait encore dans les profondeurs de la trinité, quand bien même les personnes divines se disputeraient entre elles, et se proposeraient dans leurs actions diverses un but opposé? Eh bien! l'expression que vous emploieriez serait celle-là même dont je me servirais pour stigmatiser votre église anglicane, qui aujourd'hui, par la voix de ses docteurs, soutient sans pudeur que l'Église catholique est un composé monstrueux de toutes les églises, bien qu'elles se lancent, l'une contre l'autre, de mutuels anathèmes à raison de la diversité de leur doctrine. Concluez avec moi que nos principes catholiques, tout conformes qu'ils sont au langage du grand apôtre, ne sont que l'expression naturelle des paroles que le Sauveur a proférées en fondant son Église, pour qui il allait mourir d'une mort si ignominieuse sur un infâme gibet: « Je veux, ô mon père, qu'ils soient unis entre eux, comme nous le sommes nous-mêmes dans la gloire: *Ut omnes unum sint, sicut tu, pater, in me, et ego in te.* » (Saint Jean, chap. 17.)

Le Sauveur ajoute aux paroles que je vous cite ici: *Ut sciat mundus quia tu me misisti:* « Afin que

le monde sache, ô mon père, que c'est vous qui m'avez envoyé. » Voyez-vous la pensée du Christ? Il prétend que cette union des esprits et des cœurs dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments, sera une preuve convaincante de sa divinité même. Et certes, qui ne comprend que Jésus ne dût avoir en lui le sentiment d'une puissance infinie, pour avoir confié à quelques pauvres villageois la sublime, la difficile mission de proposer et de faire embrasser à tant de peuples, si opposés par leurs mœurs et leurs coutumes, la religion chrétienne, dont les dogmes incompréhensibles et profonds mettent aux abois les plus hautes intelligences, dont la morale austère et immuable a de quoi épouvanter les cœurs les plus intrépides, les plus fermes, les plus courageux! —

Sans doute, pour nous soumettre à une vérité révélée, une seule parole du Sauveur doit nous suffire, puisque cette parole est infaillible; mais ce n'est point un seul texte que j'ai à vous alléguer en faveur de l'unité de l'Église, c'est presque tout le nouveau Testament que je pourrais vous rappeler en ce moment. Lisez surtout, cher docteur, les endroits de l'Evangile, où le Christ peint l'Eglise comme un royaume dont il est le chef suprême, en même temps qu'il nous prévient que tout royaume sera détruit, lorsqu'il renferme dans son sein des principes de division; où il veut que ses

apôtres réunissent toutes les brebis fidèles disséminées sur toute la terre, en sorte qu'il n'y ait qu'un seul troupeau sous un seul pasteur; où il se représente lui-même comme un père de famille qui envoie des ouvriers travailler dans sa vigne, qui fait rendre compte à ses serviteurs de leur administration, etc. : or, je vous le demande, pourquoi ces idées de royaume, de bercail, de famille, sinon pour nous dire quelle est l'union étroite qui doit régner parmi tous les membres dont se composera l'Eglise chrétienne? Lisez aussi cet endroit où saint Paul compare l'Eglise au corps humain, et les fidèles aux membres qui en font partie. « Nous avons été baptisés pour former un seul corps et avoir un même esprit..... Il ne doit point y avoir de division dans ce corps, mais tous les membres doivent s'aider mutuellement : si l'un souffre, tous doivent y compatir; si l'un est en honneur, c'est un sujet de joie pour tous. Vous êtes le corps de Jésus-Christ, et membres les uns des autres. » Ces paroles sont-elles autre chose qu'un beau commentaire de celles que je trouve encore dans le même apôtre : un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême? » Il est inutile de répéter que les paroles de la sainte Ecriture, prises dans leur sens naturel, sont toutes favorables pour établir l'unité de l'Eglise, tandis qu'elles condamnent votre église anglicane et toutes les sectes pro-

testantes, qui osent avancer que non-seulement il est permis de varier dans les principes de foi selon les climats et les pays; mais de plus que cette foi, ainsi disloquée, est néanmoins suffisante pour procurer le salut des hommes.

Avant de passer à ma seconde proposition, savoir que l'Eglise est infaillible, je vous prie de réfléchir quelques instants sur ces paroles que le Christ a lui-même prononcées en s'adressant à ses apôtres : « Allez, leur dit-il, annoncez mon Evangile; celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise; puis il ajoute ; S'il y a un différend entre les disciples, que l'Eglise en soit le juge : *Dic Ecclesiæ.* »

D'abord il est incontestable que le Sauveur n'aurait point ordonné aux hommes d'écouter les apôtres ou leurs successeurs, s'il ne supposait en même temps que ceux-ci ne dussent précieusement et toujours conserver le dépôt sacré de la foi; puis, lorsqu'il dit qu'il faut s'adresser au tribunal de l'Eglise dans les moments de division et de trouble, n'est-il pas de la dernière évidence qu'il condamne votre église anglicane, qui prétend, depuis Henri VIII, que *toutes les églises* particulières, bien qu'elles soient opposées dans leur *croyance*, sont aux mêmes titres la vraie Eglise fondée par les apôtres? Quelques détails mettront mon assertion dans un plus grand jour. Je suppose qu'un

débat s'élève sur la présence réelle, l'église anglicane décide qu'il ne faut pas croire à la présence du Sauveur dans l'eucharistie ; au contraire, l'Eglise catholique répète ce qu'elle a dit sans cesse depuis dix-neuf siècles, savoir, que Jésus-Christ descend réellement sur l'autel au moment où le prêtre prononce les paroles sacramentelles de la consécration. Un autre débat, je suppose encore, s'élève sur la foi et les bonnes œuvres. L'église, ou plutôt la secte luthérienne en Allemagne, soutient que la foi *toute seule* obtient le salut, tandis que l'Eglise catholique dit, avec saint Jacques, que la foi, *sans les œuvres*, est une foi morte, et par conséquent inutile pour se sauver. Au dire de votre église ou secte anglicane, tous ont raison de se soumettre à l'enseignemeut de leur église respective, c'est-à-dire que vous admettez que les esprits et les cœurs n'auront ni la même foi ni la même morale, contre l'expresse intention du Christ, qui veut pour ses disciples la même union que celle qui est si intime, si étroite dans les personnes de la sainte trinité, comme nous avons déjà dit. Soyez de bonne foi, cher docteur, et avouez enfin que notre doctrine est entièrement l'expression de la pure parole de Dieu. Jésus-Christ dit dans l'Evangile, adressez-vous *à l'Eglise* : voilà bien ce que nous admettons, puisque nous disons qu'il n'y a qu'*une seule* Eglise dont les décisions sont irré-

fragables. Vous, au contraire, vous prêtez au Sauveur des paroles qu'*il n'a pu prononcer :* vous lui faites dire : Adressez-vous *aux églises* des divers royaumes. Vous, catholiques, adressez-vous à l'Église romaine ; vous, Grecs, adressez-vous à l'église de Photius ; vous, luthériens, adressez-vous à l'église de Luther ; vous, habitants de la Grande-Bretagne, adressez-vous à l'église de Henri VIII et de Thomas Cranmer, etc... J'attends que vous ayez changé les textes de la sainte Ecriture, ce qui serait *créer un nouvel* Evangile, avant que je puisse cesser de lire sur le front de l'église anglicane la note infamante de *secte schismatique et hérétique : Dic Ecclesiæ, non dixit : Dic ecclesiis.* Donc l'Eglise romaine se conforme seule aux textes des saintes Ecritures, pris dans leur sens *le plus simple et le plus précis.*

Après avoir cité l'Ecriture en faveur de l'*unité* de l'Eglise, je passe aux preuves de la tradition pendant les premiers siècles.

D'après votre système anglican qui veut à toute force que l'Eglise se forme de toutes les sectes, bien que leur croyance ne soit pas la même, il est évident que l'Eglise, qui était pure et sans tache, d'après vos aveux, dans les quatre premiers siècles, n'aurait point dû condamner aucun novateur ; car tous les novateurs d'alors ne pouvaient-ils pas, comme ceux d'aujourd'hui, s'arroger le droit de se

dire des parties intégrantes de l'Eglise universelle? Et pourtant le contraire a eu lieu; « constamment, Eusèbe en fait la remarque, constamment dans les premiers siècles à la naissance d'une hérésie, tous les évêques du monde accouraient pour éteindre le feu. »

Au second siècle, l'Eglise catholique n'a-t-elle pas condamné et flétri comme corrupteurs de la foi, Saturnin, Basilide, Valentin, Carpocrate, Cerdon et Marcion? Montan veut se fair passer pour le Paraclet promis par le Christ et il séduit Priscilla et Maximilla avec tant d'autres. Aussitôt, les évêques d'Asie, organes de l'Eglise catholique, condamnent la doctrine de Montan, ses erreurs, ses prophéties menteuses, et retranchent de leur communion le sectaire et ses partisans.

Au milieu du troisième siècle, sous l'empereur Gallus, après que la paix eut été rendue aux chrétiens si souvent, si indignement persécutés, plusieurs de ceux qui étaient tombés dans les dernières persécutions, demandèrent à rentrer dans le sein de l'Église, qu'ils avaient affligée par leur apostasie; et cette grâce leur fut accordée, après qu'ils eurent toutefois subi les rigueurs de la pénitence publique. L'indulgence de l'Eglise révolta un homme d'un caractère dur et farouche; le prêtre Novatien se sépare du pape Corneille, et veut même usurper son trône pontifical; mais un synode de

soixante évêques condamne Novatien à Rome même et le chasse de l'Eglise.

Quelques années après cette condamnation, Paul de Samosate, évêque d'Antioche, songe à attirer à la foi chrétienne la reine Zénobie, qui préferait la religion juive à toutes les autres, en voulant abaisser jusqu'à la faible capacité de l'intelligence humaine les sublimes, les étonnants mystères de la trinité et de l'incarnation du Verbe. Il attaque donc le mystère de la trinité et nie la divinité du Sauveur. Que fait l'Eglise? Elle anathématise par la voix de tous les évêques de la province le novateur, et le chasse de son siége. Celui-ci ne se rend point à la sentence qui le frappe d'excommunication, protégé qu'il se trouve par la reine Zénobie ; mais Aurélien, devenu maître d'Antioche, ordonne que la maison épiscopale appartiendrait à celui qui serait en communion avec l'évêque de Rome, regardé constamment comme le chef suprême de l'Eglise catholique. A cause de ces faits et de plusieurs autres que je pourrais vous citer encore, n'est-il pas démontré évidemment que la foi est inviolable, incorruptible? et qu'on ne peut sans crime y ajouter ou en retrancher un seul mot; selon ce que dit saint Grégoire de Nazianze, que les hérétiques les plus dangereux sont ceux qui, conservant sur tout le reste l'intégrité de la doctrine, *par un seul mot,* comme par une goutte de venin, tuent la vraie et

simple foi catholique, reçue des apôtres *par tradition* ? »

Vous me demandez des textes des premiers pères; vous voulez quelques rayons de lumière ; et moi, je vous offre en ce moment le soleil lui-même inondant le monde chrétien des flots des clartés divines ; je vous montre l'Eglise du Christ, exécutant les ordres, qu'elle avait reçus, de retrancher de son sein tout ce qui deviendrait pour le plus petit de ses enfants une pierre d'achoppement et une occasion de chute. Je ne cite donc point en faveur *de l'unité* de l'Eglise aucun père en particulier, parce que tous les textes, que je puis alléguer sans peine, s'effacent en quelque sorte devant l'action même de l'Eglise qui, avec sa puissante voix, proclame son unité invariable et indestructible, et retranche de sa communion tous les téméraires qui veulent toucher, pour le profaner, au précieux dépôt de la foi. D'ailleurs, quand verrais-je le terme de ma lettre, si je voulais vous citer tout ce que les pères des premiers siècles ont écrit sur la matière qui nous occupe en ce moment? Pourquoi saint Irénée a-t-il composé ses livres contre les hérésies; Tertullien son ouvrage sur la prescription; saint Cyprien son traité de l'unité de l'Eglise; saint Augustin et tant d'autres leurs écrits sur le même sujet, sinon, pour réfuter toutes les erreurs qui existaient de leur temps, et qui toutes attaquaient plus ou moins la

constitution de l'Eglise elle-même, en même temps qu'elles tendaient à détruire la foi des premiers apôtres ? Lisez les ouvrages de tout ces saints docteurs, dont je ne puis que vous indiquer le titre, et vous verrez, si cette lecture est faite sans prévention et dans le désir de connaître la vérité, que le Christ a fondé par ses apôtres une seule et même société de fidèles, qui tous demeurent unis entre eux par la vraie foi, par le saint usage des sacrements, et par la subordination à leurs légitimes pasteurs.

Voici mes conclusions : l'Eglise romaine est la vraie Eglise du Sauveur, puisqu'elle proclame aujourd'hui, comme elle le disait hier et toujours, en remontant jusqu'aux apôtres, puisqu'elle proclame, veux-je dire, le dogme d'une Eglise une et impérissable, destinée à recueillir dans son sein, dans tous les temps et dans tous les pays, ceux qui sont saintement passionnés pour la connaissance de la vérité et pour la pratique de la vertu. L'Eglise anglicane, comme vous l'appelez, et toutes les autres sectes protestantes, ses modèles ou ses filles, sont donc des sociétés révoltées contre l'autorité de la vraie Eglise, puisque, pour rendre leur existence légitime, il faudrait que l'on pût supposer, sans donner dans l'absurde, qu'un édifice demeure debout, ferme et inébranlable, bien que ses constructions diverses se repoussent les unes les autres, et

soient établies contre toutes les lois de l'architecture.

Ma première proposition est donc incontestable; le Christ a fondé par ses apôtres une seule Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut [1].

L'autre proposition que j'ai encore à développer, était que cette Eglise a reçu du Sauveur le don de l'infaillibilité. Comme cette lettre est assez

[1] *Hors de l'Église point de salut.* Voici une note que j'ai trouvée dans le Dictionnaire théologique de Bergier : « Est-ce à dire que les catholiques damnent tous les infidèles, tous les hérétiques, tous les schismatiques qui n'appartiennent pas *au corps* de l'Église? Non; car cette maxime, *hors de l'Église point de salut*, signifie seulement que ceux des infidèles, des hérétiques et des schismatiques qui *connaissent l'Église,* et refusent d'y entrer, ainsi que ceux des chrétiens qui, ayant été élevés dans son sein, s'en séparent par l'hérésie ou par le schisme, se rendent coupables d'une *opiniâtreté* damnable. On n'encourt les anathèmes de notre Seigneur que lorsqu'on est réfractaire à l'Église, *si Ecclesiam non audierit*, etc., et qu'on méprise l'autorité de Dieu en méprisant l'autorité de ceux qu'il a établis pour maintenir l'unité : Qui vos spernit, me spernit.

« Si la religion catholique enseigne que *hors de l'Église* il n'y a point de salut, elle nous apprend aussi qu'on *peut appartenir* à l'Église sans être de sa communion *extérieure.* Tous les théologiens, après saint Augustin, reconnaissent que l'Église a des enfants cachés dans les sectes séparées de l'unité. La grâce du baptême, qui sauve les enfants dans les communions hétérodoxes, ne sera pas perdue pour les adultes qu'y retiennent la bonne foi, les préjugés *insurmontables* de l'éducation, une ignorance *invincible*, et qui d'ailleurs *observent* la loi de Dieu sur tous les points qui leur sont connus. »

longue, je renvoie à celle que je me dispose à vous adresser sous peu, les preuves qui militent en faveur de ma seconde proposition.

Recevez l'expression de mon sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IX.

3 avril 1841.

Mon cher docteur,

Je commence sans préambule par vous dire que je me propose de traiter en ce moment la grande question de l'infaillible autorité de l'Eglise. L'Eglise est infaillible ! cette proposition me semble une conséquence nécessaire et immédiate du dogme de l'unité de l'Eglise, que nous avons déjà examiné.— En effet, si ce sont les mêmes pasteurs qui, en se succédant les uns aux autres sur leur siége, doivent conduire dans la voie du salut le troupeau fidèle, ne faut-il pas les supposer eux-mêmes sous l'influence salutaire de l'Esprit saint, et par conséquent, incapables de propager jamais aucun principe d'iniquité et d'erreur ? Comme je veux, autant que possible, suivre le plan que vous m'avez vous-même tracé, je vais établir l'infaillibilité de l'Eglise sur des textes puisés dans le Nouveau-Testament et dans les écrits des premiers pères.

J'éprouve encore l'embarras dont j'ai parlé ailleurs ; je trouve un si grand nombre de textes, en

faveur de ma proposition, que je me bornerai à vous citer ceux que je croirai les plus propres à détruire vos préjugés de naissance, d'éducation et de position sociale.

Pesez bien ces paroles que le Christ adressait à saint Pierre, il lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Il y a dans ce passage deux incontestables vérités qui s'offrent d'elles-mêmes à la pensée du lecteur; d'abord Pierre est établi le chef suprême de l'Eglise, son fondement solide, je parlerai ailleurs de cette primauté de saint Pierre; puis, cette Eglise, qui est bâtie sur Pierre, ne doit jamais périr; elle résistera même à toutes les attaques de l'enfer : portæ inferi *non prævalebunt*. De bonne foi, que signifient ces belles paroles du Sauveur: Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise? Sinon que l'enfer aura beau chercher à disséminer des principes de corruption et de mensonge; jamais son ivraie, pour rappeler la parabole de l'Evangile, jetée dans le champ du père de famille, ne parviendra à étouffer la semence de la parole divine. L'enfer ne cessera de poursuivre l'exécution de ses desseins perfides, mais ses efforts impuissants viendront constamment échouer contre la puissante autorité de l'Eglise qui n'aura qu'à prononcer une seule parole en faveur des saines doctrines, dont le dépôt lui a été confié, pour

qu'aussitôt l'esprit de révolte et d'indépendance se désiste de ses iniques prétentions, en même temps que les disciples fidèles, sans troubles et sans obstacles, songent à diriger leur course avec une ardeur nouvelle vers la céleste patrie. Ainsi cette proposition émanée de la bouche du Sauveur : l'Eglise sera victorieuse de tous les assauts livrés par l'enfer, est identique avec cette autre proposition : l'Eglise est infaillible dans son enseignement; en sorte qu'il n'est pas possible qu'elle proclame jamais une autre doctrine que celle qu'elle a reçue du Christ, par l'entremise des premiers apôtres, ni qu'elle cesse dans son trajet à travers la mer orageuse du monde, de recueillir dans son sein tous les esprits soumis, tous les cœurs vertueux, pour les faire aborderavec bonheur au port de l'immobile éternité.

Ici l'église anglicane foule encore aux pieds la sainte Écriture. Jésus-Christ a dit que son Eglise n'enseignerait jamais l'erreur, nous venons de le voir ; et l'église anglicane et toutes les autres sectes protestantes disent au contraire que l'*enfer a prévalu,* que l'Eglise a cessé; les uns soutiennent après la mort des apôtres, d'autres après la consommation du troisième ou du quatrième siècle,— car les protestants ne sont jamais d'accord entre eux sur quoi que ce soit; — que l'Eglise a cessé, veux-je dire, de proclamer les vérités chrétiennes,

afin de retourner, ajoutent-ils encore, à la corruption et aux erreurs du paganisme.

Le Sauveur a dit que l'enfer ne prévaudrait point contre son Eglise : l'église anglo-protestante soutient que l'enfer a prévalu ; et elle le soutient dans les trente-neuf articles, dans les livres de ses docteurs, dans l'enceinte de ses temples. Si l'église anglicane a raison, il faut bien que Jésus-Christ ait voulu nous en imposer, lorsqu'il s'est proclamé le fils même de l'Eternel. Quoi ! il serait fils de Dieu, celui qui a trompé le monde en annonçant que son Eglise serait infaillible, qu'elle serait plus puissante que l'enfer lui-même. Non ; le Christ n'est plus qu'un *imposteur !* Voilà l'horrible conséquence qui *sort* des principes soutenus par votre église. Cessez donc, cher docteur, de mépriser les paroles de l'Evangile, qui assurent à l'Eglise une immortelle existence, ou cessez de lancer des anathèmes contre l'infâme Socin et ses sectateurs. Votre église dit que l'Eglise catholique s'est trompée, qu'elle a enseigné l'erreur ; que l'enfer, par conséquent, a prévalu contre elle ; mais si l'enfer a prévalu, donc le Christ n'est plus le fils de l'Éternel, puisqu'il a proféré un mensonge, d'après l'assertion de votre église : et si le Christ n'est point le fils de l'Eternel, donc le monstrueux Socin, disciple du monstrueux Arius, mérite des autels pour avoir soustrait à un culte idolâtrique le peu-

ple chrétien ; puisque celui-ci adorait comme un Dieu celui qui n'a su que proférer des mensonges... Ainsi la plus révoltante, la plus impie de toutes les assertions ; voilà pourtant ce qui suit immédiatement de la doctrine de l'église anglicane qui ose nier le don d'infaillibilité, que le Christ a laissé à son Eglise en termes si clairs et si précis.

Le Christ a dit encore à ses apôtres : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise ; et celui qui me méprise, méprise mon père qui est dans les cieux. » Or, est-il possible que le Sauveur veuille accorder à ses envoyés une autorité semblable à la sienne, si en même temps il ne les rend point infaillibles dans leur enseignement ? Ecouter avec une pleine soumission des hommes qui seraient sujets à errer, ne serait-ce pas évidemment rendre incertaine, et même impossible, la connaissance de la vérité ? Je ne m'arrête point ici à vous dire que ces paroles du Sauveur s'adressent également aux successeurs des apôtres. N'est-il pas évident que le Christ, en fondant son Eglise, embrassait dans sa pensée et dans son amour l'univers tout entier, tous les âges, toutes les générations qui doivent successivement apparaître sur la surface de la terre ? Puisque les apôtres et leurs successeurs ont une autorité identique avec l'autorité du Christ, ils sont donc infaillibles ; aucune difficulté sur ce point. Il n'y a

plus à résoudre que la question de fait : où sont les vrais, les légitimes successeurs des apôtres? question qu'il n'est point difficile de résoudre. Je la traiterai, je pense, dans la lettre suivante, alors que je parlerai du souverain pontife, comme chef de toute l'Eglise, en sa qualité de successeur de saint Pierre sur le siége apostolique de Rome.

Est-ce assez pour le Sauveur d'avoir accordé une autorité absolue aux apôtres et à leurs successeurs, de les avoir établis ses représentants auprès des peuples pour leur procurer le salut? Non : dans la crainte qu'un novateur ne vienne un jour à prétendre que l'Eglise a perdu son infaillibilité, pour avoir enseigné l'erreur, le Christ ajoute quelques paroles que vous devriez, cher docteur, graver en lettres d'or dans les diverses salles de vos superbes colléges d'Oxfort; les voici, ces admirables paroles : « Allez, mes apôtres, annoncez mon Evangile aux hommes; allez, et voici que je suis avec vous *tous les jours* jusqu'à la consommation des âges. » Il n'est pas nécessaire de commenter des paroles qui sont toutes resplendissantes de lumière. Qui dit *tous les jours*, ne laisse point lieu à la supposition d'un changement dans la doctrine. Le catholicisme est donc indestructible, impérissable dans les mains de l'Église; le catholicisme, comme je l'ai fait entendre ailleurs, il est ce fleuve de paix dont parle le prophète, qui coule

au sein de l'Eglise pour rafraîchir les âmes et les corps mêmes des fidèles, qui doit couler toujours, tant qu'arrive le moment où il ira se confondre avec le fleuve d'eau vive, que saint Jean, dans l'*Apocalypse*, nous représente aussi transparent que le cristal, et trouvant sa source à jamais intarissable au trône même de Dieu et de l'agneau.

Je pourrais vous citer l'autorité de saint Jean et celle de saint Paul en faveur de la proposition que je développe pour l'instant. Pourquoi le premier appelle-t-il *éternel* l'Evangile du Christ, sinon pour faire comprendre que les apôtres, qui l'ont reçu les premiers, le transmettront à leurs successeurs, ceux-ci à ceux qui viendront après eux, et toujours, sans interruption aucune, d'âge en âge, jusqu'à la consommation des temps? Pourquoi l'autre apôtre nous dit-il que l'Eglise est la colonne et le fondement de la vérité, sinon pour nous laisser à conclure que de même qu'un édifice a besoin de s'asseoir sur un fondement solide, sans quoi il s'écroule de fond en comble, ainsi l'édifice de la religion chrétienne n'aura point de consistance, s'il ne s'appuie sur l'infaillible autorité de l'Eglise, comme sur une base à jamais inébranlable? Voyez-vous avec quelle évidence je vous montre, la Bible à la main, l'immortelle existence de l'Eglise catholique, fondée par les apôtres!

L'Eglise est immortelle parce qu'elle est infail-

lible, et elle est infaillible parce que le Sauveur lui a communiqué sa puissance divine, et lui a envoyé son Saint-Esprit qui empêche les successeurs des apôtres d'environner jamais le soleil éclatant de la foi, de l'ombre seule de l'erreur. Si donc désormais vous entendez vos confrères d'Oxford nous accuser de craindre la sainte Ecriture, lorsqu'il s'agit d'établir nos dogmes chrétiens, je pense que vous serez attentif à leur reprocher leur insigne calomnie à notre égard: puisque vous pouvez comprendre, d'après les textes que je viens de citer et plusieurs autres que je passe sous silence, combien nous sommes fondés à proclamer dans l'Eglise catholique une autorité absolue, souveraine et infaillible. Tout novateur, tout protestant qui s'inscrit en faux contre l'infaillibilité de l'Eglise est donc obligé, avant de lever l'étendard de la révolte, de déchirer nos saintes Ecritures ou de soutenir cette horrible proposition; savoir, que le Sauveur et ses apôtres ont trompé le monde, puisqu'ils ont forcé les hommes de se soumettre à l'enseignement d'une Eglise qui n'a servi, disent les protestants, qu'à corrompre les nations, en leur présentant, avec une autorité toute divine, la coupe empoisonnée des superstitions et des erreurs du paganisme.

Vous voulez, cher docteur, que je cite encore à l'appui de l'infaillibilité de l'Eglise des textes puisés dans les pères des quatre premiers siècles. Je

vous répéterai ici ce que je vous ai déjà dit en parlant de l'unité de l'Eglise chrétienne. Je ne puis m'attacher à des textes en particulier, qui se trouvent comme multipliés à l'infini dans les traités que Tertullien, saint Irénée, saint Cyprien, saint Augustin et tant d'autres ont écrits sur la matière qui nous occupe en ce moment. Pourquoi tous ces docteurs parlent-ils de l'unité de l'Eglise, sinon pour l'opposer aux diverses sectes qui voulaient de leur temps rivaliser avec l'Eglise catholique, dont elles méprisaient la doctrine, tantôt sur un point, tantôt sur un autre? Tous les efforts des saints pères, tendaient constamment, comme vous le verrez en lisant leurs écrits, à établir l'existence d'une seule société, établie par les apôtres, au nom du Christ, pour évangéliser dans tous les âges tous les peuples de la terre. Or, si cette société tire son origine du Christ lui-même, d'après les aveux des pères dont je parle, il est donc incontestable qu'elle doit être immortelle, bien différente qu'elle est de toutes les écoles philosophiques ou de toutes les sectes protestantes qui, ne reconnaissant pour leurs fondateurs que de simples mortels sujets à errer, peuvent faire du bruit pendant un temps plus ou moins prolongé; après quoi, elles disparaissent de la surface de la terre. Si cette société, toujours d'après les pères, a seule le droit de se faire respecter et obéir, sous peine pour les re-

belles d'être condamnés à l'éternelle réprobation, il faut donc qu'elle proclame constamment la vérité, ou en d'autres termes, qu'elle soit infaillible, lorsqu'elle enseigne un dogme ou anathématise une nouveauté quelconque. C'est pourquoi saint Augustin, parce qu'il croyait à l'infaillible autorité de l'Eglise catholique, a prononcé ces solennelles paroles : « De même que Satan exerce son empire en dehors de l'Eglise, ainsi le Christ se trouve toujours dans l'Eglise : *Extrà Ecclesiam diabolus est, sicut in Ecclesiâ Christus* (*serm.* 68, *de Verbis apost.*).

D'ailleurs, examinez avec attention quelle conduite l'Eglise catholique tenait à l'égard des premiers hérétiques, et vous verrez si elle-même ne se croyait pas infaillible dans toutes ses décisions.

Avant d'aller plus loin, je me sens porté à vous faire un argument *ad hominem*, pour parler le langage de la philosophie.

Vous admettez, cher docteur, que l'enseignement de l'Eglise était divin, que sa doctrine était sainte et pure pendant les quatre premiers siècles; donc, vous devez admettre qu'elle est infaillible, puisque, nous le verrons bientôt, elle repoussait de son sein, elle frappait de ses anathèmes tous ceux qui se révoltaient contre son divin enseignement, *en vertu* même du don de l'infaillibilité qu'elle s'attribuait, comme l'ayant reçu de son Dieu, à l'époque même dont je parle.

Voyez au contraire tout le vague qui se trouve dans les écrits de vos docteurs et dans les trente-neuf articles de votre église anglicane; impossible à vous d'établir jamais d'une manière absolue et définitive un seul point de doctrine. Quand je lis les livres de vos docteurs, je vois bien qu'ils cherchent à attaquer les sectes qui tourmentent et désolent votre église; je les entends encore murmurer c onte ces sectes nombreuses les noms odieux de schismatiques ou d'hérétiques; mais, de bonne foi, docteur, quelle peut être la portée de ce langage? Outre qu'il renferme une flagrante inconséquence, n'est-il pas entièrement anéanti par les principes que je trouve développés dans les ouvrages de ces mêmes docteurs; savoir que l'on peut se sauver dans toutes les sectes, pourvu que l'on ait soin d'interpréter la Bible de son mieux et selon sa propre capacité? Ainsi donc je défie solennellement votre église anglicane d'oser jamais donner une seule décision dogmatique, qui devienne obligatoire pour la conscience. Quoi! votre église donnerait une semblable décision. Non, elle ne sera jamais assez aveugle pour le faire; une décision dogmatique ne serait-elle pas sa mort et son entière destruction? Peut-elle, cette église séparée du centre de l'unité catholique, peut-elle trouver son existence ailleurs que dans un *silence absolu*, puisqu'elle ne rougit pas de publier à la face du

soleil, sans doute en *toute humilité*, qu'elle-même ne peut annoncer aucune vérité, parce qu'elle est sujette à l'erreur ; et qu'ainsi elle engage tous les sujets de la Grande-Bretagne à se faire leur croyance à l'aide de la Bible, qui seule, dit toujours l'église anglicane, contient la pure parole de Dieu?

Vous le savez mieux que moi, cher docteur, votre Eglise ne se regarde point comme infaillible et c'est pourquoi elle laisse croître et vivre toutes les sectes qui sont sorties de son sein, quelle que soit l'absurdité des principes qu'elles propagent. Je dois donc vous le dire, votre église est ici totalement en opposition avec l'Église des quatre premiers siècles ; car, sachez-le bien, il a nécessairement fallu que l'Eglise primitive, comme aujourd'hui et toujours, s'attribuât le don de l'infaillibilité, pour avoir anathématisé les hérésies naissantes, et retranché de son sein tous les sectaires opiniâtres. Avouez donc que notre Eglise catholique est l'Eglise même du Christ, puisque constamment et dans tous les siècles, elle a agi et parlé, lorsqu'il s'agissait des vérités révélées avec une puissance indépendante, avec une autorité souveraine et absolue.

Je suppose que l'Eglise s'est attribué le don d'être infaillible pendant les quatre premiers siècles ; mais cette proposition n'est-elle pas prouvée suffisamment par les faits déjà cités, touchant la con-

damnation des premiers hérétiques ? Rappelez-vous en ce moment les anathêmes lancés contre Valentin, Carpocrate, Marcion, etc.; contre Montan, Priscilla, Maxilla, Paul de Samosate, Arius surtout, etc., etc. Si l'Eglise avait eu les principes que vous suivez maintenant en Angleterre, aurait-elle jamais osé ouvrir la bouche pour condamner les hérétiques ? Plutôt n'eût-elle pas dit comme votre église anglicane à tous les novateurs : Examinez avec soin si notre doctrine est bien conforme à la sainte Ecriture ! Pour moi, je n'oserais point vous taxer d'erreur, puisque je ne suis jamais assuré d'avoir moi-même trouvé la vérité. Ayez donc bien soin de voir si vos nouvelles doctrines ne sont point condamnées par la Bible... Dérision qu'un tel langage ! Et pourtant ce langage convient à votre église anglicane, à l'égard des sectes qu'elle a engendrées ; il convient encore à toutes les sectes protestantes, l'une à l'égard de l'autre.

Voyez si l'Eglise primitive s'adressait de cette sorte aux divers novateurs qui annonçaient une doctrine opposée à la sienne. Plutôt, elle les condamnait tous avec une puissance absolue, et elle les vouait à l'anathème, tant qu'ils persévéraient dans leur coupable révolte. Or, en prononçant leur sentence, les pontifes de l'Eglise, en leur qualité de successeurs des apôtres, disaient à leur tour ce que ceux-ci ont dit dans le concile de Jérusalem :

« Il a semblé bon à l'Esprit saint et *à nous* : Visum est Spiritui sancto et nobis. »

Voilà donc l'Eglise du Christ, telle qu'elle a été fondée par les apôtres: elle s'avance pleine de force, de majesté, de puissance, recueillant dans son sein tous ceux qui ont faim et soif de la vertu, surmontant toutes les persécutions qu'on lui suscite, émoussant le glaive des bourreaux, brisant, selon la parole du prophète, tous les petits de Babylone; je veux dire toutes les erreurs des schismatiques et des hérétiques contre la *pierre dure* de son infaillible autorité. Et pourquoi, dans l'Eglise, une si grande autorité pour promulguer sans cesse le dogme et la morale chrétienne? Sinon parce qu'elle peut dire en toute vérité : « Je puis tout en celui qui me fortifie; je puis tout au nom du Dieu qui a dit aux premiers apôtres: allez, celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise; allez, voici que je suis avec vous *tous les jours*, jusqu'à la consommation des siècles. »

Etait-ce donc en vain que l'Eglise lançait des anathèmes contre les novateurs? Non certes, puisque saint Cyprien observe et reconnaît que les superbes et les contumaces, que l'Eglise privait de sa communion, étaient véritablement frappés à mort par le glaive spirituel. Je vous le demande, cher docteur, pour frapper les novateurs de *mort spirituelle*, les évêques ne devaient-ils pas se regarder

comme les successeurs légitimes des apôtres, et surtout se regarder comme investis du droit inaliénable de juger sans appel et avec la souveraine, l'infaillible autorité de Dieu même? Aussi la foi à l'autorité absolue des évêques, en ce qui regarde les matières religieuses, était-elle si incontestée, si respectée dans la pratique, que tous les fidèles ne voulaient plus avoir de rapport avec les novateurs, dès que ceux-ci, frappés des foudres et des anathèmes de l'Eglise, ne voulaient point rétracter leurs erreurs; les fidèles rendant leur conduite toute conforme à ces paroles de la sainte Ecriture: « Celui, avait dit le Christ lui-même, celui qui n'écoute point l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain. »

L'Eglise catholique et l'Eglise primitive ne sont donc qu'une seule et même Eglise. L'Eglise catholique, depuis dix-neuf siècles, ne cesse de conduire le troupeau fidèle dans les sentiers de la vérité et de la vertu, et pour ne point troubler la paix et l'harmonie qui doivent régner parmi ses enfants, elle excommunie, elle frappe avec un glaive *spirituel* tous ceux qui veulent corrompre son divin enseignement par des innovations dangereuses, et les laisse sous le poids de ses anathèmes, tant qu'ils refusent d'abjurer leurs erreurs, et qu'ils ne songent même pas à rentrer dans le bercail sacré par la voie de la pénitence.

Il est une vérité qui est admise dans l'Eglise catholique, et dont l'énoncé seul fait *bondir d'horreur* tous les membres de votre église anglicane, et toutes les sectes protestantes ; vous voyez que je veux parler du pape, en sa qualité de chef suprême de toutes les églises particulières qui sont disséminées dans les diverses contrées de la terre. Cette importante question, je me propose de la traiter dans un temps peu éloigné.

Adieu, cher docteur, j'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur.

LETTRE X.

7 avril 1841.

Mon cher docteur,

Permettez-moi, en forme de digression, de rappeler quelques-uns de mes souvenirs pendant mon séjour en Angleterre. A mon arrivée à Oxford, je fus bien surpris d'entendre des personnes graves, appartenant à votre université, me dire que nous étions en France des *papistes*, des esclaves du *papisme*, etc... Dans une visite que je fis plus tard chez un libraire, je vis avec plaisir que l'on vendait nos meilleurs écrivains catholiques, Bourdaloue, Massillon, Fénélon, Bossuet même, etc., et comme je témoignai ma surprise de ne point apercevoir les œuvres de M. le comte de Maistre, qui a écrit si admirablement en faveur des doctrines catholiques, un commis de la maison me fit cette réponse : « Les préjugés *contre le pape* sont toujours trop forts, trop violents chez nous, pour que nous espérions vendre des ouvrages ecrits en sa faveur. » Ce mot *préjugés*, échappé à une bouche

protestante, m'a donné l'éclaircissement des paroles que j'ai rapportées plus haut, *papistes, esclaves du papisme*. Je me disais souvent à moi-même : Les fellows et les docteurs d'Oxfort ne sont ennemis du pape que parce qu'ils ignorent la source de sa puissance divine. Mais aussi quelle est donc cette tyrannie des préjugés, qui empêche des docteurs de lire les ouvrages qui sont si propres à faire ouvrir les yeux à la lumière céleste, et sortir du chemin de l'erreur pour rentrer dans celui des vérités catholiques! J'avouerai encore que ces mots de papistes et d'esclaves du papisme résonnaient mal à mon oreille. Est-ce donc, pensais-je à part moi, que les anglicans nous regardent comme les *adorateurs* du pape? Est-ce qu'ils s'imaginent que nous abandonnerions la religion catholique dans la ridicule, dans l'absurde supposition que le pape voulût par hasard devenir ou turc, ou païen, ou anglican, etc.?...

Pourtant, après bien des réflexions et des soliloques intérieurs, j'ai trouvé que mon imagination pouvait m'abuser; que l'on pouvait peut-être donner un sens moins ridicule à ces mots de papistes, etc.; or, comme j'aime toujours à penser charitablement de mes frères, même égarés, j'ai cherché le sens que pouvaient y attacher les docteurs eux-mêmes. Ce mot *papiste*, après tout, me suis-je dit, peut signifier le chrétien qui *pense*

comme le pape par rapport à la religion : ces mots *esclave du papisme* peuvent signifier aussi le chrétien qui est prêt à mourir plutôt que de renoncer jamais aux croyances catholiques. Bon ! je comprends quelle est la pensée des disciples de Cranmer : quand ils m'appelleront encore papiste ou esclave du papisme, je ne me fâcherai point pour ces bagatelles ; ils veulent dire tout simplement qu'au lieu d'être en France soit mahométans, soit païens, soit anglicans, soit owenites, soit quakers, etc., etc., etc..., nous continuons à être aujourd'hui, comme par le passé, des membres soumis de la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, de même que l'ont été avec tant d'édification leurs pieux ancêtres, depuis surtout l'apostolat du saint moine Augustin jusqu'au seizième siècle, époque néfaste où apparut sur le trône d'Angleterre un monstre à figure humaine, Henri VIII... Puisque le sens que j'indique ici peut se soutenir sans faire aux mots déjà cités une trop grande violence, je ne vois pas pourquoi, méprisant ce sens si bénin, si charitable, j'irais supposer à des docteurs la pensée de nous adresser de *plates plaisanteries* ou *d'insignifiantes injures !*... Papiste ou catholique, peu m'importe donc, pourvu que nous nous entendions sur la chose que le mot signifie ! En m'appelant papiste ou esclave du papisme, les docteurs et fellows de votre université voulaient

donc m'appeler un membre de l'Eglise catholique, telle que l'ont fondée le Christ et ses premiers apôtres... Je sens bien aujourd'hui que j'aurais eu grand tort de me brouiller avec eux pour un *mauvais choix* de paroles.

En ce moment, faites attention, cher docteur, aux deux propositions que je vais avancer, et que je me propose de vous développer, toujours à l'aide du nouveau Testament et des pères des premiers siècles.

Première proposition. L'Eglise, une et apostolique, doit être catholique ou universelle.

Deuxième proposition. L'Eglise, une et apostolique, doit avoir pour chef l'évêque de Rome, en sa qualité de successeur de saint Pierre, prince des apôtres. Et la conclusion que je vous laisserai tirer de ces deux propositions, après que vous en aurez examiné la justesse, c'est que tous les fellows et docteurs d'Oxford, aussi bien que tous les hommes sans exception aucune, sont obligés de devenir *papistes, esclaves du papisme*, sous peine, pour ceux qui rejetteraient la sainte autorité de l'Eglise catholique romaine de tomber un jour sous le poids de l'éternelle malédiction : *Qui non audierit Ecclesiam, sit tibi ethnicus et publicanus*, nous dit le Sauveur lui-même [1].

[1] Celui qui n'écoute pas l'Église doit être regardé comme un païen et un publicain.

Première proposition. L'Eglise doit être catholique ou universelle : *Credo sanctam Ecclesiam catholicam.* (Art. du Symbole des apôtres.)

Sur la catholicité ou universalité de l'Eglise, il y a une question de droit, et une question de fait à considérer. Faut-il que l'Eglise soit universelle ? Quelle est sur la terre la société chrétienne qui puisse revendiquer pour elle la catholicité, dont je veux établir l'indispensable existence ?

Faut-il d'abord qu'il y ait une Eglise catholique ou universelle ? Oui, il le faut, et l'Evangile nous parle même d'une double universalité de lieux et de temps. Pour l'universalité de lieux, recueillez ces paroles du Sauveur. Dans tout le monde, dit-il, où on annoncera ma doctrine, l'on parlera de l'acte de miséricorde, que cette femme a exercé à mon égard ; quand je serai élevé en haut, sur la croix, j'attirerai tout à moi ; allez, mes apôtres, dans toutes les contrées de la terre ; allez, annoncez mon Evangile ; celui qui croira sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné. »

Quant au temps, le Sauveur dit formellement que jamais il n'abandonnera son Eglise ; je vous ai déjà cité ces paroles : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Il est vrai, le Christ annonce à son Eglise des temps d'épreuves et de combat ; mais en même temps il ranime la foi de ses apôtres, en leur disant :

« Ne craignez point, j'ai vaincu le monde, j'ai détruit la puissance de l'enfer ; ne craignez point, puisque je vous revêtirai d'une force toute surnaturelle, et que je vous enverrai mon Esprit saint qui vous enseignera toute vérité, qui vous mettra à la bouche des paroles de sagesse, avec lesquelles vous repousserez les attaques de vos ennemis, qui vous donnera enfin, s'il le faut, l'héroïque courage de défendre la foi, jusqu'à l'effusion même de tout votre sang. » Déjà le Sauveur avait dit à Simon, frère d'André : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne *prévaudront point* contre elle. » Je vous cite les textes les plus formels, les plus simples, sans avoir recours à toutes les comparaisons que Jésus-Christ employait pour représenter l'immortelle existence de son Église dans tous les pays de la terre. Or, les textes que je viens d'indiquer ne prouvent-ils point dans la dernière évidence que l'Église devait conquérir le monde, et qu'une fois en possession de l'univers, pour y faire respecter la vérité et la vertu, elle devait aussi toujours conserver ses conquêtes ?

Donc, il faut à l'Église la double universalité de temps et de lieux : c'est, vous le voyez, avec l'Évangile que j'établis cette incontestable vérité. C'est pourquoi le prophète-roi, plongeant dans l'avenir son regard d'aigle, disait au nom du père céleste : demandez-moi, ô mon fils, et je vous don-

nerai en héritage toutes les nations, et j'étendrai votre empire jusqu'aux extrémités de la terre; c'est pourquoi saint Jean appelle *éternel* l'Évangile que les apôtres annoncent aux enfants des hommes : *Evangelium æternum.*

Maintenant, je vous le demande, soyez de bonne foi, et dites si, les yeux bien ouverts, et sans aucun voile de préjugé ou de prévention, vous ne reconnaissez point dans l'Église romaine cette double universalité dont je viens de parler. Saint Paul ne dit-il pas que la foi qu'annonçait saint Pierre avec les autres apôtres est annoncée et crue dans tout le monde? Les premiers écrivains ecclésiastiques ne rapportent-ils pas que les envoyés du Christ, les uns ont été à Rome, Pierre et Paul; d'autres en Achaïe, dans la Grèce, en Bithinie; quelques-uns chez les Parthes, les Scythes, etc.? et leurs successeurs presque immédiats, toujours d'après la véridique histoire, n'ont-ils pas éclairé du flambeau de la foi les Gaules, les Espagnes, les contrées britanniques, etc.? Voilà pour l'étendue des lieux : puis cette Église, fondée par les apôtres ou leurs successeurs, ne traverse-t-elle pas les âges, constamment soutenue par la main puissante de l'Éternel? L'empire romain veut la détruire, et l'empire romain, qui avait tout soumis à sa puissance et dont les faisceaux en imposaient aux peuples les plus forts et les plus belliqueux, l'empire

romain, veux-je dire, recule devant l'Église chrétienne. Pourtant, qui pouvait s'attendre à un tel prodige, humainement parlant? D'un côté, pendant environ l'espace de trois siècles, j'aperçois des supplices épouvantables, des instruments de mort multipliés comme à l'infini, des lions, des chaudières remplies d'une huile bouillante, des pointes et des grilles de fer, etc.; de l'autre, j'aperçois des hommes simples et timides, qui n'ont que leur douceur et leur foi à opposer à la fureur des tyrans persécuteurs ; que des paroles de pardon à adresser au ciel pour leurs bourreaux ; qu'une poitrine à offrir au glaive meurtrier... C'en est fait, l'Église va périr ! oui, les bourreaux s'imaginaient la noyer dans le sang des pieux fidèles. Et, pourtant, l'histoire est là qui nous dit le contraire, nous sommes là nous-mêmes pour contempler le beau spectacle d'une Église sans cesse attaquée, outragée, et survivant toujours à ses défaites. Lisez Tertullien, dans son *Apologétique* spécialement, et vous verrez que l'Église de son temps avait fait de si rapides progrès qu'il ne craint point de dire que l'empire romain serait bientôt semblable à une vaste solitude, si les chrétiens le désertaient pour aller s'établir ailleurs ; vous verrez encore que la conservation de l'Église est véritablement une œuvre divine, puisqu'il soutient que le nombre des fidèles augmentait de jour en jour, à mesure que les ty-

rans rendaient la persécution plus sanglante ; le sang des martyrs, ajoute-t-il, étant une semence féconde de nouveaux chrétiens.

Non, je ne trouve point dans l'histoire des nations aucun fait qui puisse être mis en parallèle avec l'établissement miraculeux de l'Église dans tout l'univers, et son existence non moins miraculeuse pendant bientôt deux mille ans ; avec la certitude, j'en ai pour garant la parole d'un Dieu, que cette Église existera jusqu'à la fin des temps..... Après avoir prêché l'Évangile, dit M. de Chateaubriand, dans ses *Etudes historiques*, Jésus-Christ laisse sa croix sur la terre : c'est le monument de la civilisation moderne. Du pied de cette croix, plantée à Jérusalem, partent douze législateurs, pauvres, nus, un bâton à la main, pour *enseigner les nations* et renouveler la face des royaumes.

Les lois de Lycurgue, continue l'illustre écrivain, n'avaient pu soutenir Sparte ; la religion de Numa n'avait pu faire durer la vertu de Rome au-delà de quelques centaines d'années : un pêcheur, envoyé par un faiseur de jougs et de charrues, vient établir au Capitole cet empire qui compte déjà dix-huit siècles, et qui, selon ses prophéties, *ne doit point finir*.

Saint Irénée nous apprend, c'est encore le même auteur qui parle, que l'Évangile était déjà répandu par tout le monde ; il cite les églises de Germanie,

de Gaule, d'Espagne, d'Orient, d'Égypte, de Lybie, éclairées, dit-il, de la même foi comme du même soleil. Il nomme les douze évêques qui se succédèrent à Rome depuis Pierre jusqu'à Éleuthère [1]. Il affirme qu'il avait connu lui-même Polycarpe, établi évêque de Smyrne par les apôtres, lequel Polycarpe avait conversé avec plusieurs disciples qui avaient vu Jésus-Christ [2]. C'est un des témoignages *les plus formels* de la tradition. »

Je viens de vous dire un mot des triomphes remportés par l'Église sur les nombreuses, les cruelles persécutions du paganisme; mais voici qu'une nouvelle tempête vient assaillir la barque de Pierre. Les barbares inondent l'empire romain; la terreur de leur nom les devance; la désolation et la mort accompagnent leurs pas ; bientôt les royaumes s'écroulent sous les coups redoublés de ces terribles fléaux que le ciel a tirés du trésor de sa fureur pour châtier des nations coupables : tout est entraîné par ces torrents dévastateurs. Tout ! je me trompe; l'Église seule, comme une colonne solide et inébranlable, reste debout au milieu des

[1] J'ai déjà remarqué que le pape Éleuthère, dont parle saint Irénée, a envoyé des missionnaires pour porter la foi aux peuples de la Grande-Bretagne. Vous pouvez relire la note qui se trouve plus haut au commencement de la septième lettre.

[2] Voyez saint Irénée, *adversùs hæreses*, lib. 1, cap. X; et lib. 3, cap. III.

mille ruines qui s'accumulent sur les divers lieux où apparaissent les envoyés d'une inexorable justice... Est-ce assez dire que l'Église ait pu survivre à la destruction du plus puissant empire qui exista jamais sur la terre? Non; eux-mêmes, ces hommes si féroces, n'ont-ils pas demandé à la sainte épouse du Christ les divines lois de l'Évangile, par lesquelles ils ont adouci leur férocité native, et se sont formé avec le temps des mœurs pures et douces?... Qui n'admirerait surtout la marche si mystérieuse de la Providence dans la conversion des peuples, dont je parle, qui depuis, sont devenus par leurs vertus et leur savoir, la plus grande force de l'Église, sa joie, sa consolation, sa couronne?

« Les barbares, vous allez lire encore un passage de M. de Châteaubriand, les barbares, en entrant dans l'empire, étaient venus *chercher* des missionnaires : les envoyés de la miséricorde de Dieu allèrent au-devant des envoyés de sa colère, pour la désarmer. Des évêques, la chaîne au cou, *guérissaient les malades*, en prêchant la sainte parole. Les maîtres prenaient confiance dans ces esclaves médecins; ils se figuraient obtenir par eux la victoire, et demandaient le baptême. Les prisonniers se changeaient *en pasteurs;* des églises nomades commençaient au milieu des hordes guerrières, rentrées dans leurs forêts comme sous leurs tentes. Ces di-

verses nations se combattaient les unes les autres, se formaient en confédérations, dissoutes et recomposées selon les succès et les revers ; *gens féroces* qui brisaient tous les jougs, et *se soumettaient* au frein de quelques prêtres captifs. »

Je trouve inutile de parcourir chaque siècle pour vous citer toutes les hérésies qui ont désolé l'Église, les unes après les autres, pendant un espace de temps plus ou moins prolongé : lisez l'histoire, cher docteur, avec quelque attention, et vous verrez que le beau fleuve du catholicisme, qui a sa source sur Golgotha, je l'ai déjà remarqué, s'étend de jour en jour depuis bientôt deux mille ans, s'étend encore jusqu'à ce qu'il parvienne à envahir toutes les contrées de la terre... Deux cents millions environ de fidèles soumis à l'Église catholique ; ayant la même foi ; recevant les mêmes sacrements ; obéissant aux mêmes pasteurs, qui ont succédé aux premiers apôtres ; ne formant tous qu'un cœur et qu'une âme, et s'animant au bien par l'espoir d'obtenir le salut éternel ! Est-ce là un fait étonnant, auquel il est même impossible de comparer jamais les faits les plus prodigieux de l'histoire ?

Où est, je le demande encore, où est l'esprit droit et exempt de préventions, qui, venant à réfléchir sérieusement sur l'existence si miraculeuse de l'Église catholique dans tout l'univers, puisse ne

pas reconnaître l'Église de Rome comme la représentante même de l'Homme-Dieu auquel les nations ont été données en héritage ? Oui, il est incontestable que l'Église romaine est la sainte, la digne épouse du Christ, non-seulement parce que, aujourd'hui encore, elle forme de nombreux adorateurs en esprit et en vérité, mais aussi parce qu'elle a constamment possédé la *double universalité* de lieux et de temps qui est assignée à la vraie Église par des textes formels de la sainte Écriture, et par le témoignage des pères des premiers siècles.

Je ne vous ferai point l'injure de vous demander si toutes les sectes protestantes, dont *fait partie* votre église anglicane, peuvent revendiquer en leur faveur la double catholicité dont je viens de parler. Non ; impossible à elles de reculer leur existence au-delà du seizième siècle, avant les temps d'affreuse mémoire qui ont vu naître Luther et Calvin, Henri VIII et Thomas Cranmer ! Puis donc que votre église n'existe que depuis environ trois siècles, et seulement dans les contrées britanniques; puisqu'elle a, en vertu du protestantisme qu'elle proclame, des principes dissolvants qui l'empêchent de conserver intact un seul point de doctrine, qui l'empêchent surtout de faire jamais aucune conquête nouvelle, pourquoi, cher docteur, n'ouvririez-vous pas les yeux à la lumière des vé-

rités catholiques qui éclaire le monde? pourquoi repousseriez-vous toujours l'Église de Rome, mère et maîtresse de toutes les autres églises, *qui est évidemment établie par le Christ,* afin de procurer à tous le salut et la vie ?

Cependant, pour donner à cette conclusion une force encore plus grande, je me propose de vous développer dans quelques jours l'autre proposition que j'ai avancée plus haut : savoir, que le souverain pontife, comme successeur de saint Pierre sur le siége apostolique de Rome, est véritablement le chef de l'Eglise catholique.

Agréez, cher docteur, l'expression de mon profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XI.

14 avril 1841.

Mon cher docteur,

La réponse du commis d'un libraire, que j'ai citée dans ma dernière lettre, est restée gravée dans ma mémoire. Rien de mieux dit à l'occasion du pape : *Il n'y a que des préjugés* qui puissent vous empêcher, en Angleterre comme dans les autres contrées protestantes, de reconnaître le chef de l'Eglise catholique dans l'évêque même de Rome, assis sur le siége apostolique du prince des apôtres. Il faut bien que ces préjugés existent encore longtemps parmi vos compatriotes, puisque l'on continue à réimprimer chez vous des livres composés par les premiers réformateurs, qui ne rougissent point d'appeler l'église de Rome une nouvelle Babylone, et son pontife auguste le véritable Antechrist ; puisque, aujourd'hui encore, dans le dix-neuvième siècle, de jeunes fellows d'Oxford répètent dans leurs ouvrages, comme les ministres dans les temples, que l'Église de Rome a corrompu

sa doctrine, en y mêlant les erreurs et les superstitions du paganisme : puisque *les plus raisonnables* parmi les docteurs anglicans sont ceux qui veulent bien reconnaître le pape, en qualité de patriarche d'Occident, de même qu'ils reconnaissent d'autres patriarches pour les églises d'Orient, toutefois pourvu que le pape lui-même consente à embrasser les anglicans comme des frères, et *les autorise* à vivre en sûreté de conscience dans le *schisme* et dans les *hérésies*, qu'ont légués à l'Angleterre les Henri VIII et les Thomas Cranmer.

A moins que Dieu ne multiplie ses miracles pour convertir votre patrie, il faut bien avouer que les anglicans auront peine à repousser jamais l'œuvre satanique des réformateurs, entretenus, dominés qu'ils sont, dans leur aversion pour la sainte autorité du pape, par les plus aveugles, les plus haineux, les plus violents de tous les préjugés. *Des préjugés*, c'est-à-dire de l'ignorance, de la mauvaise foi ! voilà sur quoi s'appuie l'église anglicane pour vivre dans sa révolte et dans sa coupable indépendance.... Resterez-vous donc, cher docteur, sous la tyrannie de préjugés funestes ? Je ne le pense pas : vous attachez sans doute un trop grand prix à la connaissance de la vérité pour ne point briser les liens de votre servitude, ne point soupirer après la douce liberté que l'on goûte au sein de l'Église catholique ; car la vérité, et seulement

la vérité, dit le Sauveur, pourra vous rendre véritablement libres : *Veritas liberabit vos.*

La question que je me propose de traiter en ce moment est bien importante ; elle est toute fondamentale, puisque, si vous avez le bonheur de comprendre la nécessité de reconnaître pour chef suprême de l'Église l'évêque de Rome, vous aurez dès lors trouvé une vérité bien féconde en d'utiles et salutaires conséquences. Une fois le pape admis comme l'organe de l'Église catholique, la vérité s'offre à notre intelligence d'une manière presque intuitive ; par le souverain pontife, nous parvenons aisément à saint Pierre, prince des apôtres; puis par saint Pierre au Christ, et par le Christ enfin au Père éternel, qui a envoyé son Fils pour racheter et sauver tous les hommes.

Je vais donc vous montrer que saint Pierre a été établi par le Christ le chef suprême de l'Église ; et que les évêques de Rome, non-seulement héritent son siége apostolique, mais encore sa divine primauté, son omnipotence spirituelle.... Il est bien entendu que j'appuierai ces deux propositions, selon ma coutume, sur des textes bien formels du nouveau Testament et sur le témoignage des premiers pères.

Je ne puis avancer sans vous faire ressortir le vice radical qui est inhérent aux doctrines protestantes, admises par votre église anglicane. L'on soutient

depuis trois siècles, en dehors du catholicisme, que l'Église n'a point de chef visible; que l'on ne doit point se soumettre aux décisions d'aucune église, parce que toutes les églises particulières sont sujettes à errer; qu'en conséquence chaque individu a le droit de se faire sa foi, comme il le peut, à l'aide pourtant de la sainte Écriture. Il n'y a point de chef dans l'église, dites-vous, en Angleterre! Mais Jésus-Chist suppose toujours *le contraire* dans les diverses comparaisons ou paraboles dont il se servait pour désigner la société qu'il voulait former en ce monde.... Ouvrons ensemble l'Évangile, et dites-moi pourquoi le Christ, par exemple, appelle son Église un royaume, une bergerie, une vigne, un champ, une famille de frères, etc.; sinon pour faire comprendre qu'il placera dans son Église un apôtre au-dessus des autres apôtres, un évêque au-dessus des autres évêques, auquel l'on pourra donner les noms de pasteur, de roi, de chef et de maître; de même qu'il se trouve dans les états et les royaumes terrestres un homme placé au-dessus des autres, que l'on appelle roi; dans une bergerie un homme qui a soin des brebis, que l'on appelle pasteur; dans les métairies des intendants qui s'occupent de faire cultiver la terre, que l'on appelle maîtres ou chefs; dans la famille enfin un supérieur qui est chargé d'y conserver l'ordre et la paix, que l'on appelle père ou tuteur!

C'est ici que vous pouvez admirer combien est grande l'harmonie qui existe entre l'œuvre si surnaturelle du Christ, je parle de la fondation de son Eglise, et toutes les œuvres de la nature ; puisqu'il est facile d'apercevoir que les œuvres de la création et celle qui a pour but le salut des hommes sont absolument identiques, à ne considérer ces œuvres, il s'entend, que dans leurs principes constitutifs. Vous voulez sans doute un roi dans un état monarchique, un président dans une république, un maître dans une maison, etc. ; donc, il faut aussi un chef suprême dans l'Eglise qui est la maison de Dieu, etc. Cette conséquence, qui est incontestablement rigoureuse et absolue, frappe déjà, comme vous voyez, dans sa base tout votre système protestant, qui ne se contente pas de rejeter, contre les lois même de la nature, la nécessité et l'existence d'une autorité toute divine, chargée de mettre à l'abri de la fureur des passions le dépôt si précieux des vérités révélées ; mais de plus pousse l'homme dans un orgueil plus absurde peut-être que coupable même ; puisque lui, le protestantisme, il élève l'individu jusqu'à la hauteur de la divinité, en lui accordant le droit de se faire sa religion, comme bon lui semble, et d'interpréter la Bible selon sa capacité et les lumières de sa propre intelligence.

Mais qu'est-il besoin de chercher des preuves

indirectes, des preuves de convenances, pour établir l'autorité de saint Pierre sur les autres apôtres, lorsque cette divine autorité accordée indubitablement par le Christ se trouve exprimée dans l'Evangile en termes si clairs, si précis, si formels?

Le Christ appela ses disciples, dit saint Mathieu; « les voilà tous, observe notre grand Bossuet; et parmi eux il en choisit douze. Voilà une première séparation, et les apôtres choisis : « et voici les noms des douze apôtres; le *premier* est Simon qu'on appelle Pierre. Voilà dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison, du nom de Pierre, que Jésus-Christ, dit saint Marc, lui avait donné pour préparer l'ouvrage qu'il méditait, d'élever tout son édifice sur cette pierre. » (Sermon de l'unité.)

Vous ne pourrez point dire, cher docteur, que saint Pierre a été nommé en tête des apôtres, pour s'être déclaré le premier le disciple du Sauveur, puisque les évangélistes nous apprennent que son frère André, *avant lui,* avait déjà trouvé le Messie. Si donc il est nommé le premier, ce ne peut être qu'à cause de la prééminence qu'il a sur les autres apôtres. Remarquez aussi que saint Marc et saint Luc, qui parlent de l'élection des apôtres, ont soin, comme saint Mathieu, de mettre Pierre à la tête du collége apostolique, tandis qu'ils ne rapportent point dans le même ordre, les noms

des onze autres. Sans doute, ceux-ci étant égaux entre eux, il importait peu dans quel ordre leurs noms fussent rapportés; au lieu que Pierre ayant reçu la prééminence, c'eût été méconnaître la volonté du Christ, que de ne pas le nommer le premier en parlant de l'élection de tous.

Lisez avec attention les passages suivants, qui établissent si puissamment la primauté de saint Pierre.

Celui-ci confesse la divinité du Sauveur, et pour récompenser sa foi, le Christ le nomme chef suprême de son Église : « Tu es Pierre, lui dit le Dieu de toute vérité, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Il faut bien avouer que ces paroles ont une signification réelle, et qu'elles n'auraient jamais été adressées à Pierre *seul*, si le Christ n'eût eu le dessein, en le séparant des autres apôtres, de lui accorder une prérogative, une prééminence toute spéciale.

« Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, dit encore à Pierre le divin maître, et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel. »

Il est vrai, le Sauveur adresse les mêmes paroles à tous les apôtres, y compris toutefois Pierre lui-même, avec le droit de pardonner ou de rete-

nir les péchés; mais, outre qu'à Pierre seul, ont été adressées ces paroles, *je te donnerai les clefs du royaume céleste,* qui marquent une puissance absolue sur la conscience de tous, n'est-il pas évident que le dessein du Christ fut de mettre premièrement *dans un seul*, ce que dans la suite il a voulu accorder à plusieurs? Or, écoutons encore Bossuet, la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole, *tout ce que tu lieras*, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « *Tout ce que vous remettrez ;* car les promesses de Jésus-Christ aussi bien que ses dons sont sans repentance, et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est *irrévocable :* outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la *plénitude*, et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. »

Voici encore une autre remarque de la préférence donnée à Pierre par le Christ : « Simon, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Lors donc que tu seras converti, tu prendras soin de confirmer tes frères. » Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. N'est-il pas évident que le Sauveur, en imposant à Pierre la charge de con-

firmer ses frères dans la foi, lui accorde par là une prérogative spéciale, et le place au-dessus des autres apôtres? Aussi, voyons-nous que Pierre parcourait les villes diverses, où avait été annoncée la parole divine, fortifiant le courage des disciples, et les exhortant à persévérer dans la foi. (Actes des apôt. 14.)

Lisez encore ce que saint Jean nous dit, en parlant d'une apparition dont le Christ favorisa ses apôtres après sa résurrection : « Après donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ne font ceux-ci? Il lui répondit : — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : — *Paissez mes agneaux*. Il lui demanda pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous?... Et Pierre lui dit : — Seigneur, vous savez toutes choses, vous connaissez que je vous aime. Jésus lui dit : — *Paissez mes brebis*. » A moins de fermer les yeux à l'évidence, il faut bien reconnaître que le Sauveur donne à Pierre le droit et l'autorité de pasteur sur deux sortes de personnes dont son Église devait être composée, et dont les unes seraient dans l'Église, ce que dans le troupeau sont les brebis; les autres, ce qu'y sont les agneaux. Écoutez encore l'immortel évêque de Meaux : « C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement, d'*aimer plus que les autres* apôtres, et ensuite, *de paître* et *gouverner*

tout, *et les agneaux et les brebis*, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes ; pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison, on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge, et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut selon sa parole, que le *premier soit* comme lui par la charité, le *serviteur de tous les autres.* »

Il faut bien que les paroles que le Christ adressait à Pierre seul, aient eu leur effet, puisque jamais le Sauveur n'a pu prononcer une seule parole *inutile.* C'est pourquoi saint Pierre a toujours agi dans l'Église, en sa qualité de chef suprême de tout le troupeau fidèle. Voici quelques faits tirés de la sainte Écriture, que je livre sans commentaire à vos sérieuses réflexions. Pierre et Jean arrivent au tombeau du Sauveur ; mais Jean, qui était arrivé le premier, attend Pierre et le laisse descendre dans le tombeau avant lui, afin qu'il pût, le premier[1], s'assurer du grand miracle de la résurrection. Pierre, après la descente de l'Esprit saint, annonce le premier au peuple juif les véri-

[1] Je veux dire le premier d'entre les apôtres, puisque nous savons que J.-C. ressuscité se montra d'abord à Marie-Madeleine qui s'était rendue au sépulcre, de bon matin, pour embaumer le corps de son Dieu.

tés du salut, et il convertit des milliers de personnes ; le premier il fait un grand miracle pour donner de l'autorité à sa parole, qui est la parole même de Dieu ; le premier il propose de choisir un disciple pour remplacer Judas dans les fonctions d'apôtre ; le premier il parle dans le concile de Jérusalem ; le premier il convertit les gentils dans la personne du centurion Corneille. Pierre est le premier partout ; mais je ne puis pas tout dire, dirai-je ici avec Bossuet. Tout concourt à établir sa primauté ; oui, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une *si grande puissance* avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est le seul pontife qui au-dessus, dit saint Paul, du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la faiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances. Mais les pontifes *ses vicaires,* qui tous les jours disent avec nous, *pardonnez nos fautes,* apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du *trésor qu'ils portent* dans un vaisseau si fragile. »

Maintenant, je vous le demande, cher docteur, ne devez-vous pas reconnaître que le pape, qui est assis à Rome sur le siége apostolique de saint Pierre, possède, comme le prince des apôtres, une autorité toute particulière, une juridiction réelle sur tous les autres évêques qui travaillent dans l'É-

glise de Dieu au salut des âmes? Puisque vous avouez que les apôtres ont laissé à leurs successeurs leur siége et leur puissance spirituelle, il faut bien avouer aussi que saint Pierre a légué à ses successeurs et son siége et sa primauté elle-même. Cette vérité n'est-elle pas clairement renfermée dans ces paroles du Christ : Tu es Pierre, et sur cette pierre *je bâtirai* mon Église, et les portes de l'enfer *ne prévaudront jamais* contre elle? Cette vérité n'est-elle pas toute l'âme du Sauveur, si je puis ainsi dire, qui, dans les pouvoirs qu'il accordait soit à Pierre seul, soit aux apôtres, y compris encore Pierre, ne s'arrêtait pas seulement à leur personne, mais avait aussi en vue leurs successeurs, puisqu'il faisait une œuvre *indestructible*, en fondant son Église, selon qu'il le dit formellement à ses premiers apôtres : Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la *consommation des siècles*?

Il est bien triste que, depuis trois siècles, l'on travaille, en Angleterre et dans les autres pays protestants, à dénaturer, à embrouiller les textes de l'Écriture, les plus précis et les plus clairs en faveur de la primauté de saint Pierre; autrement vous verriez comme par *intuition* la justesse des propositions qui sont l'objet de cette lettre; mais puisque, depuis la prétendue réforme, il y a conspiration flagrante, je ne crains point de le dire, conspiration satanique contre la sainte autorité du

pape, comme chef de l'Église, en sa qualité de *successeur* du prince des apôtres, je suis donc obligé de vous rappeler les témoignages des premiers pères qui proclament, comme nous le faisons aujourd'hui, que l'évêque de Rome est au-dessus de tous les autres évêques catholiques qui reconnaissent l'Église romaine pour mère et maîtresse de toutes les autres églises particulières, disséminées sur la surface de la terre.

A la fin du premier siècle, le pape saint Clément, successeur de saint Pierre, écrit deux lettres aux Corinthiens qui l'avaient consulté : il les exhorte à la paix, à la soumission envers leur évêque, il leur parle au nom de l'Église romaine. Cependant d'où vient que les Corinthiens ont recours à l'évêque de Rome, s'ils ne le regardent point comme le chef suprême de toute l'Église? Il leur eût été plus simple de s'adresser soit à l'apôtre saint Jean qui vivait encore, soit à quelqu'une des églises d'Asie, immédiatement fondées par les apôtres eux-mêmes.

Saint Irénée, qui avait conversé avec les disciples des apôtres, n'en appelait-il pas à la chaire de saint Pierre, comme à la règle de foi, ne confessait-il pas encore cette principauté régissante, devenue si célèbre dans l'Église, lorsqu'il écrivait ces paroles : Il faut que toute l'Église, c'est-à-dire les fidèles qui sont de toutes parts, viennent (s'accordent) à cette Église (l'Église de Rome) à cause de sa prin-

cipauté *plus puissante, propter potentiorem principalitatem;* dans laquelle Église les fidèles qui sont de toutes parts, ont toujours conservé la tradition qui vient des apôtres (*Adv. Hær.*, lib. III, cap. 3).

Origène enseigne formellement que l'Église du Christ a été fondée sur Pierre, et que le suprême pouvoir de paître le troupeau fidèle a été confié à ses soins (*in epist. ad Rom.*, lib. V).

Saint Cyprien, après avoir rapporté les paroles immortelles : *Vous êtes Pierre*, etc., ajoute : C'est de là que découlent l'ordination des évêques et la forme de l'Église (*Epist.* 33, édit. Paris.).

Saint Pacien, qui écrivait peu après saint Cyprien, dit comme lui que le Christ a parlé à saint Pierre, à un seul pour fonder l'unité, et qu'ensuite il a donné le même précepte aux autres en commun (*Epist.* 3).

Saint Jérôme écrivait au pape Damase : Ne suivant d'autre chef que Jésus-Christ, je suis uni de communion à votre sainteté, c'est-à-dire à la chaire de Pierre. Je sais que l'Église *a été bâtie* sur cette pierre. Quiconque, hors de cette maison, mange l'agneau est un profane. Si quelqu'un n'est pas dans l'arche avec Noé, il périra par le déluge. Je ne connais point Vital, je rejette Mélèce, j'ignore Paulin. Quiconque ne recueille pas avec vous, disperse, c'est-à-dire celui qui n'est pas à Jésus-Christ, est un antechrist... Trois partis qui *divisent* l'Église

d'Antioche, veulent m'attirer à eux ; mais, moi, je crie : Si quelqu'un *est uni à la chaire* de Pierre, il l'est à moi. Mélèce, Paulin, Vital prétendent vous être unis. Je pourrais le croire, si un seul l'assurait ; mais, maintenant, ou deux, ou trois mentent. *Je supplie* votre sainteté de me faire connaître par ses lettres avec qui je dois communiquer dans la Syrie.

Ainsi, d'après saint Jérôme, ceux-là seuls sont membres de la vraie Église, qui sont en communion avec l'évêque de Rome ; l'Église romaine est l'arche de salut, hors de laquelle l'on périt infailliblement.

Voici un fait historique qui prouve en faveur de la primauté de l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre.

Deux conciles d'Afrique, l'un de Carthage, l'autre de Milève, avaient envoyé leurs décrets contre les pélagiens au pape Innocent I, afin, disaient-ils, que l'autorité du siége apostolique y accédât, pour procurer le salut de plusieurs et corriger la perversité de quelques autres. Le pontife suprême ayant *confirmé* ces décrets, saint Augustin s'en exprima de cette sorte : Déjà sur cette affaire, deux conciles ont été envoyés au *siége apostolique ;* les rescrits en sont venus : *la cause est finie ; inde etiam rescripta venerunt : causa finita est.* Or peut-on reconnaître plus formellement l'autorité du pontife

romain, sinon lorsque les conciles eux-mêmes y ont recours et regardent sa décision comme décisive et comme la règle de la foi, selon la pensée de saint Augustin ?

Saint Prosper, son disciple, ne chantait-il pas dans sa poésie sacrée : que Rome, siége de Pierre, devenu par cet honneur pastoral la capitale du monde, *se soumet par la religion* ce qu'elle ne possède plus par les armes (*Carmen de ingratis*).

Je ne finirais jamais cette lettre, cher docteur, si je voulais vous citer bien d'autres témoignages, puisés dans les ouvrages des premiers pères, en faveur de la primauté de l'évêque de Rome, comme successeur du prince des apôtres. Je terminerai par ces mots de Vincent de Lérins ; en parlant de la dispute au sujet du baptême des hérétiques, il dit que le pape saint Étienne fut celui qui résista principalement à saint Cyprien, jugeant digne de lui de surpasser les autres par son zèle pour la foi, autant qu'il les surpassait tous *par l'autorité de sa place* : [1] *quantùm loci auctoritate superabat.* (*Commonit. cap.* 5.)

[1] Dès qu'il est incontestable que le pape est le chef suprême de l'Église, toutes les difficultés s'aplanissent d'elles-mêmes, lorsqu'il s'agit de la condamnation d'une erreur quelconque. N'est-il pas évident que des subordonnés n'ont aucun droit de rien faire qui soit opposé à la volonté de leur chef? Aussi, l'histoire à la main, trouvons-nous que les décisions dogmatiques, soit d'un évêque dans son diocèse, soit d'un concile particulier

Il y a encore un grand point de doctrine, admis par l'Église catholique, dont je désire dire quelques mots avant de clore cette lettre ; je veux parler de la nomination des évêques qui doit être approuvée *au moins* par le saint pontife, lorsqu'elle n'est point faite par lui directement.

Cette proposition doit vous paraître incontestable, cher docteur, si vous avez réfléchi sérieusement sur la primauté du pape, que je viens de vous exposer : en effet si le pape, comme il est certain d'après ce que je viens de dire, est le chef suprême de toute l'Église, peut-on conduire sans son approbation ou autorité une portion du troupeau fidèle ? Si le pape est chef de l'Eglise, n'est-il pas de son devoir de distribuer par lui ou ses délégués, tous les secours nécessaires à la sanctification et au salut des peuples qui sont confiés à la sollicitude pastorale ?

Cette vérité de foi est proclamée par tous les docteurs catholiques ; je vais, pour vous satisfaire, citer en sa faveur quelques témoignages, puisés dans les pères des quatre premiers siècles.

ou général même, n'ont eu de force obligatoire pour la conscience, qu'autant qu'elles ont été sanctionnées et reçues comme l'expression de la vérité catholique, par l'évêque de Rome, que Tertullien appelle souverain pontife et évêque des évêques... Le même Tertullien nous donne la raison de ce grand fait qui domine l'histoire de l'Église, lorsqu'il dit : « Le Seigneur a donné les clefs à Pierre, et *par lui* à l'Église. »

Optat de Milève ne dit-il pas : Saint Pierre a reçu seul les clefs du royaume des cieux, pour *les communiquer* aux autres pasteurs (liv. 7, contre Parménien)?

Nous avons déjà vu ce qu'a écrit saint Cyprien ; après avoir cité les paroles du Christ : *Tu es Pierre*, etc., il ajoute que c'est de là que découlent *l'ordination* des évêques et la forme de l'Eglise (épit. 33).

Saint Augustin en Afrique ne disait-il pas, en parlant à son peuple : le Seigneur nous a confié ses brebis, *parce qu'il* les a confiées à Pierre (Serm. 296) ?

Saint Grégoire de Nysse confessait la même doctrine à la face de l'Orient, lorsqu'il disait : Jésus-Christ a donné *par Pierre* aux évêques les clefs du royaume céleste.

Et c'est en vertu de cette croyance que saint Ephrem disait à un *simple* évêque : Vous occupez la place de Pierre (*locum Petri obtinens*) ; sans aucun doute, parce qu'il regardait le Saint-Siége comme *la source* de l'épiscopat.

Aussi avait-on recours au pape, toujours dans les premiers siècles, lorsque l'on déposait injustement un évêque quelconque. Saint Chrysostôme déposé par ses ennemis a été rendu à son église de Constantinople par l'autorité du pape Innocent I, qui s'éleva contre les actes du conciliabule

du Chêne, parce qu'on y avait violé toutes les règles de la justice. Au rapport de Sozomène, quelques évêques orientaux, injustement dépossédés, c'étaient Marcel d'Ancyre, Asclépas de Gaza, et même le grand Athanase, eurent aussi recours au pape saint Jules qui *les rétablit* dans leurs siéges ; et l'historien, qui raconte ce fait, observe que le pape, en sa qualité de *chef des pasteurs*, a la charge de veiller sur toutes les églises (Sozomène, tome 1, liv. 3, chap. 8). Enfin, si vous désirez avoir une notion des priviléges que pouvaient posséder les patriarches dans l'Eglise de Dieu, je vous conseille de lire le premier volume de la *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques;* dans cet ouvrage vous verrez que tous les patriarcats *ont été institués* par les pontifes romains, soit qu'ils aient jugé à propos d'honorer certaines églises par des prérogatives spéciales, soit plutôt que, frappés des avantages qui résulteraient pour l'administration de ces contrées lointaines de l'établissement de chefs intermédiaires, ils aient cru convenable de *déléguer* à quelques évêques des pouvoirs plus étendus, et néanmoins toujours subordonnés à l'autorité dont ils émanaient. Pour se former une juste idée de la dignité patriarcale, on doit donc se la représenter comme un *écoulement* de la primauté du siége apostolique. Un patriarche était l'homme du pape, comme un gouverneur de province est

l'homme du roi, qui lui confie une portion de sa puissance. Aussi les papes se sont-ils toujours réservé la *confirmation* des évêques d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople et de Jérusalem. Il était éminemment dans l'ordre qu'ils choisissent eux-mêmes leurs vicaires ou du moins qu'ils en approuvassent l'élection. Les fonctions propres de ces antiques légats du Saint-Siége étaient des *fonctions pontificales*. S'ils ordonnaient des évêques, s'ils les instituaient, s'ils veillaient à l'exécution des lois ecclésiastiques hors de leur diocèse particulier, s'ils convoquaient des conciles, c'était par l'autorité des souverains pontifes; au lieu que ceux-ci, n'empruntant de personne leur puissance, parlaient, agissaient au nom de Dieu seul: *Auctoritate nobis divinitùs concessâ*, répètent-ils sans cesse, *per auctoritatem divinâ voce beato Petro collatam*.

Il est donc très-certain, cher docteur, qu'il faut, si l'on ne veut pas fouler aux pieds les saintes Ecritures et les ouvrages de tous les saints docteurs, à partir du premier siècle jusqu'à nos jours, qu'il faut, dis-je, reconnaître comme chef suprême de l'Eglise, après le Christ, non-seulement saint Pierre, mais encore tous ses successeurs qui se sont assis, l'un après l'autre, sur le siége apostolique de Rome, chargés qu'ils sont de conduire jusqu'à la fin des âges le troupeau fidèle, et les agneaux

et les brebis, dans la voie de la vérité et de la vertu.

Adieu; croyez toujours à la franchise de mes sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XII.

20 avril 1841.

Mon cher docteur,

Je pense qu'un regard en arrière ne sera pas inutile pour vous convaincre toujours davantage de la divinité de l'Eglise romaine, la sainte épouse du Sauveur, et la maîtresse de toutes les autres sociétés chrétiennes répandues sur divers points du globe. Vous le savez, le symbole de Constantinople veut que tous les fidèles croient à une Eglise sainte, catholique et apostolique ; c'est-à-dire, que l'on reconnaisse la vraie Eglise à son unité, à sa sainteté, à son apostolicité, à sa catholicité [1]. Or, n'est-il pas évident que l'Eglise romaine, à l'exclusion des

[1] Je ne traite point en particulier la note de la *sainteté* de l'Église, parce qu'il me paraît évident que l'Église véritable, une fois reconnue par son unité, son apostolicité, sa catholicité, est digne de nos hommages et de notre soumission ; et aussi que cette fille du ciel n'est descendue sur la terre que pour procurer les moyens qui sont nécessaires à la *sanctification* et au salut des hommes.

autres églises, soit schismatiques, soit hérétiques, est *une,* puisqu'elle réunit tous ses enfants dans le même symbole, jusque-là qu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme, pour parler le langage de la sainte Ecriture ; qu'elle est *apostolique,* puisqu'elle a été fondée par saint Pierre, établi par le Christ même, le chef et le prince des autres apôtres ; qu'elle est *catholique,* puisque nous trouvons l'Eglise romaine en possession du monde entier depuis bientôt deux mille ans. Toutes ces vérités qui appartiennent au dépôt de la foi, ont été établies dans les lettres précédentes à l'aide de plusieurs textes puisés dans la Bible et dans les écrits des premiers pères.

Aussi, est-ce en vertu de la puissance surnaturelle dont ils se reconnaissent revêtus par le divin Sauveur, que les évêques catholiques, le successeur de Pierre à leur tête, ont, de tout temps, dit anathème à tous les novateurs qui voulaient corrompre la saine doctrine, et pervertir les pieux fidèles. Leurs voix harmonieuses, la voix des successeurs des apôtres, ne forment-elles pas ces sublimes échos qui, de jour en jour, de génération en génération, de siècle en siècle, transmettent la pure parole de Dieu, aussi puissante, aussi nouvelle, aussi vivace que le jour où elle s'échappait des lèvres sacrées du divin maître? Echos mystérieux qui, sortis des cieux, vont se répétant sur la

terre, pour donner un peu de vie et de consolation aux infortunés mortels, jusqu'à ce que, retentissant de nouveau dans l'éternité, ils puissent se confondre avec les chants immortels des élus triomphants dans la gloire.

Comme je n'ai point eu le temps de chercher dans la Bible ou dans les premiers pères les textes qui établissent les autres vérités catholiques que je me propose de vous développer encore, permettez-moi en ce moment, mon cher docteur, de vous dire quelques-unes des impressions que j'éprouve lorsque je réfléchis avec calme et attention sur l'établissement si miraculeux de l'Eglise au milieu du monde, et sur sa conservation plus miraculeuse peut-être à travers les âges, malgré les mille combats que livrent à la vérité les divers suppôts de l'enfer.

Vous le savez, Jésus-Christ, c'est l'Evangile qui nous le dit, n'est point venu apporter la paix, mais un glaive, mais la guerre, c'est-à-dire, qu'il n'a fondé son Église que pour détruire, en les attaquant sans relâche, tous les principes pernicieux de l'erreur et du vice.

De son côté, le prince des ténèbres, Satan a accepté dans son orgueil le défi du Christ ; lui aussi, il a osé écrire sur les drapeaux de ses légions : Guerre et destruction de l'Église catholique ; et naguère, son plus fidèle satellite ne criait-il pas à

la face du soleil : Écrasons *l'infâme*, guerre à l'infâme, guerre à la religion du Christ?

Vous savez sans doute qu'il n'y a rien à craindre pour l'Église, fût-elle assaillie par toutes les puissances de l'enfer et du monde réunies ensemble, son céleste fondateur ayant laissé échapper de son cœur ces admirables, ces lumineuses paroles : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer *ne prévaudront jamais* contre elle.

En vain donc Satan voudra détruire l'œuvre du Très-Haut, jamais il ne pourra réussir dans son infâme projet. Dès qu'une fois le soleil de la vérité chrétienne a brillé sur le monde des intelligences, il doit briller constamment dans son plein midi ; et ceux là seuls échapperont à la salutaire influence de ses rayons divins, qui plongeront leurs yeux dans la boue pour vivre dans un déplorable aveuglement spirituel ; ennemis qu'ils sont des sacrifices qu'il faut s'imposer dans la pratique du bien ; délectés qu'ils sont encore par les fétides exhalaisons d'un cœur corrompu, qui est dominé par les passions mauvaises.

C'est l'histoire à la main que je veux vous montrer quelques-uns des triomphes, que l'Eglise a remportés dans tous les temps, sur tous les satellites de l'enfer qui avaient juré haine à la vérité et à la justice.

La nation juive, dans sa généralité, persévère dans son aveuglement et dans son impénitence ; elle travaille même, non contente d'avoir élevé une croix pour le Christ sur les hauteurs du Golgotha, elle travaille, veux-je dire, à détruire la société des fidèles, qu'avait formée la prédication si efficace du prince des apôtres. L'Éternel verra-t-il avec insouciance la conduite coupable de Jérusalem envers les disciples du divin crucifié? Non ; voyez si une page de sang ne se trouve point pour cette ville déicide dans les annales du monde. La famine, la guerre civile, le glaive du vainqueur n'ont-ils pas immolé dans Jérusalem onze cent mille victimes? et ceux de ses habitants qui ont pu échapper à la mort, n'ont-ils pas été vendus comme des bêtes de somme sur les marchés publics pour être disséminés dans les diverses contrées de la terre? Nouveau Caïn, partout où il se trouve, le juif porte le poids accablant de la servitude, et n'offre plus à l'œil de l'observateur qu'un front déicide, qu'ont sillonné les foudres de la vengeance céleste.

Les païens entrent en foule dans l'Église catholique ; ce qui en fait foi surtout, ce sont les épîtres du grand Paul adressées aux habitants de Rome, de Corinthe, d'Éphèse, de Macédoine, de Philippes, aux Colossiens, aux Thessaloniciens, aux Galates. Tous ces peuples, et d'autres encore, qui

vivaient dans l'erreur et le désordre, furent éclairés dès lumières de l'Évangile, et appelés par la pratique des vertus chrétiennes à la possession du royaume céleste... Satan ne peut voir l'édifice de la religion s'élever sur les ruines de ses autels détruits et renversés. Il soulève donc la puissance si formidable de tout l'empire romain contre l'Église catholique. Admirez toujours la force de ces paroles : « Jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre l'Église. » Satan a beau faire, il a beau inonder les provinces et Rome même du sang des chrétiens; ceux-ci triomphent et se multiplient toujours davantage à mesure qu'ils meurent en plus grand nombre pour rendre témoignage à leur foi. Certes, la fureur des tyrans est inouïe, elle est étrangement cruelle ; eh bien ! la patience des chrétiens pour tout endurer est encore mille fois plus incompréhensible; et plutôt la hache des bourreaux sera émoussée à force de frapper ses victimes, que le courage de nos martyrs ne sera ébranlé à la vue de mille instruments divers qui leur promettent des supplices souvent si ignominieux, et toujours si cruels. Tertullien, qui vivait dans le temps des persécutions, n'a-t-il pas caractérisé la force invincible de l'Église, lorsqu'il a écrit ces mystérieuses paroles : « Le sang des martyrs a été constamment la semence de nouveaux chrétiens ! *Sanguis martyrum semen christianorum.* »

Quand le Seigneur eut prouvé à la terre que la conservation de l'Église était son ouvrage, que fit-il? Il appela à la foi le grand Constantin, qui devint membre de l'Église catholique, et il lui fit arborer la croix au haut du Capitole, de même que nous voyons le drapeau des conquérants flotter sur les monuments élevés des villes subjuguées et conquises.

Ce n'était pourtant pas assez pour le Sauveur d'avoir environné la croix d'honneur et de gloire, d'avoir surtout conservé son Église au milieu du torrent de sang dans lequel elle était comme submergée par la fureur des bourreaux, la justice divine demandait encore que le peuple romain fût châtié comme il méritait de l'être. Ce peuple n'avait-il pas secondé l'enfer dans sa rage, en massacrant des justes, des agneaux, des innocents, j'appelle ainsi les enfants de l'Eglise? Or, voici comme l'Eternel a su châtier ceux qui s'étaient laissé conduire par une impiété stupide et féroce. L'empire romain est devenu la proie de plusieurs hordes barbares qui se partagèrent, après les avoir ravagées, ses provinces riches et nombreuses. Comme c'était principalement de Rome qu'étaient sortis tant d'édits sanglants qui avaient livré à la mort un si grand nombre d'innocentes victimes, ç'a été cette ville maîtresse des nations, qu'ont saccagée et réduite en cendres des milliers de bar-

bares, suscités qu'ils étaient par la justice divine, pour détruire Rome, et pour châtier de grands coupables.

Satan est-il assez humilié? La honte de sa défaite le forcera-t-elle à se cacher au fond de l'abîme pour laisser l'Église achever sa course, à travers les âges, dans le repos et dans la paix? Non : impossible à Satan de ne point frémir de rage, tant qu'il entendra prononcer sur la terre des paroles de salut et de vie. Le génie du mal ne peut pas plus s'empêcher de persécuter l'Église catholique, que le soleil de répandre sur son passage, avec des flots de lumière, la clarté et la chaleur, la fertilité et l'abondance. Aussi, à défaut de persécutions sanglantes, suscitera-t-il constamment des novateurs qui s'efforceront de troubler, s'il se peut, l'union et la concorde, qui doivent exister parmi des frères.

Attention, cher docteur, aux desseins de la Providence, lorsqu'elle permet que l'Église soit éprouvée par l'audace des novateurs! Il faut, dit saint Paul, qu'il y ait des hérésies et des divisions dans l'Église catholique, afin que l'on sache quels sont les enfants de la lumière et les cœurs véritablement vertueux. Le vent de l'hérésie ou du schisme, tout désastreux qu'il puisse être, a pourtant la vertu salutaire de purifier le sein de l'Église, parce qu'il éloigne tous les membres gangrenés, qui ne servent qu'à scandaliser les fidèles disciples, par leur

orgueil ou leurs mœurs dépravées : c'est comme la tempête qui purifie le vaste Océan, en poussant vers le rivage les cadavres qui auraient répandu dans ses profondeurs l'infection et la mort; ou le vent qui sépare et chasse la paille, qui se trouve mêlée avec le bon grain.

Pourquoi Dieu permet-il encore qu'il y ait des schismes et des hérésies, sinon pour que la vérité, qu'on attaque, brille d'un plus grand lustre et d'un plus vif éclat ? Qu'arrive-t-il en effet lorsqu'un novateur ose opposer à l'enseignement catholique les inventions de son propre esprit ? Ce qui arrive ! L'Église, je parle ici des conciles généraux, bien qu'il existe d'autres moyens de repousser les nouveautés dangereuses, l'Église, veux-je dire, réunit toutes ses forces pour rendre nulles les attaques de l'ennemi : elle assemble ses pontifes disséminés sur la surface du globe ; elle recueille les traditions des églises particulières ; et tout ce qui est reconnu pour être général et universel, elle le proclame comme l'objet de sa foi et comme faisant partie du précieux dépôt qu'elle a ordre de conserver jusqu'à la fin du monde.

En lisant l'histoire ecclésiastique, vous trouverez qu'elles sont innombrables les hérésies qui ont surgi pendant les premiers siècles, soit avant, soit pendant le temps de la persécution ; mais l'Église, en même temps qu'elle lassait par sa patience la

fureur des tyrans, repoussait par sa force souveraine toutes les paroles de mensonge que l'enfer avait vomies sur la terre. L'Église faisait tête à toutes ces hérésies, je cite ici M. de Chateaubriand (*Etudes historiques*) : « Sa lutte perpétuelle donne la raison de ces conciles, de ces synodes, de ces assemblées de tous noms et de toutes sortes que l'on remarque dès la naissance du christianisme. C'est une chose prodigieuse que l'infatigable activité de la communion chrétienne : occupée à se défendre contre les édits des empereurs et contre les supplices, elle était encore obligée de combattre ses enfants et ses ennemis domestiques. Il y allait, il est vrai, de l'existence même de la foi : si les hérésies n'avaient été continuellement retranchées du sein de l'Église par les canons, dénoncées et stygmatisées dans des écrits, les peuples n'auraient plus su de quelle religion ils étaient. Au milieu des sectes se propageant sans obstacles, se ramifiant à l'infini, le principe chrétien se fût épuisé dans ses dérivations nombreuses, comme un fleuve se perd dans la multitude de ses canaux. »

Vous paraît-elle, cher docteur, assez puissante, l'Eglise catholique qui, sous la conduite du successeur de Pierre, a détruit l'imperfection du culte mosaïque, a renversé les autels du démon, a fatigué la rage des empereurs-bourreaux, a fait taire les novateurs, et a été cimentée par le sang de

plusieurs millions de martyrs! L'Eglise catholique, qui a vu naître tant de schismes et d'hérésies, pour les voir disparaître bientôt, renaître encore, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, sans que l'enfer ait pu réussir à ternir la gloire de cette sainte épouse du Christ, laquelle ne découvre jamais mieux sa céleste origine, ne marche jamais avec plus de majesté, ne remporte jamais de triomphes plus éclatants qu'à l'instant même où un plus grand nombre d'ennemis se rue contre son sein virginal avec une grande violence, acharnés qu'ils sont à vouloir tenter sa destruction et sa ruine... Ici se présente à ma mémoire l'arche de Noé ; celle-ci s'élevait constamment à mesure que les eaux se gonflaient pour couvrir le sommet des plus hautes montagnes ; ainsi, l'Eglise catholique, la véritable arche de salut pour tous les chrétiens, s'élève vers le ciel d'où elle tire sa puissance, à mesure que les flots de l'erreur s'accumulent et semblent la précipiter dans les abîmes. Oui, plus la persécution est violente, plus l'enfer vomit de ténèbres pour obscurcir la vérité, plus l'audace des novateurs est à son comble, plus aussi l'Eglise déploie d'énergie et de force ; et par toutes les victoires que lui fait remporter celui qui l'a fondée, elle semble dire à tous ses ennemis : En vain vous attaquez-vous à moi, dans l'espoir de me détruire ; sachez-le bien, je suis la pierre terrible

qui écrase ceux sur qui elle tombe, qui écrase encore tous ceux qui présument tomber sur elle.

Ces prodiges ne doivent point vous étonner, si vous vous souvenez des paroles que le Christ a prononcées par rapport aux destinées futures de son Église dans le monde. N'a-t-il pas dit à Simon, frère d'André : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ? » N'a-t-il pas dit encore aux apôtres, saint Pierre à leur tête : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ? »

Il est pourtant des hommes qui disent toujours qu'on peut se sauver dans toutes les religions. De grâce, qu'on me dise de quelles religions l'on veut parler en ce moment ! est-ce de la religion juive ? quoi, il serait toujours loisible d'attendre le Messie, lorsque le Christ a établi sa divinité sur tant de miracles si publics et si éclatants ! Est-ce de la religion ou des religions païennes ? Quoi, il y aurait des insensés qui demanderaient encore le bonheur et le salut aux divinités du paganisme, dont les noms seuls, pour la plupart, font monter le rouge sur les fronts chastes et pudiques !... Est-ce de la religion de Mahomet ? Mais les disciples du faux prophète, né en Arabie, que sont-ils, sinon un vil troupeau d'esclaves, vivant dans une profonde ignorance, dans un mortel abrutissement, dans une férocité

brutale, à l'égard des nations qui repoussent l'islamisme? Jusqu'ici je ne vois point quelle raison l'homme pourrait avoir de faire divorce avec l'Eglise catholique, afin de devenir, soit juif, soit païen, soit mahométan... Peut-être veut-on dire que le salut est possible, pourvu que l'on soit membre d'une secte protestante, n'importe laquelle! C'est ici que j'en appelle à votre bonne foi et à votre conscience. Répondez avec franchise, cher docteur, qui faut-il écouter, lorsqu'il s'agit de religion ou du Christ, dont l'origine et la mission sont divines, ou des hommes, qui sont sujets à l'ignorance ou livrés à la tyrannie des mauvaises passions? Des hommes, qu'on appelle protestants, prétendent, sans le prouver, et même contre les notions du simple bon sens, qu'on peut se sauver dans toutes les sectes, quelles qu'elles soient. Au contraire, le Christ nous assure qu'il n'y a de salut possible qu'au sein de l'Église catholique, puisque c'est en parlant à Pierre et aux autres apôtres qu'il adressait ces paroles : « Celui qui croira à votre enseignement ou à celui de vos successeurs sera sauvé; celui qui le rejettera sera condamné. » Je dis de plus que le Sauveur parlait également pour *les successeurs* des apôtres, toujours en vertu de ces paroles que j'ai citées plusieurs fois : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

Ainsi, l'Église catholique a reçu en dépôt les vérités révélées, pour les transmettre d'âge en âge, de contrée en contrée, aux nombreuses générations qui doivent se succéder les unes aux autres, dans les divers points de l'univers. Que fait l'hérétique ? D'après la force énergique de son nom, il veut choisir parmi les vérités chrétiennes, celles qui lui conviennent, s'arrogeant le droit inique de rejeter ce qui déplaît, soit à son sot orgueil, soit à ses passions coupables ; il choisit donc dans le dépôt de la foi, qui est confié à la garde et aux soins de l'Église catholique, il choisit ce que bon lui semble, et puis de son autorité privée, il ose dire à la sainte épouse du Sauveur : « Désormais vous ne serez plus ma mère ; je veux vivre dans l'indépendance, en fondant une société nouvelle qui, je pense, vous survivra, ou du moins pourra vous remplacer dans le monde. » Il a dit cela, et bientôt il prêche, il dogmatise, il attire à sa suite tous ceux qui ont foi dans ses paroles de mensonge et d'indépendance. N'est-ce pas là en deux mots, l'histoire des schismes et des hérésies ? Or, que doit faire l'enfant de l'Église catholique ? Doit-il même savoir quelle est la doctrine de ce novateur, de cet orgueilleux ? Non, mais tous doivent lui dire : Vous êtes un imposteur ; il n'est pas permis d'élever autel contre autel ; je rejette ce que vous avancez, parce que l'Église a une doctrine sainte

qui est opposée à la vôtre. Si ensuite vous êtes assez audacieux pour dire que l'Église se trompe en enseignant telle ou telle doctrine, ne faites-vous point mentir le Christ lui-même, qui a déclaré en termes précis, que son Église serait indestructible et impérissable? ne donnez-vous pas un démenti formel à saint Paul, qui avance que l'Église est le fondement et la colonne inébranlable de la vérité? De plus, s'il était vrai (chose impossible à penser), que l'Église catholique pût jamais tomber dans l'erreur, serait-ce à vous, faible et ignorant mortel, qu'il appartiendrait de rendre à la foi son premier éclat, en séparant l'or pur de la vérité de tout alliage d'opinions fausses et erronées? Si c'est là votre présomption, opérez des prodiges qui prouvent que le ciel vous envoie pour réformer l'œuvre même du Christ; mais quoi! des prodiges sont-ils possibles pour prouver que l'Église catholique a cessé d'être l'épouse du Sauveur, la gardienne de la vérité? Non, rien au monde ne saurait nous détacher du sein de cette tendre mère, puisque le grand apôtre nous prévient que si un ange du ciel venait annoncer un Evangile qui fût contraire à la doctrine qu'annonce l'Église, il faudrait anathématiser cet ange lui-même, toujours en vertu du don d'infaillibilité, que le Christ a donné à ses apôtres, pour être transmis nécessairement à leurs successeurs, puisqu'il dit à Pierre seul : « Tu

es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ; » et à tous ses envoyés réunis ensemble : « Allez, annoncez ma doctrine à toute la terre ; et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des âges. »

Comprenez-vous, cher docteur, ce qui fait la force de notre sainte Église catholique, apostolique, romaine ? L'Église catholique est forte, parce qu'elle est assurée d'enseigner aux hommes, dans tous les temps, la *pure parole* de Dieu ; elle est sainte parce que sa doctrine n'est point la sienne précisément, mais la doctrine que le Christ même annonça à la terre, de la part de son Père céleste ; elle est infaillible dans son enseignement, parce que le Sauveur, outre qu'il ne fait rien d'imparfait, n'a pu laisser la raison humaine s'arroger le droit insensé de réformer ou de perfectionner l'Église chrétienne, l'œuvre du Très-Haut par excellence.

Je ne sais si le tableau des combats et des triomphes de l'Église fera quelque impression salutaire dans votre esprit et dans votre cœur : pour moi, je vous avoue que je crois voir bien clairement la main divine dans la conduite de l'Église, alors que je contemple, à l'aide de l'histoire, cette Église toujours attaquée et toujours triomphante, toujours humiliée et toujours rayonnante de gloire,

souvent paraissant sur le point de périr, et toujours développant le principe d'immortalité, qui est déposé dans son sein, continuant à faire de nouvelles conquêtes, à s'étendre de jour en jour au milieu des nations infidèles, jusqu'à ce qu'elle parvienne enfin, selon les paroles de l'Évangile, à ne faire de tous les peuples, qu'une seule famille de frères qui auront pour étendard la croix de leur Sauveur, pour code les saints Évangiles, pour chef suprême l'évêque de Rome, qui est le successeur de saint Pierre, et à qui doivent l'obéissance tous les évêques fidèles, placés dans l'Église par le Saint-Esprit pour travailler dans la même unité de doctrine, au salut des âmes.

Puisque le temps qui détruit tout, ne peut rien contre l'Église catholique ; qu'au contraire celle-ci ne fait que s'étendre et se dilater de jour en jour, se montrant constamment la digne épouse du Christ par ses bienfaits et par sa puissance, force donc est d'avouer qu'il n'est donné à personne de présager jamais la chute et la destruction de l'Église. Le monde aura un jour son agonie, sa fin ; mais l'Église catholique, jamais. Il est vrai, elle quittera le lieu de l'exil au dernier jour, mais ce sera pour entrer en triomphe dans la céleste patrie où elle sera couronnée reine, en sa qualité d'épouse du Christ, et chantera à jamais l'hymne de l'éternité...

Tenez, voici quelques paroles qui expliquent les principales vérités du symbole des apôtres. A Nazareth on lit ces mots : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ; » à Béthléem, ceux-ci : « Ici est né le Sauveur du monde ; » sur la pierre du saint sépulcre, près du Calvaire, ces autres : « Il n'est plus ici, il est ressuscité ; » enfin, vous trouverez tracées en lettres d'or, sur la coupole de Saint-Pierre de Rome, ces immortelles paroles : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Considérez avec soin ces quatre textes qui se trouvent gravés en divers lieux de la Judée, et sur le chef-d'œuvre de Michel-Ange, et reconnaissez une bonne fois que ces paroles, extraites de l'Évangile, nous rappellent les deux grands objets de notre foi, qui renferment tout le christianisme, je veux dire, et le Sauveur qui est né d'une vierge, qui est mort pour nos péchés, qui est ressuscité pour notre justification et l'Église catholique, à qui ce divin Sauveur a donné pour chef suprême l'évêque de Rome, assis qu'il est sur le siége apostolique de Saint-Pierre, prince de tous les apôtres.

Je termine cette lettre en vous priant d'agréer les sentiments de respect, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc...

LETTRE XIII.

26 avril 1841.

Mon cher docteur,

Je puis vous rappeler de nouveau une pensée que j'ai déjà développée ailleurs. Dès que nous avons la certitude que l'Église catholique romaine est la véritable Eglise, fondée par le Christ et par ses apôtres, saint Pierre à leur tête, il n'est plus difficile de savoir quelles vérités il faut croire, quelle morale il faut pratiquer. Quand le Sauveur eut établi son autorité à force d'opérer de grands miracles, que disait le peuple de la Judée, ce bon peuple que n'aveuglaient point les passions mauvaises? Il répétait ces paroles de Simon, frère d'André: « A qui irions-nous donc, ô mon Dieu, pour connaître la vérité? vous seul avez les paroles de la vie éternelle! » Puisqu'il est prouvé dans les lettres précédentes, que l'Église catholique, qui de tout temps a reconnu pour chef l'évêque de Rome, est la sainte épouse du Christ, sa digne représentante sur la terre pour la sanctification des âmes, il n'y

a plus désormais qu'à dire aussi dans les sentiments d'une foi vive et d'une soumission pleine et parfaite : Où aller chercher la vérité ? à qui s'adresser pour la connaître sûrement ? sinon aux chefs légitimes de l'Église, c'est-à-dire au souverain pontife, ou aux autres évêques catholiques qui sont en communion avec le Saint-Siége. Sortez de là, niez la divinité de l'Église, son autorité absolue et infaillible, il n'y a plus moyen de s'entendre sur un seul point de doctrine, sur une seule maxime de la morale chrétienne. Oui, hors de l'Église catholique l'homme ne trouve que le hideux protestantisme, avec les ténèbres de sa raison débile, et les inspirations perverses de son propre cœur ; oh ! malheur à celui qui pose le pied sur la fatale planche du protestantisme, il faut, s'il est conséquent, qu'il roule avec elle jusqu'au profond abîme de l'incertitude, du doute et même de l'affreux athéisme.... Ces dernières conséquences ont été développées si souvent qu'il est inutile de s'y arrêter en ce moment.

Toutefois, bien qu'il vous soit facile de demander à l'Église catholique quelle est la voie qui conduit au salut et à la vie éternelle, je vais continuer encore à vous adresser quelques lettres nouvelles sur certains points de doctrine qui sont en litige entre votre église anglicane et la nôtre. Je vous préviens, cher docteur, que je serai constamment

fidèle au plan que vous m'avez tracé vous-même, et que j'ai suivi, vous le savez, jusqu'à présent avec une attention toute spéciale. Inutile d'ajouter que je prendrai les textes, soit de la Bible, soit des premiers pères, toujours dans leur sens le plus clair, le plus simple et le plus formel, car je veux que vous soyez une bonne fois bien convaincu que les catholiques osent *regarder en face* la sainte Ecriture, qui leur sert d'arme puissante avec laquelle ils terrassent si avantageusement les légions de leurs nombreux ennemis.

Dans cette lettre, je me propose, avant de discuter en particulier quelques points de doctrine, de vous dire quelque chose touchant la *tradition*, telle que nous l'admettons d'après l'enseignement de l'Église catholique.

Je le sais, le grand scandale des membres de votre église anglicane, la pierre d'achoppement pour tous les protestants en général, c'est la tradition même dont je veux parler en ce moment. Sans doute, les plus violents préjugés vous aveuglent sur ce point comme sur tant d'autres. Vous commencez par dire, sans plus de façon et sans l'ombre de la plus légère preuve, que les catholiques ont *ajouté* la parole des hommes à la pure parole de Dieu : que les catholiques ont *inventé* quelques points de doctrine, et qu'ils les proposent comme autant de dogmes divins à croire ; c'est-

à-dire que vous répétez tout ce que disait Cranmer lui-même, inspiré qu'il était par son digne maître, Martin Luther.

Je vous arrête, docteur, et vous demande pourquoi *dénaturez-vous* nos doctrines, pour avoir, selon vous, le droit de les trouver absurdes et ridicules? Nous n'avons jamais dit que l'homme eût la puissance d'inventer aucun dogme : loin de là ; nous crions, depuis le dix-neuvième siècle, anathème à tout novateur qui ose présenter sa parole et ses inventions, comme la parole divine ou des vérités révélées. Nous disons, remarquez bien ceci, nous disons, par rapport à la tradition, que tout ce qui fait partie du dépôt de la foi, confié à la sainte Église catholique, *n'a point été écrit entièrement* dans la Bible ; mais qu'il y a plusieurs points de doctrine que les apôtres ont transmis aux fidèles de *vive voix,* bien que certains articles aient été écrits plus tard par les docteurs qui se sont occupés du soin d'élucider les questions religieuses, controversées de leur temps : d'où vous devez conclure que nous n'admettons comme saintes et légitimes que les traditions qui proviennent des apôtres eux-mêmes, fondateurs de l'Église catholique. La nécessité de croire à la tradition ne sera-t-elle pas pour vous incontestable, lorsque je vous aurai prouvé, à l'aide de la Bible et des premiers pères, qu'outre la parole de Dieu renfermée dans nos

saints Evangiles, il y a une parole de Dieu *non écrite*, qui a été transmise de la main à la main, comme une partie *intégrante* de la révélation?

Mais quoi! n'y a-t-il pas de l'inconséquence dans l'enseignement de votre église anglicane? D'un côté, elle soutient dans les 39 articles que tout ce qu'il faut croire ne se trouve que dans la Bible; et de l'autre, elle admet plusieurs choses qui ne sont parvenues jusqu'à nous que par l'*organe* de la tradition: ainsi, par exemple, n'est-ce pas par les traditions soigneusement conservées par l'Eglise catholique, que vous croyez à la divinité des livres de l'ancien et du nouveau Testament; à la nécessité de sanctifier le dimanche, substitué au sabbat des Juifs; à la validité du baptême, conféré par des hérétiques, ou accordé aux enfants avant l'âge de raison; au précepte de célébrer la Pâque des chrétiens un jour de dimanche, et non pas un autre jour; à la virginité perpétuelle de l'immaculée Marie, mère d'un Dieu, etc.?.. En vérité, je ne puis m'empêcher de voir que votre église anglicane a deux balances et des poids différents les uns des autres, puisqu'en même temps qu'elle admet certaines traditions qui ne sont point exprimées dans les Écritures d'une manière précise et formelle, elle ose rejeter, avec Luther et Calvin, d'autres traditions admises par l'Église catholique, touchant la doctrine du purgatoire, l'invocation des saints, la présence réelle, la

transsubstantiation, la légitimité de la communion sous une seule espèce, etc... ; traditions saintes qui ont pourtant une source bien authentique dans la Bible elle-même, comme je vous le montrerai ailleurs... Mais passons sur les inconséquences du système protestant ; il semble qu'elles font sur l'esprit d'autant moins d'impression, qu'elles sont elles-mêmes, ces inconséquences, plus multipliées et plus naturelles.

Sur la nécessité d'admettre les traditions apostoliques, ou la parole de Dieu non écrite, soit que cette parole provienne directement du Christ, soit qu'elle ait été inspirée par le Saint-Esprit qui devait enseigner aux apôtres *toute vérité*, sur la nécessité de la tradition, veux-je dire, nous allons entendre d'abord les écrivains sacrés ; après quoi, nous verrons le témoignage des pères des quatre premiers siècles.

Déjà j'ai fait remarquer que les saintes Écritures n'avaient été mises au jour que plusieurs années après la fondation de l'Église. Donc l'Église dans son origine ne se soutenait que par les traditions et l'autorité de la parole des apôtres.

J'ai aussi fait remarquer que saint Jean qui avait en vue dans son Évangile d'établir la divinité du Christ, ne rapporte pas tous les miracles, opérés par le Sauveur, lesquels pouvaient renforcer ses preuves et leur donner une plus grande valeur ; à

plus forte raison a-t-il dû passer sous silence une grande partie des paroles et de la doctrine du divin maître? Cette conclusion me paraît rigoureuse en bonne logique, et paraîtra telle sans doute à tout esprit attentif.

Saint Paul dit aux habitants de Thessalonie : « C'est pourquoi, mes frères, demeurez fermes (dans la foi), et tenez les *traditions* que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre lettre. » Je demande si l'on pouvait mieux exprimer la croyance de l'Église catholique qui soutient qu'il y a des traditions apostoliques, c'est-à-dire que toute la doctrine chrétienne n'a point été consignée dans la sainte Écriture, mais qu'une partie a été transmise de vive voix, et en quelque manière de la main à la main.

Le même apôtre leur dit encore : « Or nous vous ordonnons, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous séparer de tous ceux d'entre vos frères qui se conduisent d'une manière déréglée, et non selon la *tradition* et la forme de vie qu'ils ont reçue de nous ; » et aux Corinthiens : « Maintenant je vous loue, mes frères, de ce que vous vous souvenez de moi en toutes choses, et que vous conservez les *traditions* [1], telles que je vous les ai données ; » et à son disciple Timothée : « Gardez le dépôt, évitez les nouveautés profanes et les contradictions faus-

[1] Je traduis d'après le grec, que suit l'église anglicane.

sement nommées science... Ayez une formule des vérités que vous avez entendues *de ma bouche*.... gardez ce bon dépôt par le Saint-Esprit... ce que vous avez appris de moi devant une multitude de *témoins*, confiez-le à des hommes fidèles qui seront capables d'enseigner les autres. » Enfin dans son épître aux Hébreux ne dit-il point qu'il *ne veut pas leur parler* de la pénitence, des œuvres mortes, de la foi en Dieu, des différentes espèces de baptême, de l'imposition des mains, de la résurrection des morts et du jugement éternel, mais qu'*il le fera* si Dieu le lui permet? Or nous ne voyons point que saint Paul ait jamais parlé dans ses lettres de toutes ces questions si importantes : d'où il faut conclure qu'il en instruisait les fidèles de *vive voix*.

Je vous laisse, cher docteur, à réfléchir sur ces quelques passages en faveur de la tradition. J'en néglige beaucoup d'autres encore, parce que je dois vous citer le témoignage des premiers pères pour établir la même vérité.

Le pape saint Clément, dans sa première épître aux Corinthiens, les réprimande, à cause de leurs divisions et du peu de respect qu'ils avaient pour leurs supérieurs ecclésiastiques. Il leur dit que ce sont les apôtres eux-mêmes qui, portés par l'esprit de Dieu, ont établi les évêques et les ministres inférieurs, et qui ont réglé leurs fonctions. Or une

de leurs fonctions est celle d'enseigner les fidèles: c'est pourquoi il les exhorte à être soumis aux prêtres, et à vivre sans orgueil ni arrogance. Évidemment saint Clément n'autorise point chaque laïque à se faire sa religion, comme il pourra, à l'aide de la sainte Écriture.

Selon l'historien Eusèbe, saint Ignace martyr exhortait les fidèles dans toutes les villes où il passait, à se mettre en garde contre les erreurs des novateurs, et à demeurer fortement attachés aux *traditions* des apôtres (Eusèbe, liv. 3, chap. 36). Saint Ignace écrit aux Philadelphiens: « Fuyez toute division et toute mauvaise doctrine, suivez votre pasteur comme des brebis dociles; il y a des loups qui paraissent dignes de foi, mais qui tiennent les fidèles captifs, après les avoir séduits par de belles apparences... Tous ceux qui sont à Dieu et à Jésus-Christ demeurent attachés à leur évêque... Si quelqu'un suit un schismatique, il n'héritera point du royaume de Dieu; si quelqu'un a des sentiments particuliers, il renonce à la passion du Sauveur. » Saint Polycarpe, en parlant aux Philippiens, les exhorte à demeurer fermes dans la foi, dans l'amour du prochain, dans la paix, dans la profession des *mêmes vérités*.... Or, à quoi peuvent servir ces témoignages, sinon à établir que l'on trouve seulement dans l'enseignement de l'Eglise ce qu'il faut croire et pratiquer, en sorte que l'homme qui ne

pense et n'agit que d'après sa propre inspiration, lève l'étendard de la révolte, et ainsi renonce à l'espoir de régner avec les élus dans la gloire, d'après l'aveu de saint Ignace.

« Le même historien (liv. 4, chap. 22) rapporte encore qu'Hégésippe, auteur ecclésiastique, après avoir abandonné sa religion juive, pour devenir chrétien, parcourut plusieurs pays, et visita les principales églises de l'Orient et de l'Occident, après quoi il se retira et mourut à Rome : Hégésippe donc, après avoir consulté un grand nombre d'évêques, trouva la même foi et la même doctrine dans toutes les églises des lieux par où il passait, et lui-même, il avait composé un ouvrage, perdu depuis, dans lequel il montrait la suite de la tradition, et faisait voir que le dépôt des vérités enseignées par Jésus-Christ, avait été conservé soigneusement jusqu'à son temps. »

La conduite d'Hégésippe n'a rien qui étonne les catholiques, accoutumés qu'ils sont à se former leur foi d'après les traditions universelles, conservées avec soin par l'Église catholique ; mais cette conduite n'est-elle pas incompréhensible pour les membres de l'église anglicane, qui soutiennent que la Bible renferme *toute* la doctrine révélée, et qui accordent en même temps à chaque individu, le droit inaliénable d'interpréter la Bible d'après sa propre raison?

Saint Justin, en écrivant à Diognète, dit « que le fils de Dieu accorde des lumières à ceux qui les demandent, qui ne franchissent ni les bornes de la foi, ni celles qui ont été posées par les pères ;... qu'ainsi l'Évangile s'établit, la *tradition* des apôtres est conservée, et l'Église comblée de grâces. » Le même saint rapporte le précepte de célébrer le dimanche, en se réunissant dans l'Église, à une *tradition* donnée par Jésus-Christ à ses apôtres et à ses disciples, dans une de ses apparitions (Apôt. I. chap. 67).

« Dira-t-on, observe M. de la Luzerne, dira-t-on que ce saint martyr ignorait ce dont il parlait ? dira-t-on que Jésus-Christ n'avait pas en effet donné ce précepte ? dira-t-on que ce précepte fait partie de la tradition écrite? que nos adversaires choisissent entre ces assertions *absurdes*, celle qui leur plaira le plus. »

Écoutons saint Irénée (*adv. hær.*, *lib.* 3, *cap.* 4) : « Il ne faut point chercher ce qui est vrai ailleurs que dans l'Église, dans laquelle les apôtres ont rassemblé toutes vérités comme dans un riche dépôt, afin que quiconque veut étancher sa soif, puisse y trouver ce breuvage salutaire. C'est là que l'on reçoit la vie, tous les autres docteurs sont des larrons et des voleurs. Il faut donc les éviter, et consulter soigneusement les églises, pour y trouver la vraie *tradition*. Car enfin, s'il

y avait une dispute sur la moindre question, ne faudrait-il pas recourir aux églises les plus anciennes, dans lesquelles les apôtres ont enseigné, et savoir d'elles, ce qu'il y a de vrai et de certain sur ce sujet? et quand même les apôtres ne *nous auraient point laissé* les Écritures, ne faudrait-il pas encore suivre l'ordre de la *tradition* qu'ils ont donnée à ceux auxquels ils confiaient les églises. » Voici d'autres paroles de saint Irénée, en faveur de la tradition: « Quand nous appelons, dit-il, les hérétiques à la *tradition* qui vient des apôtres, et qui se trouve conservée dans l'Église par les successions des évêques, ils combattent la tradition. Ceux qui dans toute l'Église veulent voir la vérité, n'ont qu'à considérer la *tradition* des apôtres manifestée dans le monde entier. En montrant la tradition que l'Église a reçue des apôtres, et la foi annoncée aux hommes, laquelle parvient jusqu'à nous par les successions des évêques, *nous confondons* tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, moissonnent où ils ne doivent pas... Par l'ordination divine et par la succession, la *tradition* et la prédication de la vérité qui, dans l'Église, viennent des apôtres, arrivent jusqu'à nous ; et c'est là marque *certaine* que la même foi vivificatrice se conserve dans l'Église depuis les apôtres jusqu'à présent, transmise avec vérité. » Deux choses sont ici certaines, dirai-je encore avec M. de la Luzerne ;

la première, que saint Irénée combat les hérétiques par la tradition, et qu'il la donne comme une règle de foi; la seconde, que la tradition dont il parle, est la tradition non écrite, et non pas l'Écriture-Sainte. C'est la tradition qui découle des apôtres, par les successions des évêques, c'est-à-dire, celle qui s'est transmise de bouche en bouche, et qui s'est conservée dans les différents siéges. « Si ce père avait en vue l'Écriture-Sainte, il s'exprimerait autrement, il l'indiquerait clairement. »

Saint Irénée a bien d'autres passages favorables à la tradition, que je ne vous cite pas ici; consultez vous-même son ouvrage, et vous verrez que ce père montre la nécessité de la tradition, par l'exemple des églises fondées chez les barbares, qui n'avaient encore aucune Écriture-Sainte, mais qui suivaient fidèlement la tradition, qu'il réfute les hérétiques par la tradition de l'Église romaine, et atteste que malgré la distance des lieux et la diversité des langues, la tradition est uniforme partout. Lui même, Irénée, au témoignage d'Eusèbe, parle de son attention à *écouter* les leçons de saint Polycarpe, disciple de l'apôtre saint Jean.

Tertullien ne s'explique pas moins clairement sur le même sujet. « L'ordre exige, dit-il, que l'on s'informe de qui, par qui, quand et à qui a été donnée la doctrine qui nous rend chrétiens; où

sera la vraie, là aussi se trouvera la vérité des Écritures, des explications et de toutes les *traditions* chrétiennes (liv. des Prescrip.). » J'établis, dit-il encore, cette prescription (chap. 21) qu'on ne doit pas prouver ce que les apôtres ont prêché, c'est-à-dire ce que Jésus-Christ leur a révélé, autrement que par les églises que les apôtres ont fondées, en leur prêchant, soit de vive voix, soit ensuite par leurs épîtres. Cela étant, il est certain que toute doctrine qui s'accorde avec ces églises-mères et originaires de la foi, doit être regardée comme la vérité... « Ce qui est prouvé le même partout, n'est pas une erreur, c'est une *tradition.* »

Je me lasse, cher docteur, de vous citer les textes si nombreux des premiers pères en faveur de la tradition. Puisque vous avez leurs ouvrages dans votre bibliothèque, ouvrez-les donc une bonne fois avec le désir sincère de connaître la vérité, ouvrez-les sans préjugés ni préventions ; lisez encore et surtout les Basile (*De Spir. Sancto*), les Épiphane (*Hæres. 61, c. 6.*), les Jérôme (*Epist. 78 ad Lucian.*), les Chrysostôme (*Hom. 3 in Epist. ad Tim.*), les Augustin (*Contra Jul. lib. 2*), et plusieurs autres ; et vous reconnaîtrez que la marche de l'Église a été toujours la même dans tous les âges et dans toutes les contrées ; je veux dire que constamment il a été admis, dans l'Église primitive, comme il l'est en-

core aujourd'hui, comme il le sera demain et toujours, que les vérités révélées ne se découvrent point à l'aide de la Bible interprétée par la raison de chaque individu, selon que l'enseigne votre église anglo-protestante, mais bien plutôt avec le secours de la sainte Église catholique qui, disent les pères que je viens de nommer, non-seulement a le droit de prononcer sur l'authenticité et l'intégrité des saintes Écritures, sur le sens et les explications qui leur conviennent ; mais encore peut seule nous dire, parce qu'elle est infaillible dans son enseignement, quelles sont les pures, les saintes traditions (ou parole de Dieu *non écrite*), qui ont été transmises aux fidèles par les premiers apôtres.

Adieu, je n'en dirai pas davantage en ce moment. Je désire que vous réfléchissiez sérieusement sur l'esprit d'indépendance, qui se trouve au fond de vos doctrines anglo-protestantes ; esprit anti-chrétien, que réprouve la soumission si filiale des premiers disciples du Christ, qui recevaient toujours de l'enseignement de la sainte Église, leur mère, les principes de leur foi et les règles de leur conduite... J'ai la confiance que vous aurez bientôt ouvert les yeux au flambeau des vérités catholiques qui éclaire le monde, si vous me lisez avec cette bonne foi qui m'inspire moi-même, alors que je vous écris les quelques lettres que je vous adresse

de temps à autre... Croyez toujours, cher docteur, à la sincérité de mon zèle pour vous aider à repousser l'œuvre si inique d'un Henri VIII et d'un Thomas Cranmer ; c'est dans ce sentiment que j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIV.

30 avril 1841.

Mon cher docteur,

Vous pouvez maintenant savoir le chemin qu'il faut suivre pour parvenir à la connaissance certaine des vérités révélées. Puisque l'Église catholique a reçu le dépôt précieux de la foi, pour le conserver entier et intact tous les jours jusqu'à la fin du monde, elle seule, l'Église, peut donc vous dire quels sont les objets de notre croyance, quelles sont les vertus qu'il est nécessaire de pratiquer, quels sont les moyens surnaturels que le Christ nous a donnés pour nous assurer la possession du bonheur parfait dans un monde meilleur que celui où nous sommes pour quelques jours seulement. Si vous voulez que je précise davantage ma pensée, je vous dirai que les enfants de Dieu sont ceux qui se soumettent à l'enseignement des souverains pontifes, successeurs de Pierre et héritiers des prérogatives de ce prince des apôtres; les souverains pontifes étant établis comme il a été

démontré ailleurs, les témoins immortels de la foi catholique, les gardiens incorruptibles de la révélation, les docteurs infaillibles de la vérité, le centre de l'unité et les chefs de tout l'épiscopat.

Je ne vous parlerai point des principaux mystères chrétiens; vous *croyez*[1] comme nous, je pense, qu'il y a un Dieu en trois personnes, également saintes et parfaites; que le fils de l'Éternel s'est fait homme, qu'il a eu une vierge pour mère, qu'il est mort sur une croix pour notre salut, qu'il a détruit la puissance de la mort en ressuscitant

1 Le mot que j'emploie ici me paraît *impropre*, puisque les protestants ne sauraient avoir une foi incontestable, *absolue ;* avec le droit qu'ils ont de rejeter demain ce qu'ils admettent aujourd'hui, ils peuvent dire tout au plus : Nous *pensons* qu'il faut admettre telles ou telles vérités... Voyez encore si les protestants attachent un grand prix aux dogmes les plus importants. « Un *missionnaire* anglican, me disait à moi-même un docteur pendant mon séjour à Oxford, engageait la société de Londres, qui se charge d'imprimer les livres de la réforme, à retrancher du symbole de Constantinople (pourtant admis par l'église anglicane) les paroles suivantes : *Dominum et vivificantem, qui ex patre filioque procedit*, lesquelles, comme l'on sait, expriment la foi en la divinité du Saint-Esprit; sans quoi, disait le missionnaire, il lui serait impossible d'attirer à sa croyance aucuns membres de l'église grecque, séparée de l'Église romaine. » Il est donc évident que les vérités révélées sont livrées à la merci de chaque individu, parmi les protestants; et encore que ceux-ci se soucient fort peu de mettre en pièces les symboles les plus sacrés, pourvu qu'ils fassent des prosélytes, toujours plus opposés à l'enseignement infaillible de la sainte Église catholique, apostolique, romaine.

glorieusement; qu'il a fait son entrée triomphante dans les cieux, d'où il reviendra, à la fin des temps, pour juger les vivants et les morts.

Dans les lettres que j'ai l'intention de vous adresser encore, je vous parlerai du sacrifice de la messe et des sept sacrements, du purgatoire et de l'invocation des saints, parce que, sur ces divers articles de la foi, votre église anglicane s'est laissé entraîner par Thomas Cranmer dans les fatales erreurs d'un Luther et d'un Calvin.

Il est bien digne de remarque que Luther n'osait point d'abord abolir la messe : ce qui l'empêchait de le faire, c'était, avoue-t-il (*capt. de Babyl.*), que la doctrine et l'usage de la messe sont appuyés sur l'autorité des saints pères et de tout le monde. Plus tard, imposant silence et à sa raison et à sa conscience, il renversa les autels, parce que Satan, lui-même le dit encore, lui avait appris dans une horrible vision, qu'il ferait beaucoup de peine aux *papistes*, en détruisant ce qu'ils vénéraient singulièrement et par dessus tout dans leur religion.

Vous le savez, docteur, vos ancêtres, conduits par l'indigne Cranmer, ont fait comme le patriarche de la prétendue réforme, ils ont renversé les autels, anéanti le sacrifice redoutable de la messe, que leur avait donné avec le catholicisme, dont il est la base, leur admirable apôtre, le saint moine Augustin. Pour moi, si j'avais été Anglais et que

j'eusse vécu au temps de la réforme, je serais resté catholique, j'aurais dit : « L'enfer pousse Luther à détruire la messe ; donc, je conserverai cet auguste sacrifice ; car Satan n'attaque que l'œuvre de Dieu ; il ne cherche qu'à détruire ce qui vient du ciel et qui peut sanctifier les âmes. Voilà un argument, bien facile à faire, qui est à la portée des intelligences les plus communes : il ne laisse point cependant d'avoir une certaine force, je pense.

Dans cette lettre, je vais faire ce que j'ai coutume de faire avec vous ; je me propose de vous montrer, à l'aide de la Bible et des premiers pères, qu'il faut admettre nécessairement avec l'Église catholique l'auguste, l'adorable sacrifice de nos autels que nous appelons la messe.

Selon l'enseignement catholique, la messe est le sacrifice de la loi nouvelle, par lequel l'Église offre à Dieu, par les mains des prêtres, le corps et le sang de Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin. Ainsi, cette doctrine suppose la présence réelle du Sauveur dans l'eucharistie et la transsubstantiation, dont je parlerai, je crois, dans une autre lettre que je vous adresserai sous peu. En ce moment, arrêtons-nous aux preuves qui sont en faveur de la réalité du sacrifice chrétien.

Lisez d'abord, cher docteur, cette étonnante prophétie de Malachie, qui vivait plus de quatre cents ans avant le Sauveur : « Mon affection n'est point

en vous, dit (aux Juifs) le Seigneur des armées, et je ne recevrai point des présents de votre main; car, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et l'on me *sacrifie* en tout lieu et l'on offre à mon nom une oblation *toute pure*, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées. » (*Malach.*, chap. 1.)

Pesez chaque mot de cette prophétie, et dites si vous n'y trouverez pas le sacrifice de la messe, tel qu'il est offert dans l'Église catholique. La messe est un véritable sacrifice, et le prophète dit que l'on *sacrifiera* au Seigneur; la messe est célébrée dans toutes les contrées, puisque les catholiques se trouvent partout, et le prophète dit que l'on offrira un sacrifice dans *tous les lieux* de la terre; la victime que l'on immole sur nos autels est pure et sans tâche, puisque Jésus-Christ lui-même est le prêtre qui immole, et en même temps l'auguste victime qui est immolée; et le prophète a dit aussi que l'oblation qui devait remplacer les sacrifices judaïques, serait sainte et *entièrement pure*.

Votre église anglicane et les autres sectes protestantes sont donc en opposition avec la Bible, puisqu'elles n'offrent aucun sacrifice à la divinité. Ne dites pas que la prière est un sacrifice proprement dit; car votre interprétation deviendrait tout à fait insignifiante, pour ne point employer de ter-

mes trop forts; puisque le sacrifice dont parle Malachie, doit remplacer les autres sacrifices : or, vous savez que les juifs, aussi bien que les protestants, continuent à offrir à Dieu leurs *prières*. Donc, c'est toujours la conclusion qu'il faut tirer, l'Écriture-Sainte n'est vraiment bien comprise, bien suivie, bien interprétée que par l'Église catholique.

Quant à l'interprétation que je viens de donner des paroles de Malachie, en faveur du sacrifice de nos autels, je puis encore alléguer l'autorité des premiers pères de l'Église.

Saint Irénée interprétant l'endroit que j'ai cité plus haut, dit : « Le Christ enseigna la nouvelle oblation du Nouveau-Testament, que l'Église recevant des apôtres, offre par tout le monde à Dieu. Ce que Malachie entre les douze prophètes, a signifié dès longtemps d'avance (liv. 4, chap. 32). Aussi, les centuriateurs protestants de Magdebourg disent-ils dans le quatrième chapitre de leur seconde centurie : Il faut avouer qu'Irénée a parlé d'une manière *bien incommode* de la cène, quand il a dit que notre Seigneur avait enseigné à offrir une nouvelle oblation que l'Église, après l'avoir reçue des apôtres, offre par tout le monde, et qu'il a *interprété en ce sens* le prophète Malachie. »

Saint Justin, dans son dialogue contre Tryphon, soutient aussi que Malachie a parlé des sacrifices que nous offrons en tout lieu, savoir, du pain et

de la coupe de l'Eucharistie; il dit ailleurs que Dieu a pour agréables, tous ceux qui lui offrent au nom du Christ, les sacrifices que le Christ lui-même leur a donnés à faire, et qui sont offerts par les chrétiens, dans toutes les contrées de la terre. »

Voilà donc la Bible et les premiers pères qui l'interprètent, favorables au sacrifice de la messe. Or, j'ai beau chercher chez vous, cher docteur, une victime quelconque, et surtout une victime pure et sans tache; je ne trouve rien. Un anglican dans sa chambre, sanctifie le dimanche, aussi bien que ceux qui se réunissent dans le temple, sous la conduite de leurs ministres, puisqu'ici comme ailleurs, il n'est offert aucun sacrifice réel, et qu'il suffit à tout anglican, de lire quelques psaumes, de réciter pour la reine et pour le parlement, quelques prières qui se trouvent dans le livre qu'a composé Thomas Cranmer, pour que le dimanche soit bien sanctifié, et que toute justice soit faite envers soi-même, envers la société, envers la divinité surtout... D'où je conclus que le prophète Malachie, n'a point su lire comme il faut dans l'avenir, puisqu'il parle d'un sacrifice réel et véritable, comme devant avoir lieu à la naissance du Messie; sacrifice qui n'existe point cependant sous la loi nouvelle, soutenez-vous d'après vos principes protestants. Pour nous, enfants soumis de l'É-

glise catholique, nous nous gardons bien de donner un démenti aussi formel à un prophète inspiré, qui parlait au nom du Seigneur. Nous reconnaissons et nous croyons d'une foi inébranlable qu'il existe un véritable sacrifice, une oblation bien agréable à Dieu, laquelle renouvelle d'une manière tout ineffable, toute mystique, le sanglant sacrifice offert une fois sur l'autel de la croix; Jésus-Christ, prêtre et victime en même temps, voulant continuer par son Église à rendre à son père des honneurs et des adorations infinis, à sauver nos âmes par son sang, et à tout pacifier, selon la parole de saint Paul, soit sur la terre, soit dans le ciel.

Avouez donc que le catholicisme seul sait interpréter les paroles de la sainte Écriture, et que cette prophétie de Malachie trouve son plein, son parfait accomplissement par le sacrifice de nos autels, qui est offert à la gloire du Très-Haut dans tous les pays connus : sacrifice de propitiation et de paix, qui a remplacé, après les avoir abolis, tous les sacrifices si défectueux de la loi mosaïque, et qui fait interrompre, partout où la foi pénètre, les horribles sacrifices des idolâtres qui immolent souvent leurs semblables. Donc la messe n'a point été inventée par les hommes... Inventée par les hommes! Pourriez-vous bien me dire comment les hommes auraient pu s'y prendre pour imaginer

l'immolation sainte et pacifique de leur Dieu? Mais passons à d'autres témoignages.

David, divinement inspiré, en parlant au Messie, prononce ces paroles : « Vous êtes prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech » (ps. 109). Deux choses sont ici à remarquer; il faut que Jésus-Christ offre sans cesse des sacrifices, puisqu'il est prêtre, et qu'il les offre comme Melchisédech avec du pain et du vin. Or ces paroles de David n'ont aucun sens parmi les membres de l'église anglicane et les autres sectes protestantes, puisque vous n'offrez plus aucun sacrifice dans vos temples. Au contraire, elles trouvent encore, comme celle de Malachie, leur entier accomplissement dans l'Église catholique; le Christ est toujours prêtre, puisqu'il continue à s'immoler par le sacrifice de la messe; il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech, puisqu'il emploie, à l'exemple du roi de Salem, le pain et le vin comme matière de son sacrifice. Saint Cyprien enseigne que le mystère du sacrifice du Seigneur a été figuré dans le prêtre Melchisédech, selon qu'il est dit dans la sainte Écriture : Vous êtes prêtre, etc... ; car, dit-il, qui a été plus prêtre que Notre Seigneur Jésus-Christ, qui offrit à Dieu son père un sacrifice, et qui lui offrit le même sacrifice qu'avait offert Melchisédech, c'est-à-dire du pain et du vin, savoir, son corps et son sang (*Epist.* lib. 2, c. 3)?

Je viens de vous citer en faveur de la messe l'ancien Testament, je puis encore appuyer sur le nouveau la même vérité.

Après avoir soupé avec ses apôtres, la veille de sa mort, en instituant le sacrement de l'Eucharistie, Jésus-Christ offrit un vrai sacrifice : et ceci vous paraîtra évident, si vous examinez avec attention toutes les circonstances essentielles qui accompagnèrent l'acte suprême du Sauveur se disposant à s'immoler sur l'autel de la croix. Le Sauveur ayant pris du pain, le bénit, le rompit, en disant : Prenez et mangez, car ceci est mon corps, qui est livré pour vous; puis il prit une coupe remplie de vin; il la bénit aussi et la présenta à ses apôtres, en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, qui est répandu (d'après le grec), pour la rémission des péchés. Le Christ s'immole en cet endroit à la majesté de son père; et voilà pourquoi il adresse au ciel sa prière avant d'offrir son sacrifice, et chante, après l'avoir offert, avec ses apôtres, un hymne d'action de grâces; il s'immole pour la rémission des péchés, selon la nature du sacrifice qui doit sanctifier les âmes, en même temps qu'il satisfait à la justice éternelle pour les iniquités de la terre; il donne à manger son corps et à boire son sang, suivant la coutume constamment observée de faire manger aux assistants la chair des victimes qui étaient

immolées en sacrifice ; enfin il établit sa religion sur le sacrifice qui est de l'essence du culte, lorsqu'il consacre prêtres ses propres apôtres, à qui il dit : « Faites ceci en mémoire de moi ; » comme s'il leur disait : Je vous charge de répéter l'action que je viens de faire ; et comme mes souffrances, dont je viens de vous donner une image sensible, doivent faire votre force et votre gloire, vous penserez à ma mort, toutes les fois que vous offrirez le même sacrifice que j'ai offert moi-même : *Hoc facite in meam commemorationem.*

« Tel est, dit Bossuet, le sacrifice des chrétiens, infiniment différent de celui qui se pratiquait dans la loi ; sacrifice spirituel et digne de la nouvelle alliance, où la victime présente n'est aperçue que par la foi, où le glaive est la parole qui sépare mystiquement le corps et le sang, où ce sang par conséquent, n'est répandu qu'en mystère, et où la mort n'intervient que par représentation ; sacrifice néanmoins très-véritable, en ce que Jésus-Christ y est véritablement contenu et présenté à Dieu sous cette figure de mort ; mais sacrifice de commémoration, qui, bien loin de nous détacher, comme on nous l'objecte, du sacrifice de la croix, nous y attache par toutes ses circonstances ; puisque non-seulement il s'y rapporte tout entier, mais qu'en effet il n'est et ne subsiste que par ce rapport, et qu'il en tire toute sa vertu. »

Saint Grégoire de Nysse (or. I. de Resur.) reconnaît que le Christ a offert un véritable sacrifice, en instituant la sainte Eucharistie. Notre-Seigneur, dit-il, prévenant l'agression des Juifs par un genre secret de sacrifice, qui ne se pouvait voir par les hommes, s'*offrit* en qualité de victime, étant lui-même le prêtre et l'agneau. Vous me demanderez quand cela eut lieu! Lorsqu'il donna son corps à manger, et son sang à boire à ses disciples.

Saint Irénée, déjà cité un peu plus haut, ne dit-il pas aussi que le Christ donnant conseil à ses disciples d'offrir à Dieu les prémices de ses créatures, non qu'il en eût besoin; mais afin qu'ils ne fussent point ingrats, prit le pain, qui est créature, et rendit grâces, disant : « Ceci est mon corps, et le calice semblablement, qui est une créature terrestre, il le confessa son sang, et enseigna la *nouvelle oblation* du Nouveau-Testament, que l'Église recevant des apôtres, offre par tout le monde à Dieu qui nous nourrit et qui nous fait vivre. »

Saint Paul dit aux Corinthiens : « Fuyez l'idolâtrie..., le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-il pas la communion du sang de Jésus-Christ? Et le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Seigneur?... Considérez Israël selon la chair : ceux qui mangent de la victime ne participent-ils pas à l'autel? Est-ce donc

que je veuille dire que ce qui a été immolé aux idoles, ait quelque vertu, ou que l'idole soit quelque chose? Non, mais je dis que ce que les païens immolent, ils l'immolent au démon, et non pas à Dieu. Or, je ne veux point que vous ayez aucune société avec les démons. Vous ne pouvez pas boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons. Vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur et à la table des démons. »

Réfléchissez, je vous prie, cher docteur, sur ce texte, et vous reconnaîtrez aisément que le grand apôtre enseigne aux fidèles de Corinthe que, quand ils participent à la table du Sauveur, par la réception de la sainte Eucharistie, ils font, dans la religion du Christ, afin d'honorer le créateur du ciel et de la terre, une chose semblable à celle que faisaient les Israélites, dans la religion de Moïse, lesquels, selon les rits prescrits par la loi, mangeaient de la chair des victimes offertes dans le tabernacle ou dans le temple à la gloire du Tout-Puissant; ou même semblable à celle que faisaient les idolâtres, alors qu'au sein de l'erreur, et après avoir rendu au démon un culte criminel, ils mangeaient des viandes immolées à leurs idoles. Or, n'est-il pas certain que les idolâtres quand ils mangeaient ces viandes, et que les Israélites quand ils mangeaient de la chair offerte au vrai Dieu, participaient les uns et les autres à des sacrifices? Donc,

d'après saint Paul, les Corinthiens en recevant la chair du Sauveur dans l'Eucharistie, participaient également à un véritable, à un réel sacrifice. Donc encore, il y a un vrai sacrifice qui est offert pour la gloire de Dieu, et pour le salut des fidèles dans l'Église catholique, fondée par les apôtres.

Saint Paul expose la même doctrine dans son épître aux Hébreux. « Nous avons, dit-il, un *autel*, dont les ministres du tabernacle n'ont point pouvoir de manger. » Théodoret, interprétant ce passage, n'a-t-il pas dit que cet autel que nous avons dans le Nouveau-Testament, est beaucoup plus excellent que celui qu'on avait dans l'ancien? « Sur les autels de l'Ancien-Testament, on offrait des victimes privées de raison, mais sur l'autel dont parle saint Paul, nous *offrons* une hostie raisonnable et divine. » Je pourrais citer plusieurs saints pères qui parlent, comme Théodoret, sur ce passage du grand apôtre ; mais qu'est-il besoin de témoignages, lorsqu'il suffit d'en appeler au simple bon sens? Car, pourquoi un autel, sinon pour y offrir un sacrifice? et à quoi servirait d'avoir un autel, s'il n'y avait point de sacrifice à offrir dans la loi nouvelle? Nous avons un autel, donc nous avons aussi un sacrifice : et quel est cet autel, sinon celui où se consacre la sainte Eucharistie. Il faut donc rejeter la parole de l'apôtre, ou reconnaître que, quand nous participons à la table du Sei-

gneur, nous participons à un sacrifice ; donc toujours la messe est le vrai sacrifice que l'Église doit constamment offrir à la gloire de l'Éternel.

Donc encore, les catholiques ne craignent point de considérer les textes de la sainte Écriture ; au contraire, ils les regardent en face sans aucune crainte, je dirai même avec une grande confiance, puisque toujours la Bible est favorable à nos doctrines catholiques, lorsqu'elle est interprétée par la bonne foi, et dans le sens le plus simple, le plus précis, le plus naturel.

En expliquant les textes de Malachie et de David, je vous ai cité quelques saints pères des premiers siècles, qui enseignent également que la messe est un véritable sacrifice transmis par les apôtres à l'Église chrétienne, pour être offert dans toutes les contrées de la terre. Si les citations n'étaient point superflues, après tout ce que je viens de dire, je pourrais invoquer bien d'autres saints pères en confirmation de la même doctrine, qui est l'objet de cette lettre ; je pense que vous trouverez leurs témoignages dans le lieu où je parlerai plus expressément encore, de la transsubstantiation et de la présence réelle du Sauveur, dans le sacrement de l'Eucharistie.

Avant de terminer cette lettre, je désire vous citer quelques paroles de saint Justin, qui vous apprendront quelle était la vie des premiers enfants

de l'Église catholique, et avec quel empressement surtout, et pour quel but ils assistaient à l'auguste, à l'adorable sacrifice de nos autels. « On nous accuse, dit-il dans sa première *Apologie*, on nous accuse de troubler la tranquillité de l'État, et cependant, un des principaux dogmes de notre foi, est que rien n'est caché aux yeux de Dieu, et qu'il nous jugera sévèrement un jour, sur nos bonnes et sur nos mauvaises actions ; mais, ô puissant empereur ! les peines même que vous avez décernées contre nous, ne font que nous affermir dans notre culte, puisque toutes ces persécutions nous ont été prédites par notre maître, fils du souverain Dieu, père et Seigneur de l'univers...

« Le jour du soleil (le saint dimanche), tous ceux qui demeurent à la ville et à la campagne, s'assemblent en un lieu commun. On lit les saintes Écritures ; un ancien (un prêtre) exhorte ensuite le peuple à imiter de si beaux exemples. On se lève, on prie de nouveau ; on présente l'eau, le *pain* et le *vin ;* le prélat fait l'action de grâces, l'assistance répond *amen*. On distribue une partie des choses *consacrées,* et les diacres portent le reste aux absents. On fait une quête ; les riches donnent ce qu'ils veulent. Le prélat garde ces aumônes pour en assister les veuves, les orphelins, les malades, les prisonniers, les pauvres, les étrangers... Si nous nous réunissons le jour du soleil, c'est que Dieu

fit le monde ce jour-là, et que son fils ressuscita à pareil jour, pour confirmer à ses disciples, la doctrine que nous vous avons exposée. »

L'*apologie* de Justin, remarque M. de Châteaubriand, était bien faite pour surprendre la terre. Il venait de révéler un âge d'or au milieu de la corruption, de découvrir un peuple nouveau dans les souterrains d'un antique empire. Ces mœurs durent paraître d'autant plus belles, qu'elles n'étaient point comme aux premiers jours du monde, en harmonie avec la nature et les lois, et qu'elles formaient, au contraire, un contraste frappant avec le reste de la société. Ce qui rend surtout la vie de ces fidèles plus intéressante que la vie de ces hommes parfaits chantés par la fable, c'est que ceux-ci sont représentés heureux, et que les autres se montrent à nous à travers les charmes du malheur[1]. Ce n'est point sous le feuillage des bois et au bord des fontaines, que la vertu paraît avec le plus de puissance; il faut la voir à l'ombre des murs, des prisons et parmi des flots de sang et de larmes. Combien la religion est divine, lorsqu'au fond d'un souterrain, dans le silence et la nuit des

[1] Ces réflexions ont encore leur juste application à l'égard de nos frères d'Angleterre, restés fidèles à la foi catholique et au culte de leurs pieux ancêtres, en dépit des mille persécutions qu'ils ont eu à essuyer jusqu'à ce jour de la part d'une église schismatique et hérétique (l'église anglicane), établie par un tyran couronné, et propagée par un pontife sacrilége.

tombeaux, un pasteur que le péril environne, célèbre à la lueur d'une lampe, devant un petit troupeau de fidèles, les mystères d'un Dieu persécuté ! »

Quand vous aurez examiné avec soin les autorités que je viens d'invoquer en faveur du sacrifice de la messe, pourrez-vous, cher docteur, ne pas ouvrir les yeux sur la manière anti-catholique, avec laquelle vous sanctifiez en Angleterre le saint jour du dimanche ? Qu'ai-je vu dans vos réunions religieuses ! tout l'opposé précisément de ce qui se passait dans la primitive Église. Il n'y a plus d'autels, sur lesquels l'on puisse offrir de sacrifice ; Cranmer les a tous renversés, pour introduire chez vous la coupable réforme de Martin Luther. Saint Justin dit que le dimanche, les fidèles présentaient le pain et le vin, et que l'évêque les offrait à Dieu en action de grâces. Pour moi, je n'ai vu rien de semblable au milieu de vous ; seulement j'ai aperçu des paroissiens qui se réunissaient autour d'une tribune, du haut de laquelle un ministre récitait des psaumes d'une voix un peu triste, mélancolique, monotone. Qu'avez-vous donc fait de la religion chrétienne, dont l'essence consiste dans l'auguste sacrifice de nos autels ? Est-ce une religion que vous avez conservée, après avoir repoussé le catholicisme ? Les Juifs, par l'ordre de Dieu, les païens eux-mêmes, bien qu'ils eussent un

culte faux, offraient pourtant des sacrifices. A qui comparerai-je donc les membres de votre église, sinon aux sectateurs de Mahomet, qui n'offrent comme vous aucun sacrifice, contents qu'ils sont de prier un Dieu qu'ils ne connaissent que bien imparfaitement ; car, pour connaître Dieu autant qu'il se peut dans ce lieu d'exil, il faut connaître Jésus-Christ qui nous a révélé les mystères les plus inaccessibles à la raison humaine, et s'attacher encore à l'Église catholique, qui seule peut nous enseigner avec la souveraine autorité d'un Dieu, les importantes vérités de la foi.

J'avais la pensée de vous donner, en forme de digression, quelques notions sur l'identité de la liturgie de l'Église romaine, suivie dans l'Église catholique, avec la liturgie de l'Église primitive, par rapport à la célébration de la messe. Mais comme cette grande question nous mènerait trop loin, et n'entre point directement dans mon plan, je préfère vous indiquer les auteurs qui ont traité à fond cet intéressant article. Voyez *la perpétuité de la foi* (quat. et cinq. vol.) ; le Brun, sur les *cérémonies de la messe ;* saint Cyrille de Jérusalem (cinq. cath. mystag.); toutes les liturgies de saint Basile, de saint Chrysostôme, des Nestoriens, des Jacobites des Syriens, des Cophtes, celle attribuée aux apôtres, celle dite mozarabique. — Ces ouvrages, je pense, se trouvent dans la belle bibliothèque de

votre université d'Oxford. — En parcourant les ouvrages que je vous indique ici, vous serez convaincu que toutes ces liturgies sont conformes à la messe romaine, telle qu'elle se célèbre encore aujourd'hui dans l'univers catholique, et que toutes, elles contiennent clairement et formellement, la doctrine de la transsubstantiation et de la présence réelle, dont je parlerai plus tard.

Adieu, cher docteur ; je prie le ciel, pour que vous retourniez à la foi de vos pieux ancêtres qui vivaient avant la prétendue réforme : si vous aviez le bonheur de redevenir catholique romain, vous sauriez quelles grâces l'on reçoit au pied de l'autel, alors qu'on adore le divin Sauveur qui continue à s'immoler pour nous rendre participants des mérites infinis de sa douloureuse passion.

Recevez l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XV.

4 mai 1841.

Mon cher docteur,

La sainte communion, dont je veux vous parler aujourd'hui, suppose le sacrifice de la messe, comme ce sacrifice suppose aussi la sainte communion; il y a relation nécessaire entre l'un et l'autre. Aussi, avons-nous déjà dit ailleurs que les Juifs et les païens ne participaient aux chairs des victimes, qu'après les avoir offertes en sacrifices, les premiers au vrai Dieu dans le temple de Jérusalem, les autres à leurs fausses divinités, aux démons; de plus, toutes les fois qu'ils offraient des sacrifices, ils mangeaient toujours une partie des victimes qu'on avait immolées.

Le culte catholique est fondé essentiellement sur le sacrifice de la messe; et toujours les enfants de l'Eglise ont mangé l'auguste victime, qui s'immole sur nos autels pour procurer à Dieu une gloire infinie, et pour opérer le salut du monde. Ces vérités sont incontestables; elles sont établies,

vous l'avez vu dans ma précédente lettre, sur l'autorité de la sainte Écriture et sur le témoignage des premiers pères.

Mais voici une grande difficulté qu'il faut que je résolve par rapport à la sainte communion. Nous, enfants de l'Église catholique qui admet l'immolation d'une hostie réelle et véritable, sainte et immaculée, nous croyons que le Sauveur devient la nourriture de nos âmes, et que nous recevons véritablement et substantiellement, sous les apparences eucharistiques, la chair adorable et le sang précieux de notre Dieu : votre église anglicane, au contraire, après avoir aboli le sacrifice, a dû nécessairement rejeter la communion; elle n'a point vu tout ce qu'il y a de réel et de positif dans la messe, force donc a été pour elle de n'admettre qu'une figure, qu'un symbole, qu'une simple commémoration de l'action si mystérieuse que le Christ a faite dans le dernier souper, la veille de sa douloureuse mort, avec ordre, pour les apôtres et leurs successeurs, de continuer la même action dans son Église jusqu'à la fin des temps : *Hoc facite in meam commemorationem.*

Vous osez donc nier la présence réelle, parce que vous osez nier la réalité du sacrifice chrétien. Pour nous, nous admettons la divine présence du Sauveur sous les apparences du pain et du vin, parce que nous offrons à Dieu un véritable, un

réel sacrifice. Il me semble que la présence réelle est facile à comprendre pour vous, cher docteur, qui avez déjà vu la nécessité où sont les chrétiens d'admettre l'auguste sacrifice de nos autels. Pourtant, comme je veux convaincre les docteurs d'Oxford qu'ils dénaturent nos doctrines, ou plutôt vous porter à rentrer dans le sein de la sainte Église catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut, je vais vous montrer le dogme sublime de la présence réelle du Christ dans la sainte Eucharistie, toujours, selon vos désirs, à l'aide de la Bible et des pères des quatre premiers siècles.

Voici d'abord comment le Sauveur promet de donner un jour en nourriture son corps et son sang aux enfants des hommes qui seront ses disciples (S. Jean, chap. 6).

« Je suis le pain de vie : vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Mais voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. Les Juifs donc disputaient les uns contre les autres, en disant : *comment* celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger ? Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, et si vous ne

buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Mais celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. Celui donc qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel; il n'en est pas de ce pain comme de la manne que vos pères ont mangée, et qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. Ce fut en enseignant dans la synagogue de Capharnaüm que Jésus dit ces choses. Plusieurs donc de ses disciples l'ayant entendu, dirent: ce discours est bien dur; et qui peut l'écouter?... Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent de sa suite, et ils n'allaient plus avec lui. Sur quoi Jésus dit aux douze apôtres : Et vous, ne voulez-vous pas aussi me quitter? Simon Pierre lui répondit: A qui irions-nous donc, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

Je ne connais point, docteur, de plus belles paroles que celles que je transcris en ce moment. Comme elles sont lumineuses, faciles à comprendre, et toutes favorables à la présence réelle! celui qui voudrait les commenter, ne ferait que les obs-

curcir. Le Christ répète jusqu'à dix fois que sa chair est véritablement viande, et que son sang est véritablement breuvage ; qu'il faut manger sa chair et boire son sang pour avoir la vie en soi, etc... Dites maintenant qui de nous ou de vous prend à la lettre et regarde en face, sans crainte aucune, les paroles de la sainte Ecriture ? Le Sauveur dit formellement : Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. Au contraire que disent les membres de votre église anglicane ? Ils répétèrent les inepties de Calvin ; ils disent : Personne *ne peut manger* la chair *et boire* le sang du Christ ; et les *papistes* (les catholiques) qui s'imaginent manger le corps et boire le sang de leur Dieu, sont des *idolâtres*, dignes de tous les anathèmes...

Que voulez-vous qu'on puisse répondre à des hommes qui se plongent les yeux dans la boue, et qui ensuite vous disent que leur vue en est devenue meilleure ? Ils ne sont propres qu'à exciter la pitié et la commisération... Le Sauveur, dans une autre circonstance, disait aux Juifs incrédules : « Ce n'est pas moi qui vous jugerai, mais bien la parole que je vous adresse. Eh bien ! je dis également aux anglicans et aux autres sectes, ennemis de la présence réelle : Ce n'est pas le Sauveur qui vous convaincra d'incrédulité, qui vous jugera, mais c'est le sixième chapitre de saint Jean, qui vous accusera, qui vous condamnera ; car, où trouver

jamais des paroles plus simples, plus conformes au sens que suit l'Eglise catholique par rapport à l'Eucharistie? Et la preuve que le langage de Jésus est facile à être compris, qu'il ne renferme aucune parole obscure ou à double entente [1], c'est que les Capharnaïtes qui ne comprenaient point de quelle manière ni *comment le Christ donnerait sa chair* à manger, cessèrent de suivre le Sauveur, dominés qu'ils étaient par la pensée extravagante qu'il faudrait se nourrir de la chair d'un Dieu à la *façon* des anthropophages. Si Jésus-Christ n'eût point été bien compris sur le sens qu'il fallait attacher à ses propres paroles, évidemment il aurait retenu à sa suite les habitants de Capharnaüm, en leur disant: Pourquoi vous scandalisez-vous? Pourquoi prenez-vous mes paroles à la lettre? Tout ce que je vous dis ici, je le dis *en figure*... Non-seulement le Sauveur ne leur dit rien de semblable, mais il ajoute pour donner plus de force à ses paroles: « En vérité, en vérité, je vous le dis: Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Ainsi les Capharnaïtes avaient bien saisi le sens du Sauveur, par rapport au dogme de la *présence réelle*; seule-

[1] Il est digne de remarque que la difficulté, qui a scandalisé les Capharnaïtes, n'avait point pour objet la présence réelle, mais bien plutôt la manière mystérieuse, par laquelle le Sauveur devait se rendre présent dans la sainte Eucharistie.

ment ils ne comprirent point *comment ils pourraient* se nourrir de leur Dieu.... *Comment?* Mais attendez; et dans le dernier souper que le Sauveur fera avec ses apôtres, nous connaîtrons le *moyen* auquel il aura recours, dans sa puissance et sa sagesse, pour accomplir sa promesse. Nous mangerons le corps, nous boirons le sang de notre Dieu, sous les *espèces* ou apparences du pain et du vin.

J'aurais à vous citer un trop grand nombre des premiers pères qui interprètent dans le *sens catholique* le sixième chapitre de saint Jean; je me contenterai de vous dire les noms de quelques-uns d'entre eux, que vous pourrez consulter vous-même à loisir. Si vous voulez vous convaincre toujours davantage que le Christ a promis de nous donner véritablement en nourriture son corps adorable et son sang précieux, je vous engage à lire S. Hilaire de Poitiers dans son explication du sixième chapitre de l'évangéliste saint Jean; saint Augustin, dans son traité 27 sur le même évangéliste, et dans son explication du psaume 98e; saint Cyrille d'Alexandrie, et saint Jean Chrysostôme, etc.... En parcourant les saints docteurs dont je parle ici, vous verrez que tous ont cru à la promesse que le Christ a faite de se donner lui-même en nourriture aux enfants des hommes; en même temps qu'ils admettent formellement la présence réelle dans la sainte Eucharistie, ils blâment les habitants de

Capharnaüm d'avoir pris dans un sens *grossier et charnel* des paroles qui avaient un but tout spirituel, et ne devaient se réaliser que d'une manière mystérieuse et par un effet de l'infinie puissance d'un Dieu.

Bien que les paroles que l'on trouve dans saint Jean, soient la clarté même, il semble que celles qui sont rapportées par les autres évangélistes, dans l'institution même de la sainte Eucharistie, soient encore plus simples, plus claires, plus précises.

Vous le savez, docteur, après avoir fait son dernier souper avec les douze apôtres, le Christ, qui se disposait à mourir pour le salut du monde, ne voulut point nous abandonner comme de pauvres orphelins; plutôt, réalisant la promesse dont je viens de parler, il établit l'adorable sacrement de l'Eucharistie, afin de vivre constamment au milieu de nous et pouvoir surtout devenir la nourriture spirituelle de nos âmes. Comme les paroles de la consécration sont divines, à raison de leur simplicité! Comme elles sont capables de faire impression sur tous les esprits et les cœurs! Le Sauveur ayant pris du pain, le change en son corps, en disant aux apôtres: Prenez et mangez, car *ceci est mon corps*. De même, ayant pris une coupe remplie de vin, il opère le même miracle, en leur disant: prenez et buvez, car *ceci est mon sang*. Les protestants ne veulent point admettre la présence réelle,

après des paroles aussi claires et aussi formelles. En vérité, si vous osez soutenir qu'il y a là une figure de rhétorique, une métaphore, je ne vois plus à quoi puisse servir le langage, à moins que vous n'avanciez que le langage, que la parole, ne fut donnée à l'homme que pour *voiler* et *déguiser* sa pensée ; hypothèse blasphématoire, qui aurait pour résultat de bouleverser et d'anéantir même la société tout entière.

Répondez à ma question : le Christ veut-il, peut-il changer le pain en son corps, et le vin en son sang? Le *veut-il*? Mais sa volonté nous est connue d'une manière certaine, puisqu'il a prononcé lui-même ces étonnantes paroles : Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Le *peut-il*? Oh! ici je vous dirai que vous reconnaissez cette puissance aussi bien que moi, puisque vous admettez la divinité du Sauveur, et que vous lancez des anathèmes contre l'impie Socin, disciple de l'impie Arius. La difficulté qui reste à résoudre consiste à savoir *comment* le Sauveur peut vivre sous les espèces du pain et du vin. Il est vrai, nous ne donnons point la solution d'un prodige ; mais nous sommes obligés de croire à ce prodige, opéré par une puissance infinie, appuyés que nous sommes sur l'infaillible parole de Dieu même. Vous admettez certainement plusieurs mystères, et dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, bien qu'il vous

soit impossible de savoir comment ils s'opèrent. Comprenez-vous *comment* s'opère et a lieu l'union si intime de l'âme avec le corps; *comment* les aliments entretiennent la vie animale; *comment* se fera la séparation de l'âme d'avec le corps, etc.; *comment* s'est opéré le profond mystère de l'incarnation du Verbe; *comment* le Christ a multiplié dans le désert quelques pains pour en nourrir des milliers de personnes; *comment* il a changé l'eau en vin aux noces de Cana, etc.?

Soyez donc sans préjugé, n'écoutez en ce moment que la simple lumière de la raison; et dites, si la divinité du Christ étant admise, il ne suit point évidemment qu'il faille admettre la présence réelle dans la sainte Eucharistie, en vertu de ces paroles qui portent avec elles la lumière et la persuasion: « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Le Sauveur assure que nous mangeons son corps et que nous buvons son sang, y a-t-il dans ce mystère de quoi tant effaroucher notre raison? Dès que vous admettez, avec saint Paul, qu'un Dieu s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'un esclave, doit-il paraître si étonnant que ce même Dieu, qui est toute charité, continue à s'anéantir sans cesse, jusqu'à s'unir substantiellement, par un miracle, à chacun des enfants d'Adam, qui croient en son nom, et qui d'ailleurs sont destinés à régner avec lui dans le royaume céleste?

« Aussi, observe Bossuet (*Hist. des Var.*), Luther demeura frappé invinciblement de la force et de la simplicité de ces paroles : Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; ce corps livré pour vous, ce sang de la nouvelle alliance, ce sang répandu pour vous et pour la rémission de vos péchés ; car c'est ainsi qu'il faudrait traduire ces paroles de notre Seigneur pour les rendre dans toute leur force. » Cet hérésiarque, cependant, eût bien voulu pouvoir donner atteinte à la réalité, selon ce qu'il mandait aux protestants de Strasbourg ; qu'on lui eût fait *grand plaisir* de lui donner quelque bon moyen de la nier, parce que rien ne lui eût été meilleur, dans le dessein qu'il avait de nuire à la papauté.

Il est vrai le moine d'Allemagne, tout en admettant la présence réelle du Sauveur, pense, avec Wiclef, que le *pain demeure* ; il le pense ! Mais sa parole peut-elle anéantir la puissante parole d'un Dieu? Le Christ *ne dit point* : Le pain est avec mon corps, le vin est avec mon sang, selon que l'enseigne Luther ; *il dit :* Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; c'est-à-dire, ce que je vous présente n'est plus ni pain, ni vin, mais bien mon corps et mon sang ; c'est ainsi que l'eau, à Cana, a été changée en vin, par la volonté divine ; et dire que l'eau était *mêlée* avec le vin, c'est dire une palpable absurdité. Ne nous chicanez donc plus, cher docteur, sur le mot *transsubstantiation*, employé par l'Église

catholique pour exprimer l'effet miraculeux que produisent les paroles de la consécration. Quand le mot serait nouveau, est-ce une raison de le rejeter, surtout s'il exprime parfaitement un dogme annoncé par la véritable Église, fondée par les apôtres? Vous-mêmes, en Angleterre, n'employez-vous pas, comme nous, le mot de *consubstantiel* contre les disciples d'Arius et de Socin, parce qu'il exprime bien le dogme de la divinité du Sauveur, enseignée par la sainte Écriture et par la tradition? Que veut dire *transsubstantiation*, sinon changement d'une substance dans un autre? Or, vous venez de voir que le pain et le vin sont changés au corps et au sang d'un Dieu. Il y a donc transsubstantiation dans l'Eucharistie, comme il y eut autrefois transsubstantiation, soit lorsque la verge de Moïse fut changée en serpent, soit lorsque l'eau fut changée en vin, aux noces de Cana. En suivant les paroles sacramentelles, en interprétant la Bible sans aucun préjugé, la raison éclairée par la foi, dit qu'il faut admettre le dogme de la présence réelle, et par une conséquence rigoureuse n'admettre que les *apparences* du pain et du vin; c'est-à-dire, croire à la transsubstantiation. Dire, avec Calvin, que Jésus-Christ n'est qu'en figure, et simplement *par la foi*[1]; ou avec Luther

[1] Bossuet explique clairement en quoi consiste la foi dans la sainte Eucharistie. Si l'on nous demande, dit-il, d'où vient que

que le pain demeure avec le corps du Sauveur, c'est évidemment faire violence au texte de la sainte Ecriture ; c'est substituer les inventions de son propre esprit à la sainte et à la puissante parole d'un Dieu.

Vous voulez, cher docteur, que je cite, en faveur de la présence réelle, le témoignage des premiers pères. C'est surtout ici que je suis un peu embarrassé pour vous satisfaire : ce n'est pas que les textes me manquent ; au contraire, ils sont en si grande abondance, qu'il me faudrait faire plusieurs volumes avant de les avoir tous épuisés. Je suis donc forcé d'être laconique dans mes citations, afin de ne point rendre cette lettre plus longue, elle seule, que toutes les autres réunies ensemble, qui vous sont parvenues de ma part depuis un certain temps.

Les hérétiques, dit saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr, les hérétiques s'abstiennent de

croyant, comme nous faisons, qu'il n'y a rien pour les sens dans ce saint mystère, nous ne croyons pas qu'il suffise que Jésus-Christ y soit présent par la foi, il est aisé de répondre et de démêler cette équivoque. Autre chose est de dire que le fils de Dieu nous soit présent par la foi : et autre chose de dire que nous *sachions par la foi* qu'il est *présent*. La première façon de parler n'emporte qu'une présence *morale ;* la seconde nous en signifie une *très-réelle*, parce que la foi est très-véritable : et cette présence réelle, connue par la foi, suffit pour opérer dans le juste, qui *vit de foi*, tous les effets que j'ai remarqués (Exposition de la doctrine).

l'Eucharistie, et des prières que l'Église fait dans la célébration de ce mystère, parce qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie soit *cette même chair* de notre Sauveur Jésus-Christ, laquelle a souffert pour nos péchés, et que le Père a ressuscitée par sa bonté. Ainsi, s'opposant à ce don divin, et le combattant par leurs contestations et par leurs disputes, ils meurent et se perdent misérablement (*Epist. ad Smyr.*)

Saint Justin, martyr, dans sa première apologie pour les chrétiens, parle plus clairement de l'Eucharistie aux païens que ne l'avaient fait les pères avant lui, parce qu'on calomniait ce mystère secret de sa foi[1]. Après avoir dit de quelle manière le prélat offrait l'auguste sacrifice de nos autels, il ajoute, par rapport à la communion des fidèles :

« Nous ne recevons pas ces choses, comme si ce n'était qu'un pain ordinaire, et qu'un breuvage commun; mais comme nous savons que Jésus-Christ notre Sauveur, qui a été fait homme par le Verbe de Dieu, s'est revêtu de chair et de sang

[1] Tout le monde sait que les païens, qui n'avaient entendu parler de l'Eucharistie que bien confusément, portaient la calomnie jusqu'à accuser les chrétiens de sacrifier un enfant, d'en manger la chair et d'en boire le sang. La calomnie sans doute était atroce ; et pourtant elle n'était qu'une expression *toute capharnaïte* du dogme divin de la présence réelle, tel qu'il était admis par l'Église primitive. D'après Bossuet, l'erreur suppose une vérité dont on abuse.

pour notre salut; de même nous savons aussi que cette *viande* et ce *breuvage*, qui par le changement qu'ils reçoivent dans notre corps nourrissent notre chair et notre sang, ayant été *consacrés* par les prières que ce même Verbe de Dieu nous a enseignées, *sont là chair et le sang* de ce même Jésus-Christ qui a été fait homme pour l'amour de nous. Car les apôtres, dans les écrits qu'ils ont laissés, qu'on nomme Evangiles, nous apprennent que Jésus-Christ leur *ordonna* d'en user comme il avait fait, lorsque, ayant pris le pain et rendu grâces, il dit : « Faites ceci en mémoire de moi ; ceci est mon corps ; et qu'ensuite ayant aussi pris le calice entre ses mains, et rendu grâces, il dit : Ceci est mon sang. »

« Jésus-Christ ayant pris du pain, ainsi parle saint Irénée, ayant pris du pain qui est une substance créée, et rendu grâces à Dieu, dit : Ceci est mon corps ; de même ayant pris le calice qui contenait aussi une autre substance créée, il dit : Ceci est mon sang. Et ainsi il enseigna la nouvelle oblation du nouveau Testament, laquelle l'Église ayant reçue des apôtres, elle l'offre par toute la terre à Dieu, qui nous nourrit et qui nous fait vivre. Mais si les hérétiques ne veulent pas avouer que notre Seigneur soit le fils, c'est-à-dire le Verbe du souverain créateur du monde, comment pourront-ils croire que le pain qui a été *con-*

sacré à Dieu avec actions de grâces, soit le *corps* du même Seigneur; et que le calice qui est offert soit le calice de son *sang?* Et d'autre part, comment peuvent-ils dire que la chair des fidèles, qui est *nourrie de ce corps et de ce sang*, soit sujette à l'éternelle corruption, et ne reçoive pas la vie éternelle? Il faut donc, ou qu'ils abandonnent leur erreur, ou qu'ils reconnaissent que le Seigneur est le fils de Dieu, ou qu'ils cessent d'offrir les saints mystères que je viens de dire. Mais la créance que nous avons, qu'il est le véritable fils de Dieu, est entièrement conforme à celle que nous avons de la vérité de l'Eucharistie; de même que notre créance de la vérité de l'Eucharistie, confirme clairement celle que nous avons du fils de Dieu. Car, comme après que nous avons invoqué Dieu sur le pain, qui est une substance qui vient de la terre, il *cesse d'être* un pain commun, et il devient l'Eucharistie, qui est composée de deux choses, l'une terrestre, et l'autre céleste[1]; ainsi nos corps recevant l'Eucharistie, reçoivent l'espérance de la résurrection future, et deviennent dé-

[1] Il est impossible de mieux parler de la sainte Eucharistie. Saint Justin dit qu'il y a deux choses dans ce sacrement; l'une est terrestre : par où il faut entendre ce qui est sensible et apparent, telles que les *espèces* du pain et du vin; l'autre est céleste; ce qui annonce le vrai corps et le vrai sang du fils de Dieu, réellement présents sur l'autel, après que les paroles de la *consécration* ont été proférées par le prêtre.

sormais inaltérables et incorruptibles pour l'éternité.

« Et comme la vigne plantée dans la terre, porte son fruit en son temps, et que le grain de blé étant aussi pourri dans la terre, en sort après dans la saison, avec une multiplication merveilleuse, par la vertu de l'esprit de Dieu, qui dans son immensité infinie, contient toutes les choses que sa sagesse communique aux hommes, comme, dis-je, ces deux substances créées, le pain et le vin, ayant été *consacrées* par la parole de Dieu, *deviennent* l'Eucharistie, qui est *le corps et le sang* de Jésus-Christ; de même nos corps qui ont été *nourris* de l'Eucharistie, étant consumés et comme changés en la terre dans laquelle ils auront été mis après leur mort, ressusciteront en leur temps par l'opération toute-puissante du Verbe divin, qui leur accordera ce privilége et cet avantage pour la gloire de Dieu son père. »

Je le répète, mon cher docteur, il y a une multitude de témoignages en faveur de la question religieuse qui nous occupe ici : « Lisez vous-même les pères des quatre premiers siècles, vous les verrez tous parler sur l'Eucharistie, comme ceux que je viens de citer, c'est-à-dire qu'ils admettent tous la présence réelle, telle que l'admet l'Église catholique; et qu'ils disent qu'il y a *changement* du pain et du vin au corps et au sang du fils de Dieu; ce

qui est dire en d'autres termes, qu'il y a transsubstantiation... » Qu'a dit saint Cyrille de Jérusalem? Lisez : « Quoique notre goût nous dise que c'est du pain, il faut croire que c'est le corps de Jésus-Christ, puisqu'il l'a dit. Notre Seigneur a changé l'eau en vin aux noces de Cana : croyons-nous qu'il ait moins de pouvoir pour changer le vin en son sang, en faveur de l'Église son épouse? » Qu'ont dit encore saint Ambroise et saint Grégoire de Nysse? Lisez encore : « De combien d'exemples dit le premier, nous servons-nous pour montrer que ce n'est point ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a *consacré*, etc. ; » et après avoir rapporté le changement de la verge de Moïse en serpent, il ajoute « : Si la bénédiction humaine a eu tant de force que de pouvoir changer la nature, que dirons-nous de la propre consécration divine, là où les paroles mêmes du Sauveur opèrent? » Je crois, dit l'autre père, je crois très-saintement que le pain sanctifié par la parole du Verbe, est *changé en son corps*.

Pourrais-je clore cette lettre, sans vous citer en faveur de la présence réelle, le témoignage si puissant des deux grandes lumières qui ont jeté un si vif éclat dans l'Église catholique, à la fin du quatrième siècle? Vous allez donc entendre saint Chrysostôme et saint Augustin.

« Nous devenons un même corps avec le Christ,

disait la *bouche d'or* ; car, comme nous l'apprend le grand apôtre, nous sommes les membres de sa chair et de ses os. Comprenons donc, nous qui sommes initiés, que nous ne devenons point seulement un même corps avec le Christ par la charité, mais que nous sommes réellement mêlés et incorporés à sa chair. Ce prodige s'accomplit par la nourriture qu'il nous a donnée, pressé qu'il était par son brûlant amour. C'est pourquoi il se répand en nous, il s'incorpore à nous, afin que, comme le corps est uni à la tête, nous soyons une même chose avec lui ; car c'est là que veut en venir un amour passionné. Levons-nous donc de cette table, forts comme des lions, respirant le feu du combat, terribles aux démons, et gardons dans notre âme, le souvenir des merveilles que vient d'y accomplir notre chef, comme celui de l'incompréhensible amour dont nous avons été l'objet.

« Souvent des parents qui ne sont pas sans amour, confient à d'autres pour les nourrir, les enfants qu'ils ont mis au monde ; mais pour moi, nous dit Jésus-Christ, il n'en est pas ainsi ; je vous donne ma chair ; je deviens votre nourriture, afin de vous enflammer au combat de l'épreuve, et pour vous donner le gage des biens éternels. Car si je me donne à vous dans cette vie, comment ne me donnerais-je pas plus pleinement dans la vie future ? J'ai voulu devenir votre frère, j'ai pris à

cause de vous, votre sang et votre chair; cette chair qui m'a fait votre frère, je vous en fais une nourriture divine.

« Nous donc, qui sommes incorporés à sa chair et qui nous abreuvons de son sang, n'oublions jamais que nous nous enivrons du sang du Christ, qui est assis sur un trône au plus haut des cieux, et que les anges adorent... Représentons-nous donc, tous tant que nous sommes, qui recevons le corps et le sang du Seigneur, quel serait notre malheur si tous les bienfaits que le Christ nous accorde, en nous rendant les membres de son corps et en devenant lui-même notre propre nourriture, n'étaient point capables de nous retirer de l'abîme profond de nos misères et de nos péchés![1]

« Puisque le Verbe dit : Ceci est mon corps, soyons persuadés de la vérité de ces paroles; soumettons-y notre créance; et regardons-le dans ce sacrement avec les yeux de l'esprit. Car Jésus-Christ ne nous y a rien donné de sensible; mais tout ce qu'il nous y a donné *sous des objets* qui sont sensibles, est élevé *au-dessus des sens*, et ne se voit que par l'esprit... Combien y en a-t-il maintenant qui disent : « Je voudrais bien voir notre Seigneur revêtu de ce même corps dans lequel il a vécu sur la terre! Je serais ravi de voir son

[1] Cet *alinéa* n'est point le mot à mot, mais la traduction *libre* du grec de saint Chrysostôme.

visage, toute la figure de son corps, ses vêtements et sa chaussure elle-même ! » Et moi je vous dis que c'est lui-même que vous voyez, que c'est lui-même que vous touchez, que c'est lui-même que *vous mangez*. Vous désirez de voir ses vêtements; et le voici lui-même qui vous permet non-seulement de le voir, mais encore de le toucher, de le manger, et de le recevoir au dedans de vous. »

« Les fidèles, dit à son tour l'évêque d'Hippone, les fidèles connaissent le *sacrement des fidèles*; mais que peuvent faire les autres qui en entendent parler, sinon écouter ce qu'on en dit sans y rien comprendre? Lors donc que Jésus-Christ, pour faire estimer une telle nourriture et un tel breuvage, disait: « Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous; » ses disciples se scandalisèrent, quoique celui qui leur parlait de la vie ne fût autre chose que la vie elle-même; et que tout homme mérite la mort, et non point la vie, qui croit que celui qui est la vie est capable de proférer un mensonge... que ceux donc qui mangent sa chair continuent à la manger; que ceux qui boivent son sang continuent à le boire; qu'ils soient sans cesse affamés de cette céleste nourriture et altérés de ce céleste breuvage; qu'ils mangent la vie, qu'ils boivent la vie... Boire de ce breuvage, qu'est-ce autre chose, sinon vivre de la véritable vie? Mangez donc la

vie, buvez la vie; vous posséderez la vie, et elle ne laissera pas de demeurer tout entière en elle-même. Or cela arrivera de la sorte, c'est-à-dire que le corps et le sang de Jésus-Christ sera la vie de chaque fidèle, s'il boit et s'il mange *spirituellement* selon la vérité même, ce qu'il reçoit d'une manière *visible* dans le sacrement[1]...

« O sacrement d'un incompréhensible amour ! ô symbole de l'unité, ô chaîne sacrée de la charité ! Celui qui veut vivre a où chercher la vie, il a de quoi vivre ; qu'il vienne, qu'il croie, qu'il s'incorpore afin de se vivifier ; qu'il n'ait pas honte de s'incorporer au Christ, de devenir le membre du Christ ; qu'il ne soit pas un membre gâté qu'il faille couper ; qu'il ne soit pas un membre difforme dont on ait à rougir ; qu'il soit beau, qu'il soit apte, qu'il soit sain, qu'il s'unisse au Christ, qu'il vive pour Dieu en vivant de la *substance* d'un Dieu ; qu'il travaille sur la terre pour pouvoir régner dans le ciel. » (S. Chrysost. hom. 63 ad pop. antioch. ; et hom. 83, in Matth. — S. August. serm. 2 de verbis Apost. ; et 26 tract. in Joan.) »

Je n'ai, cher docteur, aucune réflexion à faire

[1] Saint Augustin parle ici comme saint Irénée. « Ce qu'il y a de *spirituel* et de céleste dans l'Eucharistie, c'est le corps et le sang d'un dieu ; ce qu'il y a de *visible* et de sensible, ce sont les *espèces* ou apparences du pain et du vin. »

sur les éloquentes paroles que je viens de rapporter. Mon vœu le plus ardent est que vous rejetiez loin de vous la croyance calviniste de l'église anglicane, pour suivre la doctrine toute catholique des premiers pères, par rapport à l'adorable sacrement de l'Eucharistie. C'est dans ce sentiment que je termine cette longue lettre, en y joignant celui d'un profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc...

LETTRE XVI.

10 mai 1841.

Mon cher docteur,

Je vous ai parlé dernièrement du sacrement de l'Eucharistie; vous avez pu remarquer qu'il aurait fallu, pour suivre l'ordre numérique des sacrements, dire quelque chose auparavant sur le baptême et la confirmation. La raison qui m'a déterminé à entrer dans la voie que j'ai suivie, est facile à deviner. Après avoir examiné la doctrine catholique touchant le sacrifice redoutable de nos autels, pouvais-je ne pas traiter de suite la présence réelle, qui est la base nécessaire du sacrifice lui-même?

J'ai déjà observé que la transsubstantiation n'a rien qui doive vous surprendre. Dès qu'il est incontestable que Jésus-Christ prend la place du pain et du vin, force est de croire qu'il ne reste plus, après la consécration, que des espèces ou apparences. Je n'ai rien dit de particulier sur l'usage de la coupe que l'Église, toujours conduite par le

Saint-Esprit, a jugé à propos d'interdire depuis longtemps aux simples fidèles. Je trouve cette question, dont les sectes protestantes ont fait tant de bruit, bien peu importante à la cause du catholicisme, qui est l'objet principal des quelques lettres que je vous adresse dans mes instants de loisir. Retenez pourtant ces simples réflexions : En admettant, selon notre doctrine, que le Sauveur est tout entier, soit sous l'espèce du pain, soit sous l'espèce du vin, la communion sous une *seule espèce* est donc suffisante pour se nourrir véritablement de la chair et du sang du fils de Dieu. De plus, si vous prenez à la lettre les paroles du Sauveur ordonnant de faire ce qu'il avait fait lui-même, en instituant l'Eucharistie, je demanderai : A qui ces paroles sont-elles adressées? n'est-ce pas incontestablement aux apôtres? Or, les apôtres et leurs successeurs ont consacré constamment *le pain et le vin* dans le sacrifice de la messe, et communié sous les deux espèces. Enfin, puisque vous respectez la croyance de l'Église primitive, je vous dirai d'ouvrir les saints pères et l'histoire ecclésiastique des premiers siècles chrétiens, et vous verrez que l'on communiait alors, en plusieurs circonstances, sous une *seule espèce* [1], et que l'Église,

[1] Saint Justin nous dit que l'usage était de porter la communion aux absents. Or, conçoit-on qu'il eût été commode de le faire sous les deux espèces : et la chose ne devenait-elle pas

nouvellement établie par les envoyés du Christ, n'a jamais cru que *cette communion* fût criminelle ou abusive, contraire à l'intention de Jésus-Christ, ou moins efficace que l'autre.

Sur l'article des sacrements, dont je me propose de vous dire quelques mots, comme aussi sur bien d'autres articles de la foi catholique, je trouve que votre église anglicane a une méthode habile pour se tirer d'embarras. Son argument de prédilection, sa massue avec laquelle elle s'imagine écraser l'Hercule divin, le catholicisme, c'est de dire et de dire encore : *Je ne crois pas.*

Nous disons, dans l'Église catholique, que les saintes Écritures sont insuffisantes pour nous faire connaître *toute* la doctrine chrétienne ; et l'église anglicane dit : *Je ne crois point* à l'insuffisance de la

comme impossible dans les temps de persécution? En lisant saint Cyprien, *de lapsis*, l'on voit que l'usage était encore de faire communier les enfants après leur baptême ; évidemment ils ne pouvaient communier que sous l'espèce du vin. D'après saint Cyprien et Tertullien, l'on portait la communion aux malades en danger de mort, et aux confesseurs détenus dans les prisons ; de plus les fidèles conservaient souvent chez eux la communion, afin de se communier eux-mêmes, s'ils se trouvaient exposés au martyre ou à quelque autre danger : et alors la communion était faite sous la seule espèce du pain Enfin, l'Église communiait ceux qui étaient abstèmes, c'est-à-dire, qui avaient une répugnance naturelle pour le vin ; donc, l'Église primitive n'a jamais fait aux fidèles une loi *rigoureuse* de communier sous les deux espèces.

Bible ; la Bible contient *toute* la parole de Dieu. Nous disons, la Bible et les écrits des premiers pères à la main, qu'il existe dans l'Église des chefs chargés de conserver le précieux dépôt de la foi, et qu'il y a encore un chef suprême, l'évêque de Rome, successeur du prince des apôtres, qui a la puissance de conduire et les agneaux et les brebis, c'est-à-dire, comme nous savons déjà, et les simples fidèles et les pontifes eux-mêmes ; et l'église anglicane dit : *Je ne crois point* à une autorité infaillible dans l'Église ; c'est à chaque individu qu'il appartient de se faire sa religion comme il peut, avec le secours de la Bible ; *je ne crois point* à la puissance du pape au-dessus des autres évêques. Nous disons, et vous le verrez plus tard, qu'il existe sept sacrements ; et l'église anglicane dit : *Je ne crois point* à l'existence d'un si grand nombre de sacrements ; je n'en admets que deux, savoir le baptême et la cène[1].

Cette manière de répondre : *Je ne crois point*, a sans doute l'avantage spécieux de se tirer d'embarras, lorsqu'on est vivement pressé par les arguments de ses adversaires ; mais cette réponse

[1] Pour moi, je trouve que les anglicans n'admettent réellement que le sacrement du baptême. Qu'est-ce donc que la cène, avec leur doctrine calviniste sur l'Eucharistie? *La foi seule* rend présent Jésus-Christ dans leur cœur, disent-ils. Mais la foi n'est que la foi : et je trouve absurde que la foi seule dans les fidèles puisse *produire* un sacrement.

sera-t-elle victorieuse aux yeux de l'Éternel ? Suffira-t-il de dire au jour dernier : *Je n'ai point cru ?* — Tu n'as pas cru, dira le Juge suprême, tu n'as pas cru, église rebelle, église anglicane ; mais il fallait croire sous peine de l'éternelle damnation ; tu n'as pas respecté l'autorité sainte des légitimes successeurs des apôtres ; mais il fallait la respecter cette autorité, sous peine d'être traité comme les publicains et les idolâtres...

Ainsi, cher docteur, des *négations* sont à mes yeux de bien faibles arguments... Ce sont des raisons positives, des témoignages certains que je vous ai allégués jusqu'ici en faveur d'un certain nombre de vérités catholiques ; je continuerai donc à vous montrer l'existence des sept sacrements admis par notre Eglise, toujours d'après l'autorité des premiers pères et de la Bible elle-même.

Le sacrement qu'il faut d'abord recevoir est le baptême qui efface le péché originel et nous fait enfants de Dieu et de l'Eglise. Puisque vous admettez comme nous la nécessité du baptême pour être sauvé, selon ces paroles du Sauveur : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des cieux, » je ne dirai rien de plus sur cet article. Je prie seulement d'observer que vous admettez contre les anabaptistes la validité du baptême conféré aux petits enfants : vous admettez encore la validité du bap-

tême, qu'il soit donné par un juif, par un infidèle, par un hérétique, pourvu qu'il ait l'intention, en baptisant, de faire ce que l'Eglise fait elle-même, lorsqu'elle administre ce sacrement. Cependant sans le secours de la *tradition*, pourriez-vous reconnaître ces deux points de doctrine ? Avec la Bible, les anabaptistes ne croient point à l'efficacité du baptême pour les petits enfants ; et parce que saint Cyprien fermait les yeux à la tradition, il refusait de croire à la validité du baptême donné par les hérétiques. Mais la vérité a prévalu, et ce fut le pape saint Etienne qui la soutint avec vigueur : or, comment s'y prenait-il dans ses débats avec l'évêque de Carthage ? N'innovez rien, disait-il ; conservez avec soin ce qui a été transmis dans l'Eglise par la *tradition : nihil innovetur ; quod traditum est servetur.* Pour saint Cyprien, s'il résista au pape avec trop de vivacité, il est certain, d'après saint Augustin, qu'il expia sa faute en souffrant le martyre : *martyrii falce purgatum.*

Après le baptême vient la confirmation. Nous disons à votre église anglicane qu'il existe un véritable sacrement de la confirmation ; et elle dit toujours : *Je ne crois pas* à l'existence de ce sacrement [1].

[1] L'église anglicane tient une conduite qui s'harmonise difficilement avec ses propres principes. Elle rejette la confirmation comme sacrement, parce qu'elle répète avec Luther qu'il n'existe

Dans la pensée des premiers pères, un sacrement est le signe d'une chose sacrée, ou ce qui revient au même, c'est un signe *visible* de la grâce *invisible*, institué pour notre sanctification ; conformément à cette doctrine, l'Eglise admet cette définition : Les sacrements sont des signes sensibles institués par Jésus-Christ pour la sanctification des âmes.

Quant à la confirmation, c'est un sacrement qui nous donne le Saint-Esprit et une force spéciale pour agir en parfaits chrétiens. Voyez si ce sacrement n'est point supposé dans les épîtres de saint Paul ! Il nous dit que nous sommes les enfants de Dieu, en ajoutant que c'est le baptême qui nous donne droit à ce titre, après nous avoir purifiés de la tache du péché originel : il nous appelle encore les soldats du Christ, c'est-à-dire qu'il veut que nous combattions avec une ardeur toujours

que deux sacrements, le baptême et la cène. Cependant, comme les apôtres attiraient l'Esprit saint sur les fidèles par l'imposition des mains, elle recommande à ses évêques, schismatiques et hérétiques, de continuer à imposer les mains aussi, en leur rappelant leur *impuissance* à faire descendre le Saint-Esprit dans les cœurs. Qu'est-ce donc qu'une confirmation qui a pour but d'employer des rites stériles, infructueux, inutiles pour le salut? En vérité, tout échappe à cette église rebelle, qui est à peine l'ombre de la primitive église, la foi, la morale, les sacrements... tout! je me trompe; elle conserve avec soin, elle augmente même tous les jours ses immenses, ses prodigieuses richesses.

soutenue les terribles, les nombreux ennemis de notre salut. Or voulons-nous sortir victorieux de la lutte, suivons l'avis du même apôtre qui nous recommande de ne point attrister (par le péché) le Saint-Esprit dont nous avons été marqués, comme d'un sceau, par la confirmation (Eph. chap. 4).

Vous voulez, docteur, en faveur de la confirmation, des témoignages plus précis et plus formels ; je vais vous satisfaire. Lisez le huitième chapitre des *Actes* des apôtres, et vous verrez que saint Pierre et saint Jean allèrent à Samarie pour confirmer les fidèles qu'avait baptisés le diacre saint Philippe ; et qu'en leur imposant les mains, ils recevaient le Saint-Esprit.

Ecoutez maintenant le témoignage des premiers pères. Lorsque nous sommes sortis, dit Tertullien, du bain sacré, nous sommes oints de l'huile bénite.... Cette onction se fait sur le corps, mais elle produit son effet dans l'âme. Ensuite on nous *impose les mains* par la bénédiction, en invoquant et en invitant le Saint-Esprit (de Bapt. et de resur. carn.)

Le saint chrême dont l'évêque se servait pour la confirmation était une huile bénite et consacrée par la prière, sur l'autel même où se célébrait le sacrifice de la messe ; et si vous lisez saint Basile et saint Cyprien, vous trouverez que cette consécration, aussi bien que celle de l'eau baptismale,

remonte jusqu'aux apôtres. S. Cyrille de Jérusalem reconnaît tant de vertu au saint chrême, qu'il le compare au pain eucharistique. Ne vous imaginez pas, dit-il, que ce parfum soit une chose commune, car de même que le pain de l'Eucharistie, après l'invocation du Saint-Esprit, n'est plus un pain ordinaire, mais *le corps de Jésus-Christ;* de même, le saint parfum n'est plus quelque chose de simple, ou si vous voulez de profane, mais un don de Jésus-Christ et du Saint-Esprit, qui est devenu efficace par la présence de la divinité.

Saint Jérome (dial. cont. Luc.) dit que les évêques s'étaient réservé le droit de confirmer dans la foi ceux qui avaient reçu le baptême.

Saint Cyprien (épis. 73 ad Jub.) dit de même : Notre usage est que ceux qui ont été baptisés dans l'Eglise, soient présentés aux évêques, afin que par notre prière et l'imposition des mains ils reçoivent le Saint-Esprit et soient marqués du signe du Seigneur.

Je passe sous silence bien d'autres pères, tels que Optat de Milève, saint Cyrille de Jérusalem, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostôme, qui pensent tous comme l'Eglise catholique par rapport au sacrement de la confirmation.

Il me semble que la force d'âme qui portait les premiers chrétiens à mourir plutôt que d'être apostats, suppose l'existence du sacrement dont

je parle. Dites si les martyrs n'étaient point revêtus d'une énergie toute divine, eux qui professaient leur foi, au milieu des plus affreux tourments ! Pendant plus de trois siècles, des hommes de tout âge et de toute condition, des femmes, de jeunes personnes délicates, de tendres enfants, courent à la mort avec plus d'allégresse que ne font les enfants des plaisirs, vers les sociétés tumultueuses d'un monde profane. Les martyrs, selon la pensée d'un saint père, étaient des lions pour braver la fureur des tyrans, l'activité du feu, la vue des échafauds : et en même temps ils étaient des agneaux pour leur douceur, pour leur résignation, pour leur disposition à tout pardonner à leurs bourreaux. Comme je ne pense point que l'homme abandonné à lui-même, puisse pratiquer la vertu jusqu'à l'héroïsme, je conclus que nos généreux martyrs avaient tous reçu le Saint-Esprit par la confirmation, avant de pouvoir rendre témoignage à leur Dieu, jusqu'à l'effusion même de leur sang.

Si la hache des persécuteurs a perdu son tranchant, qui ne sait que les passions mauvaises, triste fruit du péché originel, sont à jamais indestructibles dans le cœur de l'homme? En ce moment, je vais vous citer les réflexions d'un illustre écrivain.

« On ne cesse, dit M. de Châteaubriand, de s'étonner lorsqu'on remarque à quelle époque de la

vie, la religion a fixé le grand hyménée de l'homme et du Créateur. C'est le moment où le cœur va s'enflammer du feu des passions, le moment où il peut concevoir l'Etre-Suprême : Dieu devient l'immense génie qui tourmente tout à coup l'adolescent, et qui remplit les facultés de son âme inquiète et agrandie. Mais le danger augmente ; il faut de nouveaux secours à cet étranger sans expérience, exposé sur le chemin du monde. La religion ne l'oubliera point : elle tient en réserve un appui. La confirmation vient soutenir ses pas tremblants comme le bâton dans la main du voyageur... Observons que la morale entière de la vie est renfermée dans le sacrement de confirmation. Quiconque a la force de confesser Dieu, pratiquera nécessairement la vertu, puisque commettre le crime, c'est renier le Créateur[1]. »

Je désire terminer cette lettre comme je l'ai commencée, en vous disant quelques mots sur la sainte communion. Permettez-moi, cher docteur, de rappeler encore quelques-uns de mes souvenirs pendant mon séjour à Oxford. Là, j'ai trouvé dans quelques *jeunes* docteurs et fellows, un certain

[1] Je trouve cette pensée identique avec celle de David, lorsqu'il dit au Seigneur « Vous m'avez remis l'*impiété* de mon péché. » Quoi! l'impiété se trouve dans le cœur du pécheur : sans aucun doute, puisqu'il est impossible de se rendre coupable, sans *mépriser* auparavant quelqu'une des perfections divines.

penchant pour nos institutions chrétiennes, qui m'a singulièrement surpris : je dirais presque qu'ils ont l'*instinct* du catholicisme. Voici le fait : Ils voudraient bien voir des *couvents* d'hommes s'établir dans les grandes villes d'Angleterre, afin d'améliorer les mœurs publiques qui vont se détériorant de jour en jour, depuis le temps de la prétendue réforme ; surtout, ils voudraient avoir dans les hôpitaux des *religieuses* qui, célibataires bien entendu, se dévouassent toute leur vie au soulagement de l'humanité souffrante. —

J'étais charmé d'entendre des frères, séparés du centre de l'unité, rendre ainsi témoignage à l'esprit chrétien qui anime constamment un si grand nombre de membres de notre Église catholique. Toutefois, en applaudissant à leur plan de réforme, je me permis de répondre de cette sorte, aux fellows et aux docteurs, que je trouve *peu éloignés* du royaume des cieux : « Votre projet est beau, admirable ; mais *jamais il ne pourra* se réaliser, tant que l'Angleterre ne retournera point à la foi de ses pères, à la foi catholique que lui a donnée son apôtre, le saint moine Augustin. » — Ma réponse les a surpris au delà de toute expression ; j'ai eu beau leur en développer la justesse, jamais *ils n'ont voulu* me comprendre. — Voici sur quoi je fondais la force de mon argument : Pour avoir des prêtres célibataires, des religieux voués dans la

solitude, à une vie de privation et de sacrifice, des religieuses dans les hôpitaux pour soigner les pauvres malades, il faut croire à la *présence réelle* du Sauveur dans l'Eucharistie, et recevoir de temps en temps son Dieu par la sainte communion. — J'analyse ici mes réflexions, parce qu'il serait trop long de tout dire en détail. — Ce qui fait surtout la force des personnes religieuses, ce qui inspire le plus sublime dévouement, ce qui rappelle une âme à la vigueur d'une piété tendre et solide, c'est la sainte communion. Vous ne communiez plus en Angleterre ; donc vous ne pourrez jamais réaliser vos bons projets. Jésus-Christ n'habite plus dans ses tabernacles, ne s'immole plus dans vos temples ; donc vous n'aurez ni couvents d'hommes, ni hôpitaux desservis par des religieuses. Et aux docteurs qui se plaignaient de l'*inutilité* de leurs missions (protestantes) dans le pays des infidèles, je disais encore : « Pour convertir les idolâtres, pour faire cesser les sacrifices du démon, il faut avoir quelque chose à mettre à leur place ; et vous, qu'avez-vous à offrir, sinon le *seul* livre de prières, composé par Cranmer, lequel après tout, ne suffit pas pour constituer une religion ? » Les missionnaires catholiques, au contraire, font d'immenses, de rapides progrès partout où pénètre leur zèle, parce qu'ils ont avec eux le Saint-Esprit qui les soutient, et qu'ils élèvent au vrai Dieu

des autels, sur lesquels ils renouvellent d'une manière mystique, le redoutable, l'efficace sacrifice de la croix.

L'Eucharistie, concluais-je, est donc chez nous le véritable foyer de la miraculeuse charité que vous admirez tant dans les membres de notre Eglise catholique. Mais en Angleterre, mais chez vous, il faut que le mal aille en augmentant de plus en plus, parce que vous n'avez plus d'autels sur lesquels puisse s'immoler l'auguste victime, l'Agneau de Dieu qui a la vertu, en même temps qu'il pacifie la terre avec le ciel, de porter les hommes à se dévouer, à s'immoler même, s'il le faut, pour soulager les infirmités spirituelles et corporelles de leurs semblables. — Nous ne pourrons vous comprendre, répliquaient mes adversaires, nous n'apercevons point quel rapport il puisse exister entre la communion des catholiques et le bien que nous projetons pour nos contrées. — Vous ne pouvez me comprendre, disais-je à mon tour; en ce cas, je vous plains bien sincèrement, car, comment vos maux ne seraient-ils pas incurables, puisque vous rejetez les remèdes efficaces qui seuls peuvent les faire disparaître ? Pour moi, je trouve mes propositions *aussi aisées* à comprendre que ces simples paroles : Il fait jour pour nous, lorsque le soleil brille sur nos têtes, dans son plein midi ; tandis que les ténèbres nous environ-

nent, lorsque cet astre éclaire les antipodes de sa bienfaisante lumière. »

Adieu, cher docteur; quelle que soit l'impression que fassent mes lettres sur votre esprit et votre cœur, je ne cesserai jamais d'avoir pour vous les mêmes sentiments d'estime et d'affection, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVII.

15 mai 1841.

Mon cher docteur,

Les Capharnaïtes, interprétant la *présence réelle* dans un sens grossier et charnel s'écrièrent : « Comme cette parole est dure, et qui donc pourra jamais manger la chair et boire le sang de son semblable ? » aussi ils s'éloignèrent du fils de Dieu, et renoncèrent à être comptés parmi ses disciples. Les chrétiens qui savent de quelle manière, assurément bien digne de la sagesse et de la puissance divine, Jésus-Christ descend sur nos autels pendant la célébration de la messe, peuvent donc s'approcher avec confiance de la table sainte ; là, ils seront inondés d'un torrent de volupté céleste ; là, ils goûteront dans l'espace de quelques instants plus de bonheur réel, plus de joie pure, qu'ils ne sauraient en goûter après de longues années, comme parle le prophète, sous la tente et dans la société des enfants de la terre. Toutefois, rappelez-vous les dispositions que saint Paul demande à ceux qui

veulent communier. « Quiconque, dit-il, aura mangé ce pain, ou aura bu la coupe du Seigneur indignement sera condamné comme coupable de la profanation du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'*éprouve* lui même, et qu'ensuite il mange de ce pain et boive de cette coupe ; car celui qui en mange et en boit *indignement*, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement qu'il doit du *corps* du Seigneur. »

Puisque le péché, principal obstacle à la sainte communion, doit être effacé avant que l'homme ose se présenter à la table sainte, il convient donc que je vous parle en ce moment du sacrement de la pénitence.

Qu'il existe un sacrement de pénitence qui efface les péchés commis après le baptême ; que la pénitence qui justifie, aux yeux de Dieu, ait trois parties essentielles, savoir : la contrition, la confession, la satisfaction ; voilà des vérités incontestables pour les pieux fidèles qui croient à l'autorité infaillible de l'Eglise catholique.

Quant à votre église anglicane, que dit-elle, cher docteur, sur la question qui nous occupe en ce moment ? Elle répète encore son *fameux* argument : *Je ne crois pas* au sacrement de la pénitence ; *je ne crois pas* à la nécessité de la confession ; *je ne crois pas* à la puissance des prêtres pour pardon-

ner les péchés... » Elle le dit, et cependant elle veut que l'on se confesse à Dieu, que les ministres, dans les temples, donnent à tous, indistinctement, je ne sais quelle absolution qu'elle regarde comme *nulle et inutile*, etc. Vous dirai-je encore ici toute ma pensée ? Votre église a une marche qui me paraît être en opposition formelle avec ses propres principes. Quand je présente le flambeau du simple bon sens à chaque article de votre symbole et à chaque pratique observée parmi vous, je n'y trouve, docteur, laissez-moi la liberté de vous le dire, je n'y trouve qu'incohérence et qu'anomalie, que contradiction. Il est bien étonnant que votre église parle de se confesser, d'absolution donnée par les ministres, lorsque la seule conclusion qui me paraisse sortir légitimement de vos principes, est celle-ci : Tout protestant ne doit admettre que ce qui lui paraît raisonnable, ne doit pratiquer que ce qui lui paraît bon, ne doit obéir que quand il juge convenable de le faire. — Je ne m'arrête point à faire ressortir la vérité de cette conclusion, qui a été déjà démontrée dans plusieurs endroits de mes lettres précédentes.

Maintenant il faut que je vous montre, toujours à l'aide de la Bible et des premiers pères, que les prêtres ont la puissance de remettre ou de retenir les péchés; et que, par conséquent, il y a obligation pour les fidèles qui veulent rentrer en grâce

avec Dieu, de faire l'aveu de leurs fautes; en un mot, de se confesser au ministre de la réconciliation.

J'ouvre l'Evangile, et voici les paroles que le Sauveur adresse à ses apôtres, et dans leur personne, à leurs légitimes successeurs : « Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie de même; » et ayant dit ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. (S. Jean, 20, 21.) »

Lisez bien attentivement ces belles et consolantes paroles; approchez, examinez chaque mot l'un après l'autre, regardez en face ce que je vous cite en ce moment; et dites si l'Eglise catholique fait autre chose qu'enseigner la *pure parole* de Dieu, lorsqu'elle annonce que la puissance de remettre ou de retenir les péchés est vraiment inhérente au caractère sacerdotal; et que cette puissance s'exerce envers ceux qui découvrent les secrets de leur conscience par la confession sacramentelle... L'ordre de se confesser est donc formel; et, en effet, si, l'Evangile à la main, les prêtres ont reçu du Christ même la puissance de remettre ou de retenir les péchés, n'est-il pas manifeste, comme l'observe si judicieusement le saint concile de Trente, « que les prêtres ne pourraient exercer

cette juridiction sans connaissance de cause, ni garder l'équité dans l'imposition des peines, si les pénitents ne déclaraient leurs péchés qu'en général seulement, et non en particulier et en détail; d'où il suit qu'ils doivent dire et déclarer tous les péchés mortels dont ils se sentent coupables, après une exacte discussion de leur conscience, bien que ces péchés fussent très-cachés, et commis seulement contre les deux derniers préceptes du décalogue, ces sortes de péchés étant quelquefois plus dangereux, et blessant l'âme plus mortellement que ceux qui se commettent à la face du soleil. (Chapitre 5 de la *Confession*, session 14.) »

Qu'il y ait relation nécessaire entre les paroles du Christ et la nécessité de la confession sacramentelle, c'est la chose du monde qui me paraît la plus facile à comprendre. Comment voulez-vous que les prêtres puissent jamais exercer l'étonnant pouvoir qu'ils ont reçu d'un Dieu, de remettre ou de pardonner les péchés, s'ils ne connaissent point quelle est la nature des fautes qui ont été commises? et comment en auront-ils connaissance, si les pécheurs eux-mêmes ne viennent leur dévoiler les plis et replis les plus secrets de leur conscience? Vous voyez donc, cher docteur, que les paroles du Sauveur, examinées avec soin et interprétées dans le sens le plus naturel, supposent nécessairement que les pécheurs, lorsqu'ils veulent obtenir

leur guérison spirituelle, sont obligés de faire connaître l'état de leur âme aux prêtres catholiques qui dans la personne des apôtres, ont reçu le droit d'appliquer des remèdes proportionnés à la gravité des maux qu'ils connaissent.

Votre église anglicane emploie toujours des expédients pour ne point se rendre à l'évidence de la parole de Dieu. Elle voit bien que le Sauveur donne au prêtre le pouvoir de pardonner les péchés; elle voit encore qu'il faut se confesser ; mais elle interprète ici l'Évangile comme dans d'autres questions, toujours d'après les systèmes d'un Luther et d'un Cranmer. Voici donc comme elle parle : « Oui, la confession est nécessaire, mais c'est à Dieu *seul* qu'il faut la faire; oui, les prêtres peuvent pardonner les péchés; mais cette puissance se réduit à *déclarer* que Dieu pardonne à ceux qui se repentent. » Quant à l'autre partie du texte concernant la puissance de *retenir les péchés*, l'église anglicane n'y fait point la plus légère attention ; ces paroles sont pour elle comme non avenues et absolument inutiles. La parole d'un Dieu *inutile !* Non, non, il n'en sera point de la sorte ; outre les raisons déjà alléguées en faveur de l'infaillible enseignement de l'Eglise catholique, on opposera à l'église anglicane les endroits de l'Evangile où il est dit : « Un seul *iota*, une seule lettre ne restera point dans la loi sans son *entier* accomplissement ; » et encore : « Le

ciel et la terre passeront, mais mes paroles, dit le Christ, ne passeront jamais. »

Ainsi pour ceux qui *ne mutilent point* les textes de la sainte Ecriture, il est clair que les prêtres doivent ou retenir ou pardonner les iniquités des hommes. Mais le moyen de pouvoir jamais exercer cette puissance, à moins que les coupables eux-mêmes ne leur ouvrent leur conscience, ne mettent leur âme à nu, si j'ose ainsi dire, en leur disant les fautes qu'ils ont commises, et les résolutions qu'ils ont prises de changer de conduite à l'avenir !

Je conçois jusqu'à un certain point que les prêtres pourraient pardonner les péchés d'après quelques signes extérieurs de repentir, s'ils *n'avaient reçu que* la puissance de les remettre ; mais leur puissance va plus loin, elle s'étend encore jusqu'à *retenir* les fautes commises ; or, de bonne foi, est-il possible de retenir ce qu'on n'a point reçu ? Est-il possible de prononcer un jugement juste et raisonnable sur l'état du pécheur, que l'on ignore ? Et comment connaître le fond de la conscience, si l'homme lui-même ne vient se présenter au ministre de la religion pour lui dévoiler les secrètes maladies et les plaies honteuses de son âme ? Voici la conclusion qui me paraît évidente d'après les observations que je fais ici : les paroles du Sauveur, qui accordent aux prêtres de remettre ou de retenir les péchés, *n'ont aucun sens*, si elles ne renferment la

nécessité de la confession sacramentelle, telle qu'elle a été pratiquée constamment dans l'Eglise de Dieu.

J'aurais bien d'autres passages de la sainte Ecriture à vous citer en faveur du sacrement de la pénitence. Je ne ferai que les indiquer en peu de mots, pour passer de suite aux témoignages des premiers pères. Dans les *Actes* des apôtres (ch. 19), nous lisons que les nouveaux convertis de la ville d'Ephèse vinrent trouver saint Paul et confessèrent leurs péchés, et après s'être confessés, ils brûlèrent leurs mauvais livres, sans doute d'après les instructions qu'ils avaient reçues du grand apôtre.

Saint Jean et saint Jacques, dans leurs épîtres parlent aussi de la nécessité de se confesser; or, à qui faut-il se confesser? Est-ce à Dieu? Mais il suffit de *demander pardon* à Dieu qui connaît le fond des cœurs. Est-ce aux simples fidèles? Mais les apôtres n'ont jamais dit que les fidèles pouvaient effacer les péchés. Donc, la confession devait être faite aux prêtres à qui le Sauveur avait dit, d'après l'enseignement même des apôtres: « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Avant de vous citer la tradition primitive en faveur de la confession sacramentelle, je vous préviens, cher docteur, que je ne pourrai vous envoyer que quelques témoignages puisés dans les pères les

plus célèbres. S'il me fallait vous rappeler tout ce que les premiers pères ont écrit sur le sujet qui nous occupe ici, ce ne serait plus une simple lettre, mais plutôt un gros volume qu'il faudrait vous écrire.

Saint Barnabé dit, dans son épître n° 19 : *Vous confesserez* vos péchés.

Saint Clément dit : Convertissons nous..., car lorsque nous serons sortis de ce monde, nous ne pourrons plus nous *confesser* ni faire pénitence.

Saint Irénée parle de la *confession* comme étant en usage parmi les fidèles (adv. hær. lib. 1 c. 9); et Tertullien comme d'une partie essentielle de la pénitence; il blâme aussi tous ceux qui, par honte, cachent leurs péchés aux hommes, comme s'ils pouvaient également les cacher à Dieu (lib. de pœnit. c. 8).

Origène dit qu'un moyen pour le pécheur qui veut obtenir le pardon de ses fautes, est de les déclarer au prêtre du Seigneur, et d'en chercher le remède (hom. 2 in Lev.). Il dit encore dans la deuxième homélie sur le psaume 37 : « Voyez ce qu'enseigne la divine Ecriture, qu'il ne faut point couver intérieurement ses péchés; car, ainsi que ceux dont l'estomac se trouve surchargé pesamment d'un aliment indigeste, d'humeurs et de phlegmes, s'ils viennent à les vomir, sont soulagés à l'instant; de même le pécheur qui cache et retient

en lui même ses fautes, en est intérieurement pressé et suffoqué, comme par l'humeur et le phlegme du péché; mais qu'il devienne son propre accusateur, qu'il dénonce et confesse son état, il vomit aussitôt avec le péché, la cause de sa maladie interne. » Et dans son hom. 17, sur saint Luc : « Si nous découvrons nos péchés, non-seulement à Dieu, mais à ceux aussi qui *peuvent* porter remède à nos plaies et à nos iniquités, nos péchés seront effacés par celui qui dit : Voilà que j'ai dissipé les iniquités comme un nuage, et les péchés comme une ombre. »

Lisez saint Cyprien sur le même sujet (de Lapsis) : « Combien la foi n'est-elle pas plus vive et la conscience plus timorée dans ceux qui, sans avoir poussé le crime jusqu'à sacrifier (aux idoles), ou à recevoir du magistrat une fausse et indigne attestation de l'avoir fait, mais pour en avoir eu la pensée uniquement, sont venus avec simplicité et douleur, se confesser *aux prêtres* de Dieu, leur ont ouvert leur conscience, en ont déposé le fardeau à leurs pieds et sollicité un remède salutaire à leurs plaies, quoique plus légères et plus modiques ! Ils savent qu'il est écrit : On ne se joue pas du Seigneur, car avec lui les ruses, les tromperies, ne sont point de mise ; et celui-là pèche plus grièvement qui, pensant de Dieu comme d'un homme, s'imagine échapper à la punition du crime, parce

que son crime n'a point éclaté... Qu'ils aillent donc tous se confesser, tandis qu'ils vivent et respirent encore, tandis que leur confession peut être admise, et que l'absolution *donnée par le prêtre,* et que la satisfaction peuvent encore être agréables à Dieu. »

Je passe sous silence les aveux de saint Athanase, de saint Pacien, de saint Grégoire de Nysse, de saint Ambroise et de tant d'autres, pour ne rappeler que quelques belles paroles de saint Chrysostôme et de saint Augustin. « Si le pécheur, dit le premier père, veut se hâter de faire la confession de ses crimes, s'il veut découvrir l'ulcère à un médecin qui le traite sans se permettre de reproches, s'il veut en accepter les remèdes, ne parler qu'à lui seul, à l'insu de tout autre, mais lui avouer exactement tous ses péchés, il parviendra facilement à les guérir, car la confession des péchés commis en est l'abolition (Hom. 2 in Gen.). »

« Soyez donc triste avant la confession, dit l'évêque d'Hippone, mais réjouissez-vous après; car vous serez guéris. Le venin s'était amassé dans votre conscience; l'apostume s'était gonflé, vous mettait à la torture, et ne vous laissait aucun repos. Le médecin vient y apposer le baume des paroles, ou quelquefois y porter un feu salutaire; il ouvre, il ampute; reconnaissez sa main bienfaisante, confessez-vous, et que votre confession fasse

sortir et découler tout ce qui s'était accumulé en vous de pourriture; alors soyez joyeux et contents, le reste sera d'une guérison facile (sur le ps. 66).

« Qu'il aille (le pécheur) se présenter au pontife, car à lui est confiée l'administration des clefs; qu'il en reçoive le mode convenable de satisfaction, qu'il fasse ce qu'il faut pour recouvrer le salut, et servir d'exemple aux autres. Que si le pontife estime *expédient* pour l'édification de l'Église que ce péché *devienne connu*[1], non-seulement de plusieurs,

[1] D'après ces paroles de saint Augustin, il est aisé de voir que la confession, qui se faisait autrefois en public, n'avait lieu que quand le confesseur le trouvait salutaire au bien de son pénitent et des fidèles eux-mêmes : de sorte que cette confession n'était qu'*une suite* de la confession sacramentelle, faite à un prêtre au tribunal de la réconciliation. « Un pécheur, observe M. Gaume dans son *Catéchisme de persévérance*, désirait-il rentrer en grâce avec Dieu? Il s'adressait à l'évêque ou au prêtre, lui faisait l'humble et sincère aveu de tout le mal qu'il avait à se reprocher... Si parmi les péchés, il en était de graves et de notoires, il ordonnait de les confesser hautement pour réparer le scandale. Si dans les fautes secrètes il s'en trouvait dont la publication, sans nuire à un tiers, tournerait à l'avantage de tous et même d'un seul, elle était prescrite... Cependant on n'obligeait pas les homicides et les voleurs à s'accuser publiquement de ces péchés. On ne faisait même, au moins pour l'ordinaire, ces sortes de déclarations publiques des crimes secrets que sur l'avis du prêtre à qui on les avait déjà dits en particulier... Ainsi l'Église savait-elle réparer le scandale sans jamais le faire naître, tourner la confusion des pécheurs au profit de leur salut, et tirer du mal même l'édification de tous ses enfants. Sous cette belle et admirable discipline, tout se passe avec décence,

mais encore de tout le peuple, qu'il ne s'y refuse point, qu'il ne résiste pas, et que par honte, il n'aille point ajouter une tumeur funeste à une plaie déjà mortelle (*ibid.*). »

Il n'est pas besoin de commenter des textes aussi simples, aussi clairs, aussi précis que ceux que vous venez de lire ; vous le voyez, cher docteur, tous les pères, même dans la primitive Église, ne trouvent qu'un moyen pour obtenir le pardon des péchés commis, c'est de les confesser au prêtre qui est revêtu de l'autorité même d'un Dieu, soit pour remettre, soit pour retenir les iniquités de la terre.

Mais non-seulement l'Église catholique, l'Évangile et la tradition à la main, ordonne aux fidèles de confesser leurs péchés à un prêtre ; de plus, elle enseigne que pour être digne de l'absolution, il faut avoir une véritable contrition, et être dans la disposition de satisfaire à Dieu et au prochain pour le tort et l'injure qu'on leur a faits. Ces deux vérités, soyez-en bien assuré, je puis encore les démontrer à l'aide de la Bible et des premiers pères ;

tout marche avec ordre, avec justesse. La confession sacramentelle, instituée par Jésus-Christ, va toujours la première ; la confession publique, établie par l'Église, arrive *quelquefois* à sa suite et jamais *qu'après elle ;* l'une toujours indispensable ordonne de celle qui n'est qu'auxiliaire. La première, de création divine, a subsisté et subsistera dans tous les temps ; la seconde, d'origine ecclésiastique, après avoir tenu quelques siècles, s'est éteinte par la *même autorité* canonique qui l'avait instituée. »

mais je n'ai pas dessein de le faire, parce que ce travail nous conduirait trop loin en ce moment. D'ailleurs, l'essentiel selon moi, est de vous avoir bien montré que les prêtres peuvent pardonner ou retenir les fautes, et que les pécheurs n'auront jamais l'amitié de Dieu, si auparavant ils ne se soumettent à la loi de la confession sacramentelle.

Savez-vous pourquoi je vous rappelle la nécessité de la contrition? C'est pour imposer silence aux sectes protestantes qui osent dire que la confession faite à un prêtre, ne sert qu'à favoriser le désordre, et que les catholiques ne se confessent que pour s'enhardir à commettre de plus grands crimes[1]. Quel épouvantable mensonge! Je ne sache point qu'il en soit jamais sorti un si impudent d'une bouche humaine. Sans répondre aux calomniateurs, je vous dis à vous, docteur, qui voulez savoir la vérité, que si l'hypocrisie peut abuser d'une institution aussi sainte que la confession, ce mal est toujours bien rare; tous ceux qui se confessent sont ordinairement les plus saints et les plus vertueux, et même ils ne réitèrent leur confession que pour le devenir de plus en plus; au contraire, ceux qui ne suivent point le précepte divin de la confession, finissent à la longue par s'endurcir dans le mal, et par avaler l'iniquité

[1] Quand on trouve une palpable absurdité, aucun doute qu'elle n'ait été proférée par les protestants.

comme l'eau, selon l'énergique langage de la Bible. Je ne prouverai point ces faits qui sont de la dernière authenticité. Voilà notre doctrine touchant la pénitence ; outre la confession, il faut avoir une contrition sincère et solide, c'est-à-dire une contrition surnaturelle et tout intérieure, souveraine et universelle ; sans cette contrition, je vous le dis de nouveau, il est inutile et même dangereux de se confesser.

La satisfaction est encore une partie essentielle de la pénitence. Sans doute l'absolution du prêtre remet au pécheur converti la coulpe de ses fautes et la peine éternelle due aux péchés mortels dont il s'était rendu coupable ; mais ordinairement il reste à subir pour ces péchés une peine temporelle, comme il est facile de le prouver par des exemples tirés de l'ancien Testament [1]. C'est pour-

[1] Moïse obtient du Seigneur le pardon des Israélites murmurateurs; et cependant un grand nombre d'entre eux sont frappés de mort. La peine éternelle leur fut remise, mais la peine temporelle resta. David avait appris par Nathan que ses péchés lui étaient pardonnés ; et cependant il lui fallut subir une peine temporelle. « Parce que vous avez été cause, lui dit le prophète, que les ennemis du Seigneur ont blasphémé contre son saint nom, le fils qui vous est né perdra la vie. » La foi au dogme du purgatoire est facile à admettre, lorsque l'on sait comprendre la distinction qui existe entre les peines éternelles et les peines temporelles. Les premières sont remises par l'absolution du prêtre; et les autres, ou en ce monde par les œuvres satisfactoires de la pénitence, ou en l'autre par les souffrances du purgatoire.

quoi le pénitent est obligé, pour satisfaire à la justice divine, d'accomplir la pénitence qui lui est imposée par son confesseur : c'est pourquoi encore l'Eglise, qui s'intéresse au salut de ses enfants, conformément à la doctrine et aux exemples du Sauveur, a institué des jours de jeûne et d'abstinence, afin de faire observer, par ces pratiques et par d'autres œuvres de mortification, la loi pressante de la pénitence chrétienne sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu : *Nisi pœnitentiam egeritis*, etc...

Quant à la pénitence que doivent faire les pécheurs convertis, je vous dirai en passant, cher docteur, que l'Eglise nous en allége le fardeau par le soin qu'elle prend de nous accorder des indulgences. Les indulgences ! voilà encore une question religieuse qui a été bien embrouillée par votre église anglicane, après l'avoir été par le fougueux Luther.

Voici en quelques mots notre croyance sur ce point de doctrine. De même qu'un père dans sa famille et un roi dans son royaume, jouissent de la magnifique prérogative de faire grâce, ainsi l'Eglise, qui est notre mère et notre souveraine, doit jouir du même privilége à l'égard de ses enfants. Si vous voulez appuyer cette vérité sur l'autorité de la sainte Écriture, rappelez-vous ce que le Christ disait à Pierre, prince des apô-

tres : « Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel (Matt. 16). »

Rappelez-vous encore quelle fut la conduite de saint Paul à l'égard de l'incestueux de Corinthe; celui-ci est retranché du sein de l'Eglise à cause de sa vie scandaleuse; mais bientôt ouvrant les yeux sur son malheur, il se confesse, il se lamente, il demande pardon, etc.; le grand apôtre est prié par les habitants de Corinthe de lever la sentence d'excommunication ; il consent à le faire, et il leur adresse ces paroles : « Si j'*use d'indulgence*, je le fais à cause de vous et comme représentant Jésus-Christ (2 cor. ch. 2). »

Voyez si la loi de l'indulgence ne s'exécute pas tous les jours sous nos yeux. Un enfant a désobéi à son père qui lui impose une pénitence. Le coupable allait l'accomplir, lorsqu'un membre de la famille demande sa grâce ; le père se laisse fléchir et pardonne en considération des prières et de l'intercession de son épouse ou de ses autres enfants. Dans un royaume, un homme commet un crime, pour lequel il est condamné à mourir. Mais un illustre personnage se jette aux pieds du monarque, et demande la grâce du coupable. Le roi se laisse fléchir, et le coupable est épargné. Est-ce autre chose que fait l'Eglise dans l'ordre spirituel ? Que

fait-elle, sinon satisfaire à la justice éternelle et apaiser le courroux céleste, en nous appliquant pour la rémission de la peine temporelle, les mérites du Sauveur, qui sont infinis, et ceux de tous les saints.

En voilà assez sur le sacrement de la pénitence; encore quelques mots sur l'extrême-onction qui en est le supplément, et je clos cette lettre. Vous ne direz point que le sacrement, institué pour les malades, n'est pas dans la sainte Ecriture, puisque l'apôtre saint Jacques en parle dans son épître en ces termes: « Quelqu'un est-il malade? qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, qu'ils prient sur lui en l'oignant au nom du Seigneur, et la prière sauvera le malade et le Seigneur le soulagera; et s'il a des péchés, ils lui seront *remis* (cap. 5). » Tout ce qui constitue un sacrement de la loi nouvelle se trouve dans ces paroles de saint Jacques; comme vous en serez convaincu, pour peu que vous les examiniez avec soin.

Origène (*hom.* 2 *in Levit.*) parle de ce sacrement, et le regardant comme une suite de la pénitence, il l'indique comme un moyen que Dieu nous a donné pour nous purifier de nos fautes. Le pape Innocent I, répondit à un évêque qui le consultait pour savoir si les prêtres seuls étaient les ministres du sacrement de l'extrême-onction, que saint Jacques n'avait parlé que des prêtres, parce que

les évêques, à raison de leurs autres affaires, ne peuvent aller voir tous les malades, mais que du reste l'évêque a le droit de donner ce sacrement, lorsqu'il le veut, et juge à propos de le faire (*epist. ad Decent.*). »

Je termine cette lettre en répondant en peu de mots aux difficultés que vous faites dans votre église anglicane sur ce que les anciens pères ne parlent point du sacrement conféré aux malades. Les anciens pères, dites-vous, se taisent sur l'extrême-onction ; mais l'Ecriture sainte en parle de la manière la plus expresse ; donc celui-là qui refuse d'admettre ce sacrement est un profane qui foule aux pieds la *pure parole* de Dieu. Les anciens pères se taisent : mais je viens de vous en citer quelques-uns qui ont parlé de l'extrême-onction. J'avoue toutefois que la plupart d'entre eux n'en ont rien dit, et cela pour de bonnes et solides raisons. D'abord, en général, les anciens pères avaient pour maxime de n'expliquer la doctrine catholique que de vive voix et seulement à ceux qui avaient reçu le saint baptême : puis, lorsqu'ils ont parlé publiquement dans leurs écrits, soit du baptême, soit de la confirmation ou de l'eucharistie, ce fut pour réfuter les odieuses calomnies par lesquelles les païens attaquaient ces augustes sacrements, calomnies qui ne pouvaient se rapporter à l'extrême-onction, parce que ce sacrement, outre qu'il n'est pas d'une

si grande nécessité que le sont ceux que je viens d'indiquer, ne devait être conféré que bien rarement, pendant les trois premiers siècles, à raison de diverses conjonctures dans lesquelles se trouvaient alors les membres de l'Eglise catholique.

Vous comprenez sans doute que l'extrême-onction ne se donnait point aux martyrs qui trouvaient dans l'effusion de leur propre sang l'entière rémission de leurs fautes; vous comprenez sans doute encore de quelle difficulté il était de conférer ce sacrement à ceux qui allaient mourir dans l'intérieur de leur maison. Comme la plupart des familles étaient composées de chrétiens et d'idolâtres, dans les trois premiers siècles, les ministres de la religion n'auraient-ils pas craint de commettre un *sacrilége*, en conférant un sacrement en présence des infidèles? Et quand bien même ils n'eussent pas eu cette crainte, la prudence elle-même ne les aurait-elle pas portés à agir constamment avec la plus grande réserve? Pouvaient-ils, avant que la croix ne fût arborée au haut du Capitole, aller de maison en maison pour conférer un sacrement aux malades, sans être aussitôt signalés comme les chefs de la religion chrétienne, qu'on n'aurait pas manqué d'immoler dans le feu des persécutions qui ne s'apaisaient pour quelques jours que pour recommencer bientôt avec plus de violence que jamais? Je m'arrête, cher docteur,

en vous priant de tirer vous-même les conclusions catholiques qui découlent des observations que je viens de faire.

Adieu, jai l'honneur d'être, etc...

LETTRE XVIII.

18 mai 1841.

Mon cher docteur,

Pour ne rien omettre de ce qui a rapport aux sacrements, je vais vous parler aujourd'hui des sacrements de l'Ordre et du Mariage.

Sous la dénomination de l'Ordre nous comprenons le caractère, le pouvoir, le ministère ecclésiastique conféré à un homme par l'ordination; et nous disons que l'ordination est un sacrement de la loi nouvelle qui donne à ceux qui le reçoivent le pouvoir de faire les fonctions ecclésiastiques et la grâce pour les exercer saintement.

Avant de vous montrer la justesse des observations que je vous fais ici, toujours à l'aide de la Bible et des premiers pères, permettez que je vous transcrive quelques réflexions, sur votre clergé anglican, qui s'offrent en ce moment à ma pensée.

Pourquoi avez-vous donc rejeté en Angleterre le sacrement de l'Ordre? Pourquoi? Je vais moi-

même répondre à cette question. Les premiers réformateurs, en agissant ainsi, qu'ont-ils fait autre chose que suivre les conséquences naturelles des principes protestants qu'ils avaient établis ? Puisqu'ils brisaient la hiérarchie ecclésiastique qui remonte jusqu'aux apôtres, et qu'avait établie en Angleterre l'immortel Augustin ; puisqu'ils se reconnaissaient légitimement envoyés par le roi d'Angleterre pour la conduite spirituelle des peuples ; puisque leurs fonctions se réduisaient à lire la Bible, à conférer le baptême aux enfants, à présenter, de temps à autre, à leurs paroissiens une espèce de pain bénit qui rappelle le dernier souper du Sauveur ; en un mot, puisqu'ils marchaient à grands pas dans la voie large de la prétendue réforme, sous l'inspiration satanique de Henri et de Cranmer, je conçois sans peine que les nouveaux ministres aient fort bien pu se passer, dans l'exercice de leurs fonctions, de l'assistance de l'Esprit saint et du secours de la grâce divine....

Sans doute il devait en être bien autrement dans le temps, où le catholicisme était si florissant dans vos contrées : comment les prêtres auraient-ils pu jamais repousser les précieuses grâces du sacerdoce ? Ne s'agissait-il pas alors pour eux, comme il s'agira toujours pour nous, d'offrir le redoutable sacrifice de nos autels, d'annoncer avec force et

autorité la sainte parole de Dieu, d'administrer les sacrements, entre autres ceux de la pénitence et de l'Eucharistie, de prier sans cesse pour les besoins spirituels et temporels des fidèles, de veiller sur les peuples avec un soin tout spécial, pour les empêcher de se laisser jamais égarer dans la voie de l'iniquité et de l'erreur? etc...

Ce simple exposé d'aussi saints, d'aussi sublimes devoirs ne vous fait-il pas comprendre, cher docteur, la nécessité d'admettre l'ordination comme un sacrement de la loi nouvelle? Comment voulez-vous que les prêtres de l'Eglise catholique puissent remplir, comme il convient, leurs importantes fonctions, sans des grâces toutes spéciales qui soutiennent leur faiblesse et les rendent dignes d'être les représentants du Sauveur lui-même pour ce qui regarde la sanctification des âmes?

Quant à vos ministres anglicans (et sous cette dénomination je comprends les évêques, les prêtres et les diacres de l'église anglicane), vos ministres qu'ont-ils à faire chez vous? presque rien[1]. Ceux qui possèdent de gros bénéfices peuvent encore s'ils le veulent, aller dépenser leurs revenus

[1] Ceux qui voudraient savoir quelles sont les occupations des ministres anglicans, pourront lire mes *Souvenirs d'Angleterre*, etc., à l'endroit surtout où je compare les vertus toutes humaines de ceux-ci, à la vie de dévouement et aux vert toutes sacerdotales du clergé catholique.

avec leurs *femmes* et leurs *enfants*, dans les plus beaux, dans les plus agréables climats de la terre ; ils le peuvent, pourvu qu'ils donnent quelques pièces d'or à un ministre subalterne qui les remplacera le dimanche, pour présider une heure ou deux tout au plus, à l'assemblée des paroissiens réunis dans le temple. Et que fera donc ce ministre ? Il lira la Bible : il récitera quelques prières qui se trouvent dans le livre de Cranmer. —Vous me dites, docteur, qu'il doit encore *interpréter* la Bible. —C'est vrai, je l'avoue ; mais aussi, en l'interprétant, aura-t-il soin de dire à ses auditeurs : « Ma parole n'est point infaillible ; si vous trouvez que je me trompe dans mes explications bibliques, ne m'écoutez pas : si vous savez mieux que moi interpréter la sainte Écriture, suivez vos lumières, et adoptez vos interprétations que vous croyez meilleures que les miennes ; car, ne l'oubliez jamais, un bon protestant, un bon membre de l'église anglicane, ne doit s'en rapporter qu'à la *pure parole* de Dieu, pour ce qu'il doit croire et pratiquer... »

J'ai déjà fait ailleurs de semblables réflexions ; mais je les rappelle en ce moment pour vous dire que je comprends pourquoi votre église a rejeté le sacrement de l'ordre. Tout s'enchaîne dans le monde moral. Quand la mission légitime manque, la grâce de Dieu manque aussi, et quand la grâce a disparu, l'homme n'est plus distingué de

ses semblables, et rien en lui ne saurait le faire respecter comme l'organe et le représentant de la divinité elle-même. Le ministre chez vous, n'est donc plus pour le salut des âmes; il est tout simplement pour jouir de son bénéfice. Aussi, je conçois parfaitement que la *négation* des grandes vérités de la foi ait dû entraîner la destruction du sacerdoce; car, là où il n'y a rien d'important à faire, qu'est-il besoin de grâces de choix? Je conçois encore que la destruction du sacrement de l'ordre ait dû avoir pour résultat (si même ce n'en fut pas le principal motif) la destruction du célibat ecclésiastique. Dès qu'il n'y a plus de fonctions à remplir, ni de caractère sacré à recevoir, le ministre peut-il sortir de la classe des hommes profanes? Or, puisqu'il n'a rien qui le sépare de ses semblables, pourquoi ne vivrait-il pas comme eux? pourquoi ne chercherait-il pas à unir ses destinées à celles d'une épouse, à se créer une famille, à s'agiter pour obtenir un plus gros bénéfice, à augmenter son avoir de jour en jour? et cela, afin de placer dans le monde ses enfants avec le plus d'avantage possible.

Vous voyez, docteur, qu'ici je ne me fâche point trop contre votre église anglicane; je trouve *bien naturel* qu'elle ait repoussé le célibat ecclésiastique[1], après avoir rejeté un si grand nombre de

[1] Qu'on tâche de ne pas se méprendre sur le sens de mes pa-

nos mystères et de nos dogmes catholiques ; comme aussi je trouverais singulièrement étrange qu'une église schismatique et hérétique, eût voulu imposer des sacrifices *désormais* inutiles à des ministres désœuvrés, qui ne sauraient comment employer les longues heures du jour, s'ils n'avaient à s'occuper du soin de conduire leur maison et d'élever leurs enfants.

Je reviens maintenant à la promesse que je vous ai faite plus haut, de prouver par la Bible et les premiers pères, que l'ordination est un véritable sacrement de la loi nouvelle.

L'église anglicane prétend que l'Ordre n'est qu'un symbole qui ne produit aucune grâce spirituelle ; et pourtant, l'Écriture sainte dit évidemment le contraire. Quand le Sauveur donne à ses apôtres

roles. Sans doute je suis loin d'approuver l'église anglicane dans l'abolition du célibat ecclésiastique ; j'observe seulement que le mariage devenait nécessaire à des ministres protestants qui n'avaient plus la charge de célébrer la messe, de confesser les fidèles, d'assister les pauvres, etc. Quant à l'Église catholique, jamais elle n'abolira la sainte loi du célibat ecclésiastique, qui remonte jusqu'au temps des apôtres, parce que les prêtres catholiques ont une famille qui est leur troupeau, des enfants spirituels qui sont les fidèles, dont ils doivent procurer le salut, en offrant l'auguste sacrifice de l'autel, en administrant les sacrements, surtout ceux de pénitence et d'eucharistie, en instruisant par leurs discours et leurs exemples, en assistant les malades, en devenant les soutiens et les protecteurs des pauvres, des veuves, des orphelins, des enfants abandonnés, etc., etc.

la mission de convertir le monde par la *folie* de la croix, et leur donne encore la puissance de baptiser et de remettre, ou de retenir les péchés, il souffle sur eux et leur donne le Saint-Esprit : *Accipite Spiritum sanctum ;* quand le ciel ordonne de séparer Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les destine ; les autres apôtres attirèrent sur eux des grâces propres à remplir leur mission divine, après leur avoir imposé les mains, et offert au Seigneur des jeûnes et des prières. Que l'ordination soit un véritable sacrement, c'est ce que le grand apôtre reconnaît en plusieurs endroits de ses épîtres, lorsqu'il dit à son cher Timothée : « Ne négligez point la grâce qui est en vous, qui vous a été donnée par l'esprit prophétique, avec l'imposition des mains des prêtres. — N'imposez point trop tôt les mains à personne, et ne participez pas aux péchés d'autrui. — Je vous avertis de ressusciter la grâce de Dieu qui est en vous par l'imposition de mes mains ; car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais un esprit de force, de charité et de sobriété. »

Ces paroles n'ont pas besoin d'être commentées : elles parlent d'elles-mêmes en faveur du sacrement de l'ordre.

Saint Clément nous représente la succession des évêques et des diacres comme étant d'institution divine, par conséquent comme étant accompagnée

des grâces nécessaires pour le bon gouvernement de l'Église chrétienne. « Les apôtres, dit-il, nous ont prêché l'Évangile de la part de notre Seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ nous l'a prêché de la part de Dieu. Dieu a envoyé Jésus-Christ, et Jésus-Christ a envoyé les apôtres ; l'une et l'autre de ces choses se sont faites par la volonté de Dieu. Ces ministres fidèles ayant donc reçu des ordres de la bouche de leur maître, ayant été persuadés par la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ, et affermis dans la foi par la parole de Dieu, et par la plénitude des dons du saint Esprit en eux ; ils ont été annoncer partout l'approche du royaume de Dieu, et prêchant ainsi dans les pays et dans les villes, ils ont choisi les prémices de ces Églises naissantes, et après les avoir éprouvés par les lumières de l'esprit dont ils étaient remplis, ils les ont établis évêques et diacres sur ceux qui devaient croire à la parole sainte. »

Si vous faites attention à ces belles paroles, vous apercevrez sans peine, cher docteur, que la hiérarchie ecclésiastique est d'institution divine. Dieu envoie son fils : à son tour le Sauveur envoie les apôtres ; ceux-ci établissent des évêques, des prêtres, des diacres, pour gouverner l'Église de Dieu. Voilà l'ordre éternel établi ; et malheur à quiconque oserait détruire l'œuvre du Très-Haut ! Aussi voyons-nous que saint Ignace, évêque d'Antioche,

ne cesse de recommander la soumission à l'évêque : « L'évêque[1] et l'Église, c'est tout un à ses yeux, comme il est facile de le montrer par plusieurs passages de ses lettres. Saint Irénée veut également qu'on ne reconnaisse comme de dignes ministres de l'Église que ceux qui s'attachent à la vraie doctrine des apôtres, et conservent avec la *grâce* du sacerdoce (*cum presbyterii ordine*) la pureté de la foi, pour porter les fidèles à éviter le mal et à pratiquer la vertu (lib. 4, cap. 44.) »

Je sais bien qu'en Angleterre, vous appelez certains membres de votre église, les uns évêques, d'autres prêtres, quelques-uns diacres : mais, de bonne foi, puis-je regarder comme les représentants de Dieu lui-même ceux qui ne reçoivent leur mission que de votre roi ou reine, reconnu chez vous comme le chef de l'église anglicane au spirituel comme au temporel? Puis-je surtout avoir quelque considération (religieuse) pour des hommes qui renoncent au caractère sacré de la prêtrise, puisqu'ils disent que l'ordination est une cérémonie insignifiante et incapable de donner la grâce? Cette seule considération suffit pour me faire comprendre l'état malheureux de votre église anglicane qui ne conserve que l'image bien pâle

[1] N'oubliez jamais que l'on parle ici de l'évêque, en tant qu'il a été canoniquement institué, et qu'il continue à reconnaître l'évêque de Rome pour le chef suprême de toute l'Église.

de la religion, que le *nom* des choses, dont la signification réelle lui échappe, entraînée qu'elle a été dans l'abîme du schisme et de l'hérésie par un roi impudique et par un pontife effronté.

Il est inutile de vous citer d'autres saints pères en faveur du sacrement de l'Ordre. Lisez vous-même, docteur, les ouvrages de ceux qui ont existé dans les quatre premiers siècles, et vous reconnaîtrez aisément que, depuis la fondation de l'Église, il a été constamment admis qu'on ne regarderait comme de dignes, de légitimes ministres (soit évêques, soit prêtres, soit diacres), que ceux qui, après avoir reçu dans l'ordination les grâces du sacerdoce par l'imposition des mains, étaient placés par l'autorité ecclésiastique à la garde et à la conduite d'une portion quelconque du troupeau fidèle... C'est pourquoi saint Ignace, martyr, disait aux Philadelphiens : « Étant donc des enfants de la lumière et de la vérité, fuyez les divisions et les mauvaises doctrines ; et comme des brebis fidèles et dociles, suivez votre pasteur partout où il vous conduit, car il y a plusieurs pasteurs déguisés en loups, qui, après s'être attiré la confiance des peuples par de dangereux attraits, les engagent enfin sous le joug d'une dure servitude ; mais tous leurs efforts seront inutiles tant que vous resterez unis avec vos *pasteurs légitimes*. »

J'ai encore quelques mots à vous dire sur le sacre-

ment du mariage; après quoi, je termine cette lettre.

Je ne vous rapporterai point les textes de l'ancien Testament, qui montrent la céleste origine de l'état conjugal; il me suffira, pour le but que je me propose ici, de vous démontrer, à l'aide du nouveau Testament et des premiers pères, que le mariage est un sacrement, institué par le Sauveur, qui donne à ceux qui le reçoivent dignement les grâces dont ils ont besoin pour se sanctifier dans leur état et élever chrétiennement leurs enfants, et qui représente l'union de Jésus-Christ avec son Église.

Je ne ferai aucun commentaire ni réflexion (vous saurez bien les faire vous-même), sur les textes que vous allez lire :

« Les maris, dit saint Paul, doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime soi-même, car personne ne hait sa propre chair, mais il la nourrit et l'entretient, comme le Christ le fait pour l'Église, parce que nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et de deux qu'ils étaient, ils deviendront une seule chair. *Ce sacrement* est grand, je dis en Jésus-Christ et en son Église (*Eph.* cap. 5). »

Saint Ambroise appelle le mariage un *céleste sacrement* (lib. 1, *de Adamo*).

« Dans l'Eglise, dit saint Augustin (*De Fide et Operibus*, cap. 7), ce n'est pas seulement le lien du mariage qui y est recommandé, mais encore le *sacrement*... Les nations (*de bono Conjug.*, cap. 4) font consister tout le bien du mariage dans la fécondité, dans la chasteté conjugale et dans la foi qui en est comme le lien. Mais les chrétiens le font consister dans la *sainteté du sacrement*, à raison de laquelle il est défendu à une femme d'épouser un autre mari pendant que le sien vit, quoique il l'ait répudiée. »

« Qui pourrait, dit Tertullien, expliquer le bonheur du mariage que l'Église approuve, que l'oblation du sacrifice confirme, auquel la bénédiction met le sceau, que les anges proclament au ciel, et que ratifie le Père éternel? (*Ad uxor.*, lib. 2). »

Saint Ambroise, déjà cité, dit que les fidèles qui se marient sont obligés de recevoir le voile de la main du prêtre, et une benédiction qui les sanctifie (*Epist.* 25, *ad Vigil.*). »

Origène enseigne que l'homme et la femme, que Dieu a unis ensemble, ont reçu la grâce, et que c'est de là que saint Paul donne le nom de grâce à cette chaste union (*Traité* 7[e], sur saint Math.).

Je m'arrête, cher docteur, bien que je puisse vous citer beaucoup d'autres témoignages des premiers pères en faveur du sacrement de mariage... Vous savez maintenant pourquoi l'Eglise

catholique reconnaît sept sacrements, comme autant de canaux salutaires qui nous communiquent les flots des bénédictions divines, en même temps que la grâce qui sanctifie l'âme, aplanit les difficultés que l'on trouve en s'acheminant vers la céleste patrie. Sa croyance, je parle de celle de l'Eglise, n'est-elle pas appuyée sur les témoignages les plus formels de la sainte Ecriture, sur l'autorité de la tradition, sur la décision des conciles ?

Mais pourquoi le nouvel Adam n'a-t-il établi que sept sacrements, ni plus ni moins? C'est ici que je veux vous faire toucher du doigt, si j'ose ainsi parler, la merveilleuse harmonie des sacrements avec tous nos besoins spirituels [1].

Voyez, sept choses sont nécessaires à l'homme pour vivre de la vie naturelle, pour la conserver et pour l'employer utilement, tant pour lui-même que pour ses semblables. Il faut qu'il naisse, qu'il croisse, qu'il se nourrisse, qu'il emploie des remèdes pour se guérir s'il tombe dans quelque maladie, qu'il répare ses forces quand elles sont affaiblies, qu'il y ait des magistrats investis de l'autorité nécessaire pour procurer le bien public, et enfin qu'il se perpétue lui-même et le genre humain par la naissance légitime des enfants.

Eh bien ! toutes ces choses sont nécessaires à la

[1] Voyez le quatrième volume du *Catéchisme de persévérance*.

vie spirituelle, et nous font concevoir la raison du nombre des sept sacrements.

Le baptême qui est le premier, et comme la porte des autres, nous fait naître à Jésus-Christ.

La confirmation vient ensuite, elle augmente en nous la grâce de Dieu et nous fortifie par sa vertu.

L'Eucharistie est une nourriture toute céleste qui soutient notre âme.

La pénitence rend la santé à nos âmes lorsqu'elles ont été blessées par le péché.

L'extrême-onction efface les restes de nos péchés, et renouvelle les forces de l'âme.

L'ordre perpétue dans l'Eglise le ministère des sacrements, et le mariage perpétue les fidèles.

J'ai la douce confiance, cher docteur, que mes lettres produiront un salutaire effet ; qu'elles ne seront point comme ces songes de la nuit, qui, après avoir traversé l'esprit agité pendant le sommeil, ne laissent dans l'âme aucune impression solide et permanente... Maintenant, la lumière d'en haut ne vous manque plus pour vous aider à faire votre choix. Ce que j'ai dit sur les sacrements, doit suffire sans aucun doute, pour vous inspirer de l'aversion pour toutes les sectes protestantes qui ne reconnaissent que deux sacrements, puisqu'il faut admettre dans la loi nouvelle, sept sacrements bien distincts, que le Sauveur lui-même a confiés à son

Église pour le bonheur des peuples et la sanctification des âmes, et dont l'existence est clairement attestée, vous l'avez vu, soit par la sainte Écriture, soit par la tradition de tous les âges...

Adieu ; c'est dans les sentiments de respect et d'affection, que j'ai l'honneur d'être, etc...

LETTRE XIX.

25 mai 1841.

Mon cher docteur,

J'avais intention de ne plus vous écrire sur les vérités de la foi catholique, m'imaginant que le peu que je vous ai adressé depuis quelque temps, devait suffire, et au delà, pour vous aider avec la grâce divine, à dissiper vos préjugés d'éducation et d'enfance, et vous faire ouvrir les yeux de l'intelligence, au radieux soleil du catholicisme, qui brille dans le monde entier. Réflexion faite, je crois utile de vous expliquer le neuvième article du symbole des apôtres, qui parle de la *communion des saints,* tant pour confirmer plusieurs principes exposés précédemment, que pour éclaircir certains points de notre doctrine, dont *se scandalisent* les sectes protestantes, et même votre église anglicane.

Après avoir dit dans le symbole : « Je crois la sainte Église catholique, nous disons : *Je crois la communion des saints.* » Sans nul doute, il faut atta-

cher à ces dernières paroles, un sens quelconque, conforme aux maximes de la foi chrétienne, et surtout en rapport avec l'interprétation donnée par l'Église primitive. Or, l'Église, comme on le verra plus tard, a toujours compris qu'il y avait union de tous ses membres entre eux, je veux dire, entre les saints qui *triomphent* avec le Sauveur dans le séjour de la gloire, les âmes qui *souffrent* dans le purgatoire, et les fidèles qui combattent ou *militent* sur la terre, contre tous les ennemis de leur salut éternel. De là cette appellation d'église triomphante, d'église militante, d'église souffrante. Ces trois parties d'une seule et même Église, forment un même corps dont le Christ est le chef invisible; le souverain pontife, comme successeur de saint Pierre, en est le chef visible, et les membres demeurent unis entre eux par les liens de la charité, par une communication mutuelle d'intercession et de prières... Tous ceux qui meurent dans l'impénitence finale, sont exclus de cette communion des saints, parce qu'ils tombent dans l'abîme des éternelles douleurs, où Satan a été relégué avec ses anges rebelles : « Or, dit la sainte Écriture, dans les enfers il n'y a plus à espérer ni rédemption, ni salut; *apud inferos nulla redemptio.*

Que je demande à l'église anglicane : « Crois-tu la communion des saints dans le sens que j'indique en ce moment? » Sa réponse ne se fera pas

attendre; elle est toujours prête, et très-*victorieuse*, bien entendu. Non, *je n'y crois pas*, répond-elle. — Crois-tu à l'union des fidèles entre eux, de sorte qu'ils n'aient qu'une même foi, que les mêmes règles de conduite, que les mêmes pasteurs sous la conduite d'un chef suprême? — Non, *je n'y crois pas*. — Crois-tu à l'union des fidèles avec les saints qui sont dans le ciel, de manière que ceux-ci peuvent nous aider à sauver notre âme par leur intercession auprès du divin Sauveur? — Non, *je n'y crois pas*. — Crois-tu à l'union des fidèles avec les âmes qui sont dans le purgatoire, en sorte que nous puissions par nos bonnes œuvres les soulager dans leurs souffrances et abréger pour elles le temps de l'épreuve? — Non, *je n'y crois pas*.

Voilà, cher docteur, une manière de répondre tout à fait expéditive. Je ne voudrais point passer plus d'un mois dans votre fameuse université d'Oxford, sans avoir l'espoir de devenir moi-même un *célèbre* docteur, au moins en théologie; un *digne* défenseur du protestantisme; un *admirable* représentant de l'église anglicane, telle que l'ont faite Henri VIII et Thomas Cranmer. Qu'aurais-je donc à faire pour mériter les *augustes titres* dont je parle ici? Il me suffirait de dire à mon tour, lorsqu'on me proposerait les articles de la foi catholique : « Je n'y crois pas, je n'y crois pas... toujours et encore, *je n'y crois pas !...* »

Comme j'ai agi jusqu'à présent sans aigreur, et ai traité sérieusement les questions religieuses, je me propose de ne pas m'écarter de la route que j'ai constamment suivie, et que vous m'aviez tracée vous-même. C'est pourquoi je vais vous montrer, à l'aide de la Bible et de la tradition primitive, qu'il faut admettre la *communion des saints*, dans le sens large et étendu, que lui donne l'Église catholique, tel que je viens de vous indiquer.

1° Il y a union entre les membres de l'*Eglise militante* : « Car, dit saint Paul, nous sommes tous un seul corps, et membres l'un de l'autre... qu'il n'y ait donc point de division dans ce corps, mais que les membres aient soin l'un de l'autre... Croissons tous dans la vérité et dans la charité, en Jésus-Christ qui est notre chef. » D'où il suit que tous les biens qui sont dans l'Eglise sont communs entre les fidèles, en sorte que les grâces que chacun reçoit, les bonnes œuvres que chacun pratique, profitent à tout le corps et à chaque membre de l'Eglise : en d'autres termes, par cette union des fidèles entre eux, il arrive que toutes les grâces qu'ils reçoivent, que toutes les bonnes œuvres qu'ils font en assistant au saint sacrifice, les confessions, les communions, les prières, les aumônes, les mortifications, etc., servent à sanctifier les divers membres dont se compose l'Église militante. Remarquez cependant que les pécheurs,

qui sont les membres *morts* du corps de l'Église, n'ont plus de part aux biens spirituels qui sont pour les justes, appelés membres *vivants;* ou s'ils y participent jamais, ce ne peut être qu'autant que ceux-ci supplient le Seigneur de convertir les coupables ou de suspendre les châtiments que mérite leur conduite perverse.

Quant aux membres de l'église anglicane ou des autres sectes protestantes, quelle union pourra jamais s'établir entre eux? Le premier de tous les biens spirituels, aussi bien que le lien céleste qui réunit dans les mêmes pensées et affections un grand nombre de personnes, au point de n'en former qu'un cœur et qu'une âme, n'est-ce pas la foi sans laquelle, dit saint Paul, il est impossible de plaire à Dieu; la foi, qui est le fondement sur lequel il faut élever le bel édifice de nos connaissances religieuses et celui de notre propre sanctification, toujours selon la pensée du même apôtre? Or, la foi chrétienne, la foi proprement dite, n'est-elle pas devenue impossible pour tous ceux qui ne sont plus en communion avec l'Eglise catholique? Le protestant, dont je parle en ce moment, livré à sa faiblesse, n'ayant pour guide que sa raison individuelle, a beau feuilleter la Bible, lire la Bible, la relire encore, il ne pourra jamais dire avec certitude : *Je crois* telle ou telle vérité : tout ce que son intelligence peut lui inspirer de

plus positif, c'est de dire : *Je pense* que cela doit être ainsi interprété ; je pense, j'imagine que j'ai bien compris les divers passages de la sainte Ecriture, etc... Est-ce là une véritable foi, une conviction que la mort même ne saurait ébranler? Non. Quelle que soit la *conviction* du protestant, celle-ci est plus éloignée de la foi du catholique qui appuie sa croyance sur l'enseignement *infaillible* de l'Église, que la terre ne l'est du ciel, que le doute ne l'est de la certitude, que les ténèbres même ne le sont de la lumière... Je vous l'ai déjà dit dans une autre lettre, cher docteur : Tout homme qui refuse de se soumettre à l'autorité de l'Église enseignante, parce qu'il s'imagine se faire sa religion à l'aide de la Bible, s'achemine en aveugle vers le monde à venir : déjà même il est parvenu au terme de sa course, tout prêt à s'élancer vers le rivage de l'éternité, et alors il ne sait pas encore avec une pleine assurance quels sont les principes de foi et de morale qu'il aurait dû suivre, afin de nourrir dans son âme l'espoir de posséder le royaume céleste... *La communion des saints* est donc impossible parmi les membres de votre église anglicane, puisque même ils ne sauraient admettre *positivement* un même symbole, une foi *commune*, vers laquelle ils dirigent tous ensemble et les pensées de leur esprit et les affections de leur cœur.

Pour mieux faire ressortir cette dernière conclusion, permettez-moi d'ajouter quelques mots aux observations que je viens de vous soumettre.

Voici un principe que j'ai établi dans mes lettres précédentes : pour être membre de la sainte Eglise catholique, il faut croire la doctrine qu'elle enseigne; participer aux sacrements dont elle est la dispensatrice ; être soumis aux pasteurs légitimes qui la gouvernent. De là quelques conséquences faciles à comprendre. Puisqu'il faut adhérer aux vérités de foi, telles qu'elles sont enseignées par l'Eglise; donc les infidèles, les hérétiques, les apostats ne sont point membres du corps mystique dont Jésus-Christ est le chef invisible, et le pape le chef visible. Puisqu'il faut participer aux sacrements que l'Eglise a reçus du Sauveur pour la sanctification des âmes; donc les excommuniés et les catéchumènes, qui n'ont point été encore baptisés, ne sont point non plus membres du corps de l'Eglise. Enfin, puisqu'il faut obéir aux pasteurs canoniquement institués pour conduire les fidèles dans la voie du salut ; donc les schismatiques qui choisissent leurs pasteurs de leur autorité privée, sans avoir égard à la hiérarchie sainte établie par les apôtres, ne sont point non plus membres du corps de l'Église catholique [1].

[1] Vers la fin de la huitième lettre, l'on peut revoir la note qui explique dans quel sens il faut prendre le principe : *Hors de*

Cependant si les pécheurs (membres morts) peuvent sous certains rapports, comme il a été expliqué plus haut, participer aux avantages spirituels qui sont le partage des justes (membres vivants),

l'Église point de salut. Pour mieux faire comprendre la doctrine des théologiens qui avancent que l'on peut appartenir quelquefois *à l'âme* de l'Église, sans être membre de *son corps,* je citerai ce que la Sorbonne a décidé sur cette matière dans sa censure de l'*Émile.*

« Il n'en est pas de même des communions séparées de l'Église catholique; *les faits qui les concernent* suffisent pour les faire abandonner. Il est vrai que ces faits ne sont pas connus de tous ceux qui sont du corps de ces communions, et qui n'ont pas encore atteint l'usage de raison, aussi bien qu'à plusieurs simples qui y vivent, et dont Dieu seul sait le nombre. Tous ces enfants et ces simples ne participent ni à l'hérésie ni au schisme; ils en sont excusés par leur ignorance *invincible* de l'état des choses, et l'on ne doit pas les regarder comme n'appartenant pas à l'Église, hors de laquelle il n'y a point de salut. Ces enfants n'ayant pas encore pu perdre la grâce qu'ils ont reçue dans le baptême, sont indubitablement de l'*âme de l'Église*, c'est-à-dire qu'ils lui sont unis par la foi, l'espérance et la charité habituelles. Les simples ou ignorants dont il s'agit *peuvent* avoir conservé la même grâce ; ils peuvent, dans plusieurs de ces communions, être instruits de plusieurs vérités de foi qu'on y a retenues, et qui suffisent absolument au salut; ils peuvent les croire sincèrement; ils peuvent, avec le secours de la grâce de Dieu, mener une vie pure et innocente. Dieu ne leur impute pas les erreurs auxquelles ils ne sont attachés que par une ignorance *invincible.* Ainsi ils peuvent appartenir à l'*âme de l'Église,* avoir la foi, l'espérance et la charité. Au reste, tous ces enfants et ces simples *doivent leur salut* à l'Église catholique, qu'ils ne connaissent pas; car c'est d'elle que viennent ces vérités salutaires, aussi bien que le baptême que ces sectes ont conservé en se séparant.

pourquoi ne dirais-je pas encore que les pieux fidèles ont la puissance de faire couler le fleuve des bénédictions célestes jusque dans le cœur des schismatiques, des hérétiques, des apostats? Oui, ils le peuvent, pourvu qu'ils adressent au Sauveur leurs ferventes prières [1] en faveur de tous ces infortunés

Ces simples et ces enfants les ont reçus de ces sectes immédiatement, mais ces sectes les *tenaient* de l'Église, à qui Jésus-Christ a confié l'administration des sacrements et le dépôt de la foi. »

[1] L'*archiconfrerie* établie à Paris, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, a bien compris cette importante vérité. Aussi, prie-t-elle fréquemment en faveur de l'Angleterre, afin d'obtenir du Seigneur que les Anglais reviennent à la foi de leurs pieux ancêtres Sans doute la prière est excellente, mais si elle était unie à l'*aumône*, ne serait-elle pas plus excellente encore? « Qu'il me soit permis en ce moment d'unir ma faible voix à la voix si puissante d'un grand nombre de nos pontifes pour recommander à la France catholique l'*œuvre du catholicisme pour la conservation de la foi en Europe.* Si vous voulez que la foi refleurisse dans les contrées protestantes, commencez par relever les autels du vrai Dieu; par donner au culte catholique quelque pompe, quelque magnificence; par établir des chaires chretiennes, où la parole sainte puisse être annoncée avec dignité. Soyez-en bien assurés, votre zèle charitable à faciliter aux catholiques les moyens de se presser librement au pied de l'autel pendant l'auguste sacrifice, de se grouper autour de l'orateur chrétien, organe de l'Église elle-même, de chanter leurs pieux cantiques dans une terre, devenue pour eux *presque étrangère*, votre zèle charitable, veux-je dire, recevra du ciel une double bénédiction. Dieu vous bénira pour avoir procuré à des frères, fidèles enfants de l'Église, quelques moyens de salut, qui pourront les aider à tendre à une perfection toujours

qui vivent dans le plus déplorable des aveuglements, l'aveuglement spirituel, afin que ceux-ci, abjurant leurs erreurs et embrassant les vérités catholiques, se livrent désormais à la pratique des vertus chrétiennes, et ainsi marchent d'un pas ferme et assuré dans la voie du salut et de l'éternel bonheur.

2° Il y a union entre l'Église *militante* et l'Église *souffrante*, en ce sens que les fidèles sur la terre peuvent soulager par leurs bonnes œuvres les âmes qui souffrent dans le purgatoire. Je vais, cher docteur, établir d'abord le dogme catholique touchant l'existence du purgatoire; après quoi, je dirai comment nous pouvons secourir ceux de nos frères qui quittent le monde, sans avoir entièrement satisfait à l'inexorable justice de l'Éternel.

Avant de vous citer la Bible et les pères qui admettent un état dans lequel les âmes sorties de ce monde, sans avoir fait une pénitence suffisante pour leurs fautes, achèvent de les expier afin de

plus grande; Dieu vous bénira encore pour avoir préparé à vos frères égarés la voie de leur conversion et de leur retour à la foi antique, en les mettant en état d'entendre et de voir, par eux-mêmes, la vérité de nos doctrines et la sainteté de notre culte, que leurs ministres ont tant d'intérêt à leur représenter, depuis plus de trois siècles, comme un vil amas de mille *corruptions* et *superstitions païennes*. Il est vrai, c'est la foi qui doit nous sauver; mais, c'est à condition, dit saint Paul, que la foi aura *pour sœur* la charité; *fides quæ per charitatem operatur.* »

pouvoir être admises dans le séjour de l'éternel bonheur, je vous dirai quelle est, sur ce point de doctrine, la croyance de l'Église catholique. Le saint concile de Trente anathématise tous ceux qui osent soutenir que par la grâce de la justification, la coulpe et la peine éternelle sont tellement remises au pénitent, qu'il ne lui reste plus de *peine temporelle* à souffrir, ou en ce monde, ou en l'autre dans le purgatoire, avant d'entrer dans le royaume des cieux (sess. 6, can. 30). » En examinant avec soin les paroles du concile, il est aisé de voir qu'il n'avance et ne définit rien de plus, sinon que des âmes, sortant de leurs corps souillées de péchés véniels, ne sont pas aussitôt glorifiées que celles qui sont entièrement pures et sans tache ; qu'un chrétien lâche qui n'a fait à Dieu presque aucune réparation de ses lâchetés, un chrétien déréglé qui n'a fait qu'une pénitence légère de ses dérèglements, ne reçoit pas le prix et la couronne aussi promptement que celui dont la vie, d'ailleurs innocente, a toujours été pleine de ferveur. Tel est le point doctrinal qu'on ne peut contester par rapport au purgatoire. Pour ce qui est du reste, ce sont des secrets que Dieu n'a pas jugé à propos de nous révéler, et qu'il est même inutile de chercher à approfondir. Nous ne savons donc point sûrement où les âmes souffrent, ni ce qu'elles souffrent, ni comment elles souffrent. L'unique article de

croyance *essentiel* et indispensable sur cet objet, est de croire qu'il y a après cette vie un état où Dieu rappelle tout à l'ordre, en achevant de punir ce qui est punissable, et où les âmes qui ne sont pas assez pures acquièrent le dernier degré de pureté qui leur est nécessaire pour voir Dieu... Il semble qu'il n'y a rien de bien incompréhensible dans le dogme qui atteste la nécessité d'un lieu d'expiation. Dites s'il n'y a point un état de tiédeur entre le vice et la vertu, qui ne mérite ni les peines de l'enfer ni les récompenses du ciel!

Je vais pourtant, cher docteur, corroborer cette doctrine à l'aide de la sainte Écriture et des premiers pères. Le Sauveur ne dit-il pas dans l'Évangile : « Si quelqu'un blasphème contre le Fils de l'Homme, il pourra en obtenir le pardon; mais s'il blasphème contre le Saint-Esprit, ce péché ne lui sera remis ni dans le siècle présent ni dans le *siècle futur ?* »

D'après ces paroles il est de toute évidence que Dieu fera miséricorde à ceux qui sont déjà sortis de ce monde : mais envers qui cette miséricorde sera-t-elle exercée? Ce ne peut être envers ceux qui meurent dans l'impénitence finale, puisque l'enfer avec son éternel désespoir doit être leur partage; ce ne peut être non plus envers ceux qui règnent déjà avec le Sauveur, puisque rien de

souillé, dit saint Jean, n'entrera jamais dans le ciel : d'où il faut nécessairement conclure que Dieu fera grâce aux âmes qui n'étaient pas assez pures à ses yeux, après leur avoir fait souffrir des peines temporelles ou passagères dans un lieu d'expiation.

Saint Paul dit aussi que « le jour du Seigneur fera connaître l'ouvrage de chacun, et que le feu éprouvera ce qu'il est; que si l'ouvrage de quelqu'un demeure, il en recevra la récompense; que si son ouvrage est brûlé, il en recevra du dommage, mais qu'il sera sauvé *comme par le feu.* » Ne paraît-il pas bien naturel d'entendre ce texte de l'épreuve que subissent les œuvres de chaque homme en particulier, et du feu expiatoire dont il s'est sauvé, lorsqu'il a travaillé solidement pour le ciel?... Bien qu'il ne soit point de foi qu'il y ait du feu dans le purgatoire, c'était pourtant là l'*opinion* de saint Augustin, dont voici les paroles :

« Seigneur, ne me corrigez pas dans votre colère; mais plutôt corrigez-moi dans cette vie, et rendez-moi tel qu'il n'y ait plus rien en moi qui doive être purifié par ce *feu purifiant* que souffriront ceux qui obtiendront le salut, bien qu'ils passent par le feu. Pourquoi? c'est qu'ils élèvent ici sur le fondement (de la foi) un édifice de bois, de foin et de paille. S'ils avaient élevé au contraire un édifice d'or, d'argent et de pierres précieuses,

ils eussent été en assurance contre l'un et l'autre feu ; non-seulement contre ce feu éternel qui tourmentera toujours les impies, mais encore contre *celui qui purifiera* ceux qui seront sauvés, quoiqu'ils passent par le feu. Parce que l'on dit de ces personnes qu'elles seront sauvées, l'on méprise ce feu qui doit les purifier ; cependant *ce feu* ne laissera pas d'être plus horrible que tout ce qu'un homme peut souffrir dans cette vie (*In ps.* 37). »

Saint Chrysostôme suppose aussi l'existence du purgatoire, puisqu'il dit que nous pouvons soulager les fidèles défunts par nos prières et nos bonnes œuvres : je citerai bientôt ses paroles.

Saint Clément d'Alexandrie dit qu'un fidèle qui meurt après avoir quitté ses vices, doit effacer encore par un supplice les péchés qu'il a commis après le baptême. Il ajoute qu'un gnostique (un chrétien éclairé) a pitié de ceux qui, châtiés après leur mort, avouent leurs fautes malgré eux par le supplice qu'ils endurent (Strom. lib. 6 et 7.). »

Tertullien, appuyé sur l'Évangile qui parle de la sévérité du juge à l'égard d'un débiteur, prouve qu'il y a dans l'autre vie une prison de laquelle on ne sort point que l'on ait payé jusqu'à la dernière obo le *De animâ*).

Saint Cyprien distingue avec un grand soin les divers états dans lesquels peut se trouver une âme juste en sortant de cette vie. « Autre chose, dit-il,

est d'attendre le pardon, et autre chose d'entrer dans la gloire; l'un, mis en prison, n'en sort qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole, l'autre reçoit d'abord la récompense de sa foi et de son courage : on peut ou être purifié du péché par des souffrances, et en supportant longtemps la peine du feu, ou les effacer tous par le martyre. Enfin, autre chose est d'attendre la sentence du Seigneur au jour du jugement, et autre chose d'en recevoir incontinent la couronne (*Epist.* 52, *ad Anton.*). »

Mais non-seulement *il est de foi* qu'il existe un lieu d'expiation dans le siècle à venir, mais de plus que nous pouvons *soulager* par nos prières, nos bonnes œuvres et surtout l'auguste sacrifice de nos autels, les âmes qui souffrent dans le purgatoire.

Anathème, dit l'Église catholique à celui qui dit que le sacrifice de la messe n'est pas propitiatoire, qu'il ne doit pas être offert pour les vivants et pour les morts, pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres nécessités (conc. trid. sess. 22, can. 3).

Puisque nous voyons le peuple juif offrir des sacrifices pour les morts dans le temple de Jérusalem, pourquoi l'Église catholique ne ferait-elle pas la même chose envers ses propres enfants, elle qui possède et qui immole, tous les jours, le véritable agneau de Dieu qui efface les iniquités de tous les

hommes ? C'est dans le second livre des Machabées, que je trouve cet usage établi parmi les Juifs. Judas ayant fait une quête, envoya une somme d'argent à Jérusalem, afin que l'on offrît un sacrifice pour les péchés de ceux qui étaient morts dans le combat. C'est donc, conclut l'historien, une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

Tobie dit à son fils : « Mettez votre pain et votre vin sur la sépulture du juste, et gardez-vous d'en manger ou d'en boire avec les pécheurs. » Puisqu'il était défendu de faire des offrandes aux morts, Tobie qui observait fidèlement la loi, ne pouvait point recommander, à son fils, une superstition usitée chez les païens. Force donc est de supposer que la nourriture placée sur la sépulture d'un mort, était simplement une aumône faite à son intention, ou qu'elle avait pour but d'engager les pauvres à prier pour lui... La libéralité, lit-on dans l'Ecclésiastique, est agréable à tous ceux qui vivent, n'empêchez pas qu'elle ne s'étende sur les morts. »

Tertullien, parlant des traditions apostoliques, dit que l'on offre des sacrifices pour les morts, et aux fêtes des martyrs (de Cor. C. 3). Il dit encore : « Une veuve prie pour l'âme de son mari défunt, et offre des sacrifices le jour anniversaire de sa mort (de Monog. C. 10). »

« Les prières que l'on fait pour les morts, dit saint Épiphane, leur sont utiles, quoiqu'elles n'effacent pas tous les péchés... Nous faisons mention des pécheurs et des justes; des pécheurs, afin d'implorer *pour eux* la miséricorde divine; des justes, afin d'honorer Jésus-Christ, etc... L'Église observe nécessairement cette pratique qu'elle a reçue des anciens (in lib. de Hæres). »

Saint Augustin a fait célébrer la sainte messe pour le soulagement de l'âme de sa mère[1]. Saint Chrysostôme dans sa quarante-et-unième homélie, sur la première épître de saint Paul aux Corinthiens, n'a-t-il pas prononcé ces paroles ? « Si votre ami vous a été enlevé par la mort, vous devez aller à son secours, autant qu'il est en votre puissance. Sont-ce des larmes que je vous dis de répandre ! non, mais vous devez le soulager par vos prières, par vos aumônes, par les sacrifices que vous ferez offrir ; car ce n'est pas sans de bonnes raisons que nous nous rappelons à l'autel de ceux qui sont sortis de ce monde, et que nous les recommandons à la miséricorde du céleste agneau qui a effacé les iniquités de tous. »

« Admirable commerce, observe M. de Chateaubriand, en rappelant la foi de l'Eglise qui nous

[1] Le même père a surtout développé la doctrine que je traite ici dans son discours 171e *De verbis apostoli* ; le passage a trop d'étendue pour être cité dans une note.

enseigne que les prières et les bonnes œuvres des mortels, hâtent la délivrance des âmes, admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé, entre la mère et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et la mort! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine! Ma vertu, à moi chétif mortel, devient un bien commun pour tous les chrétiens; et de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, ma justice est passée en compte aux autres... Les riches pourront partager leur superflu avec le pauvre, et pour le plaisir qu'ils auront eu à faire cette simple, cette agréable action, Dieu les en récompensera encore, en retirant leur père et leur mère d'un lieu de peines. C'est une belle chose d'avoir par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu, et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une âme délivrée, une place éternelle à la table du Seigneur (*Génie du Christ...*). »

3° Il y a union entre l'Église *militante* et l'Église *triomphante*, en ce sens que les fidèles de la terre peuvent s'adresser aux saints qui sont dans le ciel, afin d'obtenir de Dieu, par leur intercession, des bénédictions et des grâces. Je vais, cher docteur, vous développer, en peu de mots, ce point de notre doctrine catholique, pour ne point vous fatiguer par une trop longue lettre.

Dans les rapports que j'ai eus fréquemment, sur-

tout en Angleterre, avec les anglo-protestants, j'ai toujours compris que notre doctrine était indignement dénaturée par leurs ministres, sans doute afin de la représenter comme fausse et absurde. Que disent-ils sur le point religieux que je traite en ce moment? Que nous *détruisons* la puissante médiation du Sauveur, en invoquant les saints; que nous *adorons*, soit les reliques, soit les images des saints! Pour répondre à cette triple calomnie, il me suffira de rappeler ce que l'Église catholique a constamment enseigné touchant le culte des élus de Dieu.

Le concile de Trente déclare que les saints qui règnent avec Jésus-Christ, offrent leurs prières à Dieu pour les hommes; qu'il est *bon et utile*[1] de les invoquer en suppliants, et de recourir à leurs prières, à leur assistance, à leur secours pour obtenir des bienfaits de Dieu, *par son fils* Jésus-Christ, notre Seigneur, qui, *lui seul*, est notre rédempteur et notre Sauveur (sess. 24). »

Lisez, je vous prie, ce passage avec attention, et vous verrez que notre manière d'invoquer les saints, ne nous détourne, en aucune sorte, de tout attendre de Dieu par la médiation du divin Sauveur. Pourquoi ne pourrions-nous pas invoquer les saints qui triomphent dans le ciel, lorsque saint

[1] Remarquez ces paroles : il est *bon et utile...;* le concile ne dit pas : il est *nécessaire* de les invoquer.

Paul, sans prétendre rien enlever à la grâce du Sauveur, conjurait les fidèles de Rome et de Colosses, de le soutenir par leurs ferventes prières, pour qu'il vît son apostolat couronné d'un plein succès?

La foi en la puissance des saints, qui prient Dieu en faveur des mortels, se trouve rappelée dans le deuxième livre des Machabées et dans les épîtres de saint Pierre. Judas vit en songe le grand-prêtre Onias déjà mort, qui priait pour sa nation, et qui, lui montrant le prophète Jérémie, lui dit: « Voilà celui qui aime toujours ses frères et le peuple d'Israël, et qui prie beaucoup pour eux et pour la ville sainte. » Et le prince des apôtres n'a-t-il pas dit aux fidèles de l'Église naissante? « J'aurai soin que, même *après ma mort*, vous puissiez toujours vous rappeler à la mémoire les vérités que je vous ai fait connaître. »

Comme les textes des premiers pères abondent également en faveur de l'intercession et de l'invocation des saints, je me bornerai à n'en citer que quelques-uns.

« Dès que nous sommes agréables à Dieu, dit Origène (*contrà Cels. lib.* 8), nous sommes assurés de la bienveillance des anges ses amis, des âmes et des esprits bienheureux; ils connaissent ceux qui sont dignes de l'amitié de Dieu, ils aident ceux qui veulent l'honorer, ils le leur rendent propice; ils

joignent leurs prières aux nôtres, et ils prient avec nous. » Et dans la première homélie sur Ezéchiel, il enseigne que l'on doit invoquer les anges, parce que Dieu les a chargés de nous garder et de veiller à notre salut. Lui-même, Origène, invoquait son ange gardien avec une grande confiance.

Si vous lisez les plus anciennes liturgies grecques, syriaques, etc., les sacramentaires romain, gallican et mozarabique, vous verrez que toujours, pendant la célébration de la messe, l'Église catholique a invoqué la sainte Vierge et les saints qui règnent dans le ciel.

Il me reste à vous parler des reliques et des images des saints. Comme les protestants nous accusent traîtreusement d'*adorer* ces images ou ces reliques, il est donc nécessaire que j'expose bien clairement la foi de l'Église catholique sur ce point doctrinal. Après quoi je citerai sans aucun commentaire, quelques textes de la Bible et des pères, en faveur de notre croyance.

Le concile de Trente déclare que « les saints corps des saints martyrs et autres qui vivent avec Jésus-Christ, corps qui ont été membres vivants de Jésus-Christ, et temples de l'Esprit saint, que Jésus-Christ doit ressusciter pour la vie éternelle et glorifier, sont à honorer par les fidèles ; que Dieu a accordé par eux plusieurs faveurs aux hommes ; que la vénération et l'honneur sont dus

aux reliques des saints, et que ce n'est pas inutilement que ces reliques et autres monuments sacrés sont honorés (sess. 25). »

L'Église autorise l'usage et le culte des images, parce qu'elle en a reconnu la grande utilité. En effet, dit encore le concile que je viens de citer, « les histoires des mystères de notre rédemption représentées par la peinture ou d'autre manière, instruisent le peuple en lui rappelant les articles de foi, et le maintiennent dans la pratique de s'en occuper assidûment. On retire d'ailleurs un grand profit de toutes les saintes images, non-seulement parce qu'elles servent à avertir le peuple des grâces et des faveurs que Jésus-Christ lui a accordées, mais encore parce qu'elles mettent sous les yeux des fidèles les merveilles que Dieu a opérées par les saints; les exemples salutaires que les saints ont donnés, afin que les fidèles en rendent grâces à Dieu, prennent les saints pour modèles de leur vie et de leur conduite, et soient excités à adorer Dieu, à l'aimer, et à s'adonner à la piété. »

« Il faut, dit toujours le même concile, il faut avoir et conserver, surtout dans les temples, les images de Jésus-Christ, de la Vierge, mère de Dieu, et des autres saints, et leur rendre l'honneur et le respect qui leur est dû : non qu'on croie qu'il y ait en elles aucune divinité ni aucune vertu pour lesquelles il faille leur rendre un culte ou qu'on

puisse leur demander quelque chose, ou qu'on puisse mettre sa confiance dans les images, comme faisaient autrefois les gentils, qui mettaient leur espérance dans les idoles ; mais parce que l'honneur qui leur est dû se rapporte aux originaux qu'elles représentent ; de sorte que par les images que nous baisons, devant lesquelles nous nous découvrons et nous nous prosternons, nous adorons Jésus-Christ et nous honorons les saints, dont ces images portent la ressemblance : ce qui a été décidé contre ceux qui ont attaqué le culte des images, par les décrets des conciles, et surtout du second concile de Nicée. »

Là dessus, Bossuet observe que les décisions de l'Eglise catholique ne sont pas moins nettes et moins précises qu'elles sont fermes et constantes, et on va toujours au-devant de ce qui pourrait donner occasion à l'esprit humain de s'égarer (hist. des Var. liv. 15e). »

« Honorer les saints, dit-il encore, dans les assemblées, était y honorer Dieu, auteur de leur sainteté et de leur béatitude ; et leur demander la société de leurs prières, c'était se joindre aux chœurs des anges, aux esprits des justes parfaits, et à l'église des premiers nés qui sont dans le ciel. L'on trouve une si sainte pratique dès les premiers siècles, et on n'y en trouve pas le commencement, puisqu'on n'y trouve personne qui ait été

remarqué comme novateur. Ce qu'il y avait à craindre pour les ignorants, c'était qu'ils ne fissent l'invocation des saints trop semblable à celle de Dieu, et leur intercession trop semblable à celle de Jésus-Christ. Mais le concile de Trente nous instruit parfaitement sur ces deux points, en nous avertissant que les *saints prient*, chose infiniment éloignée de celui qui donne, et qu'ils *prient par Jésus-Christ,* chose qui les met infiniment au-dessous de celui qui est écouté par lui-même.

« Dresser des images, c'est rendre sensibles les mystères et les exemples qui nous sanctifient : ce qu'il y aurait à craindre pour les ignorants, c'est qu'ils ne crussent qu'on peut représenter la nature divine, ou la rendre présente dans les images, ou en tout cas, les regarder comme remplies de quelque vertu pour laquelle on les honore : ce sont là les trois caractères de l'idolâtrie. Mais le concile les a rejetés en termes précis ; de sorte qu'il n'est pas permis d'attribuer à une image, plus de vertu qu'à une autre, ni par conséquent, d'en fréquenter l'une plutôt que l'autre, si ce n'est en mémoire de quelque miracle, ou de quelque histoire pieuse qui pourrait exciter à la dévotion... »

Vous voyez, cher docteur, que je précise en ce moment notre croyance catholique, et que je m'attache uniquement à dire en quoi consiste le culte religieux que nous rendons aux reliques et aux

images des saints, parce que je ne trouve point de *meilleure* réponse à donner aux protestants qui condamnent ce culte, que de pouvoir leur dire avec confiance et en toute vérité : *Vous dénaturez notre doctrine!*... Au reste, le culte dont je parle, se trouve autorisé comme tout ce que nous enseigne l'Église, soit par la sainte Écriture, soit par la tradition. En effet, nous lisons, dans le quatrième livre des Rois, qu'un mort fut ressuscité par le seul attouchement des os du prophète Élisée; dans les Actes des apôtres, que Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul; jusque-là même que, lorsque les mouchoirs et les tabliers qui avaient touché son corps, étaient appliqués aux malades, ils étaient rendus à la santé, comme aussi les démons sortaient des corps des possédés; et dans sa *Cité de Dieu*, saint Augustin nous parle de plusieurs miracles, dont il avait été témoin oculaire, qui eurent lieu à la translation des reliques du martyr saint Étienne, etc. Le culte des images est encore autorisé par la Bible. L'arche d'alliance, les chérubins qui couvraient de leurs ailes le propitiatoire, le serpent d'airain élevé dans le désert par l'ordre du Seigneur, toutes les figures dont Salomon décora le temple de Jérusalem; en faut-il davantage pour rendre légitime la vénération des images, telle qu'elle est enseignée par l'Église catholique? Ce qui prouve bien puissamment, selon

moi, que les images de Jésus-Christ et des saints, ont été constamment vénérées dans l'Église primitive, c'est l'hérésie des Iconoclastes, qui a exercé ses ravages au septième siècle. A cette époque, il est certain que les fidèles rendaient aux images un culte religieux; d'où je conclus que ce culte remonte jusqu'au temps des apôtres, à moins que, chose *impossible* à faire jamais, l'on ne montre positivement le temps précis où la vénération des images commença d'avoir lieu, contrairement aux principes orthodoxes, constamment suivis par l'Église catholique.

Voilà, cher docteur, une lettre un peu longue. Pouvais-je cependant en dire moins pour expliquer d'une manière satisfaisante l'article du symbole, concernant la *communion* des saints? Comme je serais heureux si j'avais pu vous faire comprendre que l'interprétation donnée par la sainte Église catholique, est la seule conforme aux lumières de la raison éclairée par la foi, en même temps qu'elle est autorisée, vous l'avez vu, par la puissante autorité de la sainte Écriture, et par les avœux des premiers pères!

Deux choses sont à remarquer dans ce qui vient d'être dit pour développer l'objet de cette lettre. Vous avez vu d'abord que non-seulement le protestantisme détruit l'union réciproque qui existe entre l'Église militante, l'Église souffrante et l'É-

glise triomphante, mais de plus, que l'union ou l'accord de deux membres qui vivent sous l'influence du protestantisme dont je parle, est absolument impossible. S'agit-il de nier, de rejeter, de dénaturer même nos doctrines catholiques ? Les protestants s'entendent tous à merveille pour combattre la vérité. Mais faut-il admettre un seul point de doctrine, la Bible à la main, d'une manière absolue et invariable ? Impossible à eux d'y parvenir jamais. Les catholiques seuls s'entendent sur les principes de foi et de morale, parce qu'ils écoutent avec docilité la voix de l'Église, qui, comme le Christ dont elle est la sainte épouse, est infaillible dans son enseignement... Vous avez vu encore que les catholiques sont bien loin d'anéantir en invoquant les saints qui sont dans le ciel, la salutaire, la souveraine médiation du Sauveur ; plus loin encore d'offrir leurs adorations, soit aux reliques, soit aux images de Jésus-Christ et des saints.

Recevez, cher docteur, mes sentiments de respect et d'estime, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc...

LETTRE XX.

29 mai 1841.

Mon cher docteur,

Jusqu'ici je me suis attaché spécialement à éclaircir les points les plus essentiels de la doctrine chrétienne, sans avoir précisément voulu réfuter les erreurs qui leur sont opposées. Si les quelques considérations que je vous ai faites en faveur du catholicisme ont servi à diminuer vos préjugés religieux, et surtout à vous montrer que votre église anglicane dénature le plus souvent nos croyances pour s'autoriser, pense-t-elle, à les repousser comme fausses et absurdes, pourquoi ne vous déclareriez-vous pas pour la cause sacrée de la vérité? pourquoi ne deviendriez-vous pas membre de notre Église, qui seule conserve toutes les traditions des premiers apôtres?

Que peut-on jamais gagner à rejeter la vérité, lorsqu'elle brille aux yeux de l'intelligence dans toute sa force et son éclat? Y a-t-il de la gloire à braver le Très-Haut, et à s'éloigner de son Dieu?

et le soleil de la foi en sera-t-il moins lumineux, parce que l'homme dédaigne de le contempler en face, ou le dérobe à sa vue par les épaisses ténèbres de l'erreur?

Peut-être serait-il utile de montrer la liaison et l'enchaînement des diverses questions religieuses qui ont été traitées dans mes lettres précédentes; mais, outre que j'abandonne ce soin à la sagacité et à la pénétration de votre esprit, je préfère, en terminant ma correspondance religieuse avec vous, vous donner enfin quelques notions générales sur les vérités fondamentales de la foi catholique. Je regrette pourtant de ne pouvoir mettre à mes tableaux la dernière main, forcé que je suis de peindre à grands traits, afin de ne point outrepasser les limites qu'il faut respecter dans une simple lettre.

Je trouve, docteur, que trois paroles, toutes substantielles, sont descendues du ciel sur la terre pour créer et féconder le monde moral : Dieu, le Christ, l'Église. Le symbole des apôtres, que certains individus affectent d'ignorer, que répète-t-il lui-même? sinon ces paroles : Dieu, le Christ, l'Église!

A ces paroles saintes l'enfer oppose trois autres mots, hideux comme la mort, et uniquement propres, comme d'impétueux torrents, à tout ravager et détruire, là où ils sont accueillis avec bien-

veillance. Les voici ces épouvantables mots : Athéisme, déisme, hérésie !

En vain le ciel fera d'éclatants prodiges pour attester l'existence de Dieu, établir la divinité du Sauveur, montrer la sainte origine de l'Église catholique : impossible à l'enfer de s'avouer jamais vaincu ; plutôt il travaillera sans cesse à dominer la terre, ici ou là, tantôt par une erreur, tantôt par une autre erreur ; et, lorsque la guerre ne sera plus possible, parce que le fils de l'homme aura procuré à ses élus le repos et la paix dans la céleste patrie, alors Satan échangera des paroles d'impiété contre des paroles de colère et de désespoir. Haine, répètera-t-il à jamais, haine au Tout-Puissant qui nous a foudroyés ; haine à son fils qui nous a vaincus ; haine aux bienheureux qui occupent nos trônes dans le ciel !...

Dieu ! Ce nom se trouve dans toutes les bouches et se répète de mille manières diverses dans toutes les parties de ce vaste univers. Il est encore à trouver le peuple qui a fait de l'athéisme un dogme national. On peut bien se tromper — le paganisme le prouve — sur les sublimes perfections du Très-Haut ; mais sur son existence, jamais. Il est un Dieu ; les herbes de la vallée (dit M. de Châteaubriand) et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa

puissance et l'Océan déclare son immensité... »

Dieu! remontez le fleuve des âges, et vous trouverez ce nom présider à la naissance des sociétés, protéger leur berceau, développer les principes d'une civilisation plus ou moins parfaite, et même recevoir leur dernier soupir. Les peuples païens, en rentrant dans la tombe, ont rendu témoignage à l'existence de la divinité. Les dieux s'en vont : voilà le cri de détresse qui a signalé l'agonie de ces peuples.

Dieu! Ce nom ineffable peut-il jamais s'effacer de la mémoire et de l'âme des infortunés enfants d'Adam? Il console les affligés, il fortifie les faibles, il essuie les larmes des pauvres, il relève une âme abattue par la tristesse, il verse sur les plaies du cœur le baume des rafraîchissantes consolations. Quand l'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu, il disait plus vrai qu'il ne pensait peut-être. Non, Dieu n'habite plus dans le cœur de l'homme qui est rebelle à sa loi sainte, ou, s'il y habite, ce ne peut être, comme en enfer, que pour y répandre d'affreux tourments. L'athéisme *prétendu* du pécheur n'est donc qu'un remède impuissant auquel celui-ci a recours, afin d'apaiser, s'il se peut, la violence de ses cuisants remords.

Dieu! Ce nom n'est-il pas écrit à la voûte du firmament? Les cieux, dit le roi prophète, publient la gloire de Dieu, et le firmament publie sa puis-

sance, qui éclate dans les ouvrages de ses mains. Quel autre que Dieu a pu créer les étoiles qui saisissent d'étonnement celui qui les contemple, à raison de leur multitude, de leur éloignement de la terre et des lois qui les régissent? quel autre que Dieu a pu dire au soleil : Viens et sois le flambeau du jour ; et à la lune : Viens et sois le flambeau de la nuit ? Newton a bien pu étudier les lois qui concernent les globes célestes, les propriétés de ces globes, leurs révolutions, etc. ; mais le simple habitant des campagnes n'est-il pas heureux à la vue du firmament? Dès qu'il a levé les yeux vers le ciel, il revient calme et tranquille prendre son repos sous le chaume, fortifié qu'il est par la pensée que là, dans le ciel, se trouve un père bienfaisant qui va s'occuper du soin de féconder des sillons que cet infortuné a arrosés de ses sueurs, et de faire germer le grain de froment qu'il a caché dans les entrailles de la terre.

Jésus-Christ! que d'autres étudient les prophéties qui l'annoncent en mille manières aux hommes bien longtemps avant son existence ; qu'ils étudient sa divine morale, ses mystères sublimes, sa vie irréprochable et sa mort toute divine, je suis loin de blâmer ce travail. Pour moi, j'aime à me rappeler sans cesse trois grands faits, bien éclatants, bien publics, qui proclament hautement la divinité du fils de Marie : je veux parler de l'éta-

blissement du christianisme dans le monde, de sa conservation à travers les âges, et de la dispersion du peuple juif dans toutes les contrées de la terre.

J'ai beau lire dans les annales des nations la fondation des empires, je ne trouve rien que l'on puisse jamais comparer à ce qui a été entrepris et exécuté par les apôtres. Douze pauvres ignorants, douze misérables villageois! Voilà des héros bien supérieurs aux Solon, aux Lycurgue, aux Numa, etc... Les législateurs de la terre ont fait de grandes choses sans doute; mais les législateurs du ciel (donnez-leur un autre nom, si vous pouvez) ont fait des prodiges au-dessus de tous les prodiges. Ces divins pêcheurs d'hommes ont jeté leurs filets dans la mer orageuse du monde, et ils ont attiré à leur doctrine les puissants, les savants, les philosophes. En vérité, les peuples auraient dû leur élever des autels, et les adorer comme des divinités tutélaires; mais non; les apôtres n'avaient qu'un but qui dominait toute leur vie, celui de renverser les autels du paganisme, de détruire le culte rendu aux démons, afin d'attirer ensuite tous les cœurs à l'adoration de leur maître, né pauvre dans une crèche à Béthléem, et mort comme un criminel d'une mort infamante sur les hauteurs du Golgotha.

Que la croix du Sauveur ait été adorée dans

l'univers, quelques années seulement après la publication de l'Évangile par les apôtres; voilà un fait bien miraculeux, et pourtant authentique et incontestable, puisque saint Paul le mentionne dans ses immortelles épîtres; mais que cette croix demeure ferme et inébranlable, malgré tant d'efforts sans cesse renouvelés pour la renverser et la détruire; voilà ce qui est tout à fait incompréhensible, inexplicable, à moins qu'on n'attribue ce nouveau prodige à l'intervention *continue* de la divinité elle-même.

Quand la croix fut présentée par les apôtres, elle eut trois ennemis puissants à combattre, l'enfer, le cœur humain et l'empire romain. Mais le Christ s'est peu soucié des vains efforts de ses nombreux ennemis. L'enfer a été vaincu; et l'homme a compris que la croix devenait pour son cœur une source divine d'inépuisables consolations et d'éternelles espérances. Pour l'empire romain, n'a-t-il pas été balayé de la surface de la terre par le souffle de la colère divine, quand le Tout-Puissant trouva bon de donner la paix aux enfants du Christ et d'environner de l'éclat de la gloire l'instrument d'ignominie, qui avait servi à sauver les hommes [1] !

La dispersion du peuple juif. Sans doute, l'on

[1] Sur la chute de l'empire romain, l'on peut revoir ce qui a été dit plus haut dans la douzième lettre.

peut être surpris de voir ce peuple conserver son existence propre, sans jamais se mêler ni se confondre avec les autres peuples, parmi lesquels il se trouve; mais ce qui me frappe bien plus encore, c'est l'état de dégradation, dans lequel il est placé, depuis que la ville de Jérusalem a été détruite, et que son temple est devenu la proie des flammes. Quand la justice humaine veut punir un coupable, elle le condamne à être exposé aux regards des passants pour quelques instants seulement; après quoi, elle l'enferme dans un cachot.

Pour le grand criminel dont je parle, pour le peuple juif, qui dira quelle est à son égard la puissance de la colère divine? Je trouve que son *exposition* est sans terme; il est là, attaché au *pilori* de l'opprobre, et cela à la face du monde entier.

Voilà dix-neuf siècles que les législateurs se fatiguent à s'occuper de ce peuple, afin de lui donner entrée dans la grande famille des nations; et c'est toujours en vain. Quelque chose d'invisible le repousse des avantages accordés au titre de membres de la même patrie. Je ne sais ce que l'on éprouve à la vue d'un juif : est-ce la pitié, est-ce le mépris? C'est plutôt l'un et l'autre en même temps. D'un côté, l'on voudrait moins de malheur, moins de honte; et de l'autre, l'on frémit d'indignation, lorsque l'on voit un rebelle marcher la tête haute,

portant sur un front endurci cette horrible parole que comprennent même les petits enfants : DÉICIDE !...

Le christianisme a été donné à la terre par des ignorants et des pauvres ; donc il vient de Dieu, auteur de toute science véritable et de tout don parfait. La croix a été constamment livrée au mépris et à l'insulte ; et pourtant elle ne cesse de se tenir ferme et inébranlable ; donc elle a son point d'appui dans le ciel. Le peuple juif a une existence qu'il est impossible de comprendre ; donc il faut reconnaître que Dieu a dit à ce peuple, comme autrefois au premier fratricide : « Tu seras errant et vagabond sur la terre ; je te marquerai d'un signe, afin que personne n'ose attenter à ton existence ; tu vivras donc, mais tu vivras méprisé, parce que tu as couvert d'opprobre mon fils unique, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Quant à l'Église catholique peut-elle être l'épouse du Christ sans être en même temps la fille chérie de l'Éternel ? Dites si les victoires que la croix a remportées depuis deux mille ans bientôt, ne sont pas aussi les victoires de l'Église catholique ! La croix fait toute la force de l'Église, comme à son tour l'Église n'a d'action dans le monde que pour y faire adorer la croix de son Dieu. Voyez l'Église à sa naissance ; elle sort du cénacle le jour de la Pentecôte ; et sous la conduite du Saint-Esprit, elle

prétend régner, au nom de la vérité et de la vertu, sur les intelligences et les cœurs des hommes, dans tous les pays et dans tous les âges. Il faut bien que ce dessein hardi lui ait été inspiré d'en haut, puisque nous apercevons l'Église étendre sur des peuples nouveaux sa divine et salutaire influence, malgré la fureur de l'enfer qui voudrait bien l'empêcher, s'il était possible, de s'agrandir et de se dilater de jour en jour. Ce qui me montre la force de l'Église catholique, c'est qu'elle soit dominée par deux pensées qui ne la quittent jamais : l'une de conserver intact le dépôt de la foi, tel qu'elle l'a reçu des apôtres ; l'autre par conséquent de repousser toute nouveauté profane, qui est nécessairement opposée à la pure parole de Dieu.

Que l'Église ait conservé la foi des envoyés du Christ, c'est un fait public, incontestable, qui se trouve prouvé pour vous, cher docteur, dans les lettres que je vous ai adressées précédemment. Que l'Église ne ménage aucune puissance qui ose s'élever contre son enseignement divin, c'est un fait certain qui se renouvelle depuis deux mille ans bientôt, sans que l'erreur, foudroyée et anathématisée par les successeurs des apôtres, le souverain pontife à leur tête, puisse jamais régner sur des hommes abusés pendant un long espace de temps. Une erreur apparaît-elle ? vite, l'Eglise sépare de son sein les novateurs ; et ceux-ci, abandonnés à eux-

mêmes, languissent et disparaissent bientôt ; semblables sont-ils à la branche, qui, séparée de la vigne, devient un bois sec et stérile que l'on jette au feu ; semblables encore au ruisseau qui, détaché de sa source féconde, se déssèche à l'ardeur du soleil, et disparaît sans retour dans le sein de la terre.

Vous voulez très-certainement, docteur, procurer à votre esprit le repos et le calme. Eh bien ! pour que votre esprit soit tranquille, il faut que vous viviez à l'ombre tutélaire des grandes vérités fondamentales qui se trouvent enseignées dans le symbole des apôtres ; répétez donc dans les sentiments de foi, de reconnaissance et d'amour, les trois paroles sublimes qui font la vie et les délices de la terre ; dites et répétez encore avec l'univers chrétien : Un Dieu, le Sauveur Jésus, l'Église catholique !

A son tour, le cœur n'est-il pas heureux et content, lorsque l'esprit est calme et tranquille ?

Un athée (un athée *véritable* a-t-il jamais existé ?) un athée peut-il être positivement assuré que le hasard seul existe, que le hasard a tout créé, tout arrangé dans l'univers ? Et puis, est-il heureux cet homme qui, après avoir rejeté l'être nécessaire, n'attend que des maux sans remède en ce monde, comme il n'aperçoit encore dans l'avenir qu'une nuit éternelle, dans la tombe, que le néant ? Il n'y a que le délire de la passion, selon le prophète, qui ait pu faire dire à l'homme qu'il n'y

avait point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.*

Le déiste n'est pas heureux non plus, parce qu'il n'a de la divinité qu'une notion vague, incomplète et partant insuffisante. Sans doute l'homme qui réfléchit ne saurait se tenir longtemps sur le terrain mouvant de l'athéisme ; de plus, son âme, qui est créée à l'image et à la ressemblance de la divinité, ne cherche-t-elle pas son repos et son bonheur en celui qui est son centre naturel, son principe et sa fin dernière ? Or qui donne la connaissance de Dieu pleine et parfaite, si ce n'est le Sauveur du monde ? et le déiste qui repousse la divine mission du Christ, à qui donc s'adressera-t-il pour savoir quelle est la nature du Tout-Puissant, quelles sont ses perfections, quelles sont encore les destinées de l'homme dans ce lieu d'exil, et le sort qui l'attend dans le siècle à venir ? Les temps qui ont précédé la naissance du Fils de l'homme, sont là pour attester l'abîme des profondes ténèbres dans lequel se précipitent tous ceux qui ne suivent que leur faible raison, après avoir rejeté les révélations du ciel ; et si le peuple juif a eu des notions exactes sur Dieu et sur l'homme, c'est que ce peuple croyait à la future mission du Rédempteur, et à la sainteté des lois que Moïse avait reçues de l'Éternel sur le mont Sinaï.

L'hérétique, et pour préciser ici ma pensée, le

protestant qui est l'hérétique par excellence, peut-il être content et heureux? Un protestant qui raisonne d'après les principes de sa secte, que peut-il faire, sinon tomber dans le doute et l'incertitude? Or, dira-t-on jamais qu'il y a bonheur à ne posséder aucune vérité d'une manière absolue et certaine? qu'il y a repos et tranquillité à errer sans cesse sur la mer orageuse d'opinions sans cesse renaissantes, poussé vers le rivage par une vague, repoussé en pleine mer par une vague plus violente que la première, et ainsi sans fin, et sans l'espoir d'arriver jamais au port du salut, si impatiemment désiré? Pour moi, je trouve ces paroles écrites sur le front du protestant : « Je suis un Dieu sans vérité, sans vertu[1], sans bonheur ! »

Le catholique seul est heureux, ou du moins infiniment moins malheureux que tous ceux qui insultent peut-être à la simplicité de sa foi. Et en ce moment, j'appelle catholique, non pas seulement celui qui n'en a que le nom, mais surtout celui qui, croyant les vérités révélées dans l'Évangile, telles que les enseigne l'Église elle-même, s'efforce de les pratiquer de son mieux avec le secours d'en haut. Son esprit est en repos, parce que sa foi est inébranlable. Appuyé sur la parole infaillible du

[1] Si l'on me montre un protestant *vertueux*, je dirai que cet homme est meilleur que ses principes, et que son cœur est moins absurde que sa tête.

Christ, que l'Église lui rappelle sans cesse, le catholique a une croyance à jamais invariable; et semblable à un dur rocher, qui ne bouge point au milieu des vagues courroucées de l'Océan, il est en paix, tandis qu'il voit mille erreurs, discordantes, tourmenter des peuples inquiets et agités, tyrannisés sont-ils par un esprit de révolte et d'indépendance. Son cœur sans doute n'est point à l'abri des orages, — c'est ici le temps de l'épreuve et du combat, — mais au moins, il trouve de la force pour repousser les assauts de l'ennemi dans les saintes pratiques de la religion. Par une fervente prière, il attire, dans son âme, la rosée rafraîchissante de la grâce, et s'il fait l'humble aveu des fautes qui ont échappé à sa faiblesse naturelle, c'est pour rendre témoin de sa profonde douleur le ministre de l'Église qui est chargé de lier ou de délier les consciences coupables, et aussi, pour s'encourager à mener désormais une vie plus parfaite et plus conforme à l'esprit de la religion. Qui dira encore quel est le bonheur du pieux catholique, qui vient de recevoir son Dieu dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie! Alors, après la sainte communion, n'éprouve-t-il pas un avant-goût de la céleste patrie? n'a-t-il pas avec le Dieu, qui repose sur son cœur, de mystérieux, de ravissants colloques que la langue d'un mortel ne saurait traduire dans l'idiome de la terre?

C'est surtout aux approches de la mort, qu'un catholique se trouve heureux d'avoir conservé la foi des apôtres, et travaillé à la grande affaire de son salut. Alors, il répète dans les vifs transports de l'espérance : *Je crois la vie éternelle ;* alors il lui semble voir le ciel s'ouvrir et lui montrer, dans sa gloire, le Dieu qu'il a adoré dans la crèche, sur la croix et dans la sainte Eucharistie. Pour le protestant qui ne saurait avoir une foi positive et invariable, sur quel fondement solide peut-il appuyer l'édifice de ses immortelles espérances ? Le doute a dirigé ses pas dans la carrière de la vie, et le doute l'accompagnera jusqu'à la tombe. Puisqu'il ne sait pas, la Bible à la main, ni ce qu'il doit croire, ni ce qu'il doit pratiquer, comment connaîtrait-il mieux le sort que lui réserve le juge suprême, sur ces rivages inconnus dont on ne revient jamais ?

Catholiques qui faites la gloire de votre mère, la sainte Église ; et vous aussi, qui êtes son poids et sa douleur, venez tous ensemble, vous dirai-je avec un illustre écrivain, venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre, venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console ; ce ministre saint s'entretient avec

l'agonisant, de l'immortalité de son âme, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois dans le premier de ses philosophes mourant, cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire.

« Enfin, le moment suprême est arrivé ; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore ; la religion le balança dans le berceau de la vie, ses beaux chants et sa main maternelle, l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle ; son âme à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins ; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur ! »

J'ai fait, cher docteur, tout ce qui était en mon pouvoir, afin de vous ramener à l'antique foi catholique, qui faisait les délices de vos vieux ancêtres, jusqu'au temps où une affreuse tempête a été suscitée contre la sainte Église, par l'infâme Henri VIII. Vous avez vu que je n'ai cherché à vous convaincre de la vérité de nos doctrines, qu'en invoquant des autorités que vous respectez vous-même, celles de la sainte Écriture et des pères des quatre premiers siècles... Si, contre mon attente, vous persévérez à suivre la voie pernicieuse tracée par le schisme et l'hérésie, je n'aurai plus qu'une arme à employer contre vous, ou plutôt en votre faveur : j'adresserai au ciel mes faibles prières, pour qu'il fasse tomber de vos yeux, comme il arriva au grand Paul, ces *écailles* funestes qui vous empêchent d'apercevoir les flots de lumière divine, que l'astre du catholicisme verse sur tant d'intelligences, dans toutes les contrées de la terre. Si au contraire, je suis assez heureux pour vous voir abjurant les doctrines anglo-protestantes, rentrer dans le sein de la véritable Église, je ferai encore monter l'encens de ma prière vers le trône de la divine miséricorde : Je bénirai l'auteur de tout don parfait, de ce qu'il aura bien voulu se servir de ce qui est faible et inconnu, afin de confondre un homme fort et puissant, plein de science, et environné de considération *aux yeux de ses concitoyens*...

Adieu, cher docteur, continuez à me mettre au nombre de vos vrais amis qui vous souhaitent les plus solides biens, et recevez mes sincères sentiments de respect, d'estime et d'affection, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc...

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

